57E ANNÉE JUILLET 1950

REVUE DE PARIS

PAUL REYNAUD : Les deux Allemagne

COMTE DE GOBINEAU : Lettres à Diane de Gobineau

ROGER PEYREFITTE : Les Distractions de Capri

AGNÈS CHABRIER : Au Vent de l'Hiver (II)

MAX-POL FOUCHET : Graham Greene

ED. GISCARD D'ESTAING : Gestation de l'Europe

H.-E. BATES : La Croisière du Breadwinner

ROBERT LACOUR-GAYET : John-D. Rockefeller

FRANÇOIS DE ROMAINVILLE : Sabotage en Yougoslavie

CHARLES D'YDEWALLE : Pèlerinage au Saint-Sépulcre

DENISE BOURDET : Images de Paris

THIERRY MAULNIER : Le Théâtre

PIERRE AUDIAT : Les Livres d'Histoire

Le Mois à Paris

LA LIVRAISON : 140 FRS

SOMMAIRE

		Pages
PAUL REYNAUD	Les deux Allemagne	3
COMTE DE GOBINEAU	Lettres à Diane de Gobineau	10
ROGER PEYREFITTE	Les Distractions de Capri.	22
AGNÈS CHABRIER	Au Vent de l'Hiver (II)	39
MAX-POL FOUCHET	Graham Greene	59
ED. GISCARD D'ESTAING	Gestation de l'Europe	69
H.-E. BATES	La Croisière du Breadwinner	77
ROBERT LACOUR-GAYET	John-D. Rockefeller	105
FRANÇOIS DE ROMAINVILLE	Sabotage en Yougoslavie	120
CHARLES D'YDEWALLE	Pèlerinage au Saint-Sépulcre	130
DENISE BOURDET	Images de Paris	137
THIERRY MAULNIER	Le Théâtre.	145
PIERRE AUDIAT	Les Livres d'Histoire	150
	Le Mois à Paris	158
	Chronique bibliographique	165

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

VIOLATION DE FRONTIÈRES

par **Jules ROMAINS**

de l'Académie Française

MESSAGE DU JAPON

par René GROUSSET

de l'Académie Française

PERDRE SON NAVIRE

par

Édouard PEISSON

★ ★

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

TARIF DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros) .. Fr. 1.300 »
— Six mois (6 numéros) .. .. 650 »

Étranger : Un an (12 numéros). Fr. 1.650 »
— Six mois (6 numéros) .. 825 »

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. $ 5.50

Canada .. .. $ canadiens 6. -

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 1.12237 à Genève. Fr.S. 22. -

En cas de paiement par chèque bancaire .. .. Fr.S. 25. -

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509-64 à Bruxelles. Fr.B.250. -

En cas de paiement par chèque bancaire .. .. Fr.B. 270. -

Italie. .. .. Lires 3.275. -

Angleterre .. .. £ 1.16. -

Égypte .. .. Piastres 180. -

Hollande. .. .. Florins. 22. -

Portugal.. .. .. Escudos 150. -

La différence que l'on peut constater entre le prix de 1.650 francs et la somme équivalente indiquée en certaines monnaies étrangères résulte des commissions d'encaissement bancaires.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88).
Compte chèques postaux 360-50 Paris.

Au Brésil : s'adresser à l'Agencia Franceza de Assinaturas
R. F. Besnard, 91, Avenida Almirante Barroso, Rio-de-Janeiro.

Prière de joindre la somme de 20 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs.
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.

Copyright by Revue de Paris 195

CANAL DE SUEZ

Assemblée générale du 13 juin 1950

Extrait du Rapport du Conseil d'Administration

Le rapport entier est envoyé à toute personne qui le demande à la Compagnie, 1, rue d'Astorg, à Paris.

Au cours de l'année 1949, le trafic du Canal de Suez a de nouveau progressé sensiblement. Toutefois, certains signes laissent prévoir que les courants commerciaux, établis ou ranimés depuis la guerre, marquent actuellement une certaine tendance à se stabiliser.

Nous avons rendu compte, l'an dernier, des conditions dans lesquelles avait été passée la Convention du 7 mars 1949, avec le Gouvernement égyptien. Cette Convention a été appliquée sauf sur un seul point, celui de la nomination des nouveaux administrateurs de nationalité égyptienne où elle n'a pas encore pu entrer en application.

Avec 10.420 traversées et 68.862.000 tonneaux de jauge nette, le trafic maritime à travers le Canal fut en 1949 plus actif que jamais. Le tonnage a progressé d'une année à l'autre de 25 % et son volume est double de celui de 1938.

Le poids total des marchandises échangées par Suez s'est élevé à 61 millions de tonnes, dépassant de 24 % le maximum atteint en 1948.

Ce développement est imputable pour 30 % environ au trafic Nord-Sud qui a progressé de plus d'un tiers par rapport à 1948 et a dépassé son précédent maximum atteint en 1929.

La première place dans le trafic Nord-Sud revient, cette année encore aux mouvements de céréales, puis à celui des métaux ouvrés.

Le mouvement de sens Sud-Nord atteint un maximum avec 48 millions de tonnes.

Les produits pétroliers ont progressé de près de 30 %.

La production a souvent retrouvé, et parfois même a dépassé, dans l'ensemble du monde, le niveau d'avant-guerre.

Les recettes se sont élevées en 1949 à 25.936.945.898 francs, en progression de 6 milliards 001.503.797 francs sur celles de 1948, alors que les dépenses ont atteint 11 milliards 040.283.698 francs, en augmentation de 4 milliards 932.457.103 francs. Après déduction de l'intérêt et de l'amortissement du capital social, soit 1.072.667.910 francs, le bénéfice disponible ressort à 13.823.994.290 francs.

Les recettes d'exploitation à proprement parler, déduction faite des bénéfices effectués à l'occasion des transferts de fonds, se sont accrues de 8.361.000.000 de francs, soit 48 %.

La perception du droit de transit sur les navires de moins de 300 tonnes, supprimée à compter du mois d'août, a entraîné une moins-value de 38 millions de francs environ à ce poste.

Les dépenses ont progressé de 81 % par rapport à 1948. Cette augmentation est pour partie purement nominale et correspond à la dépréciation du franc ; pour partie, elle est imputable à un accroissement réel de nos dépenses.

Parmi les charges sociales, l'allocation au Gouvernement égyptien s'est trouvée majorée à la suite de la mise en vigueur de la convention signée en 1949, qui a substitué à une redevance fixe de 300.000 livres égyptiennes une participation de 7 % aux bénéfices bruts.

Parmi les dépenses d'exploitation, certaines sont liées au développement du trafic qui entraîne des majorations d'effectifs, une augmentation de certaines primes et, enfin, un gonflement des dépenses d'entretien parallèle à la progression du nombre des navires transiteurs.

Au bénéfice disponible de Fr.	13.823.994.289
s'ajoute un report de l'exercice précédent de ..... Fr.	85.920.804
ce qui porte à ..... Fr.	13.909.915.093

la somme à répartir.

Nous vous proposons tout d'abord d'affecter, comme l'an dernier, 2 milliards de francs à la provision pour travaux d'amélioration. 600 millions de francs pourraient être affectés à la provision pour amortissement et renouvellement du matériel et 900 millions de francs à la provision pour amortissement et construction des bâtiments.

Nous vous proposons de porter 1 milliard de francs au fonds d'assurance et d'imprévu et 400 millions de francs à la provision pour impôts

Enfin, 500 millions de francs pourraient être inscrits à la réserve extraordinaire.

Vous pourriez disposer ainsi d'une somme de ..... Fr.	8.509.915.093
La répartition qui vous est proposée, et qui atteint ..Fr.	8.450.704.225
laisse un solde de .....Fr.	59.210.868

que nous vous proposons de reporter à nouveau.

La répartition proposée porte à 7.500 francs le dividende brut. A ce dividende brut s'ajoute, pour les actions de capital, l'intérêt statutaire qui, pour l'année 1949, s'élève à 1.270 francs.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

RHONE-POULENC

L'Assemblée générale s'est tenue le 24 mai, sous la présidence de M. Albert Buisson.

Elle a approuvé à l'unanimité le bilan et les comptes de l'exercice 1949 et fixé à 62 fr. 875 brut soit 52 fr. net le dividende qui sera mis en paiement le 12 juin prochain.

Enfin, le Conseil est autorisé à prendre toutes décisions en vue du regroupement des actions et de leur retrait de la C. C. D. V. T.

CRÉDIT LYONNAIS

Situation au 31 Mars 1950

La situation au 31 mars se totalise à 251.384 millions.

Au passif, les Comptes de chèques, les Comptes courants et les Créditeurs divers sont en diminution respectivement de 923, 3.123 et 2.579 millions.

En regard, à l'actif, on constate une réduction de 1.947 millions des Banques et correspondants, de 3.255 millions du Portefeuille effets et de 1.276 millions du poste Comptes courants.

Le BACCALAURÉAT se prépare au

COURS SORBON

5 & 12, rue Henri-Rochefort, Paris (17e) - Wag. 29-01

Cours de vacances du 19 août au 5 octobre

EXTERNAT - DEMI-PENSION - INTERNAT

DENTOL

DENTIFRICE ANTISEPTIQUE

BLANCHIT LES DENTS

Parfume agréablement l'Haleine

Pour les Amateurs de Livres

LIBRAIRIE DU PONT-NEUF

(RIVE GAUCHE)

57, Quai des Grands-Augustins, PARIS-VIe

LIVRES ANCIENS ET MODERNES

Catalogues périodiques sur demande

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES

ÉDOUARD LOEWY

LIBRAIRE-EXPERT

184, Bd Haussmann - PARIS-8e

ÉDITIONS ORIGINALES ET TEXTES RARES

ANCIENS, ROMANTIQUES ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS : XVIIIe AU XXe SIÈCLE

Catalogue périodique sur demande

LIBRAIRIE HISTORIQUE R. CLAVREUIL

37, Rue St-André-des-Arts - PARIS-6e

HISTOIRE - MÉMOIRES

Catalogue "LE CURIEUX" *sur demande*

Achat de Bibliothèques

ORFÈVRERIE

Christofle

12, RUE ROYALE, 12 PARIS

MÉTAL ARGENTÉ - ARGENT MASSIF

COUTELLERIE - CRISTAUX - PORCELAINES

50 ANNEES DE DÉCOUVERTES

Bilan 1900-1950

Lettres et Arts

PAR C.-E. MAGNY, JEAN WAHL
FRANK ELGAR, C.-A. REICHEN

Sciences et Techniques

PAR FRANÇOIS LE LIONNAIS
ET JACQUES BERGIER

*Introduction d'*A. Béguin, *textes recueillis par* A. Lejard. *Un fort vol.* 570 fr.

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

LES DEUX ALLEMAGNE

HITLER et Mussolini ont fait la guerre pour conquérir l'espace vital. Les résultats sont les suivants.

Le brillant second a fait perdre à son pays son empire colonial, sans parler de Trieste. Hitler a fait perdre au sien la Prusse orientale, la plus grande partie de la Poméranie, un morceau substantiel du Brandebourg et la Silésie.

Ce n'est pas tout. La vague slave a déferlé vers l'Ouest, décomposant la civilisation occidentale jusqu'à la Weimar de Goethe.

Histoire morale, dira-t-on. Certes, elle donne matière à réflexion aux Allemands. Faisant, il y a quelques semaines, une conférence sur l'Europe unie, à la mairie de Berlin-Ouest, le Berlin de la liberté, je déclarais que les Français étaient prêts à accepter l'idée de fraternité dans une Europe unie comprenant l'Allemagne ; mais, les invitant à faire un examen de conscience, je rappelai à mes auditeurs le crime contre l'Europe qu'avait été, en 1871, la rupture irréparable entre la France et l'Allemagne. Je leur rappelai l'admiration passionnée d'Ernest Renan pour l'Allemagne et sa lettre à son ami Strauss, auteur lui aussi, d'une *Vie de Jésus*, lorsqu'il apprit que Bismarck entendait découper l'Alsace et la Lorraine dans la chair française. Il lui disait en substance : « J'avais rêvé d'une union entre les trois grands peuples civilisés, l'Angleterre, la France et l'Allemagne. Si vous commettez le crime que l'on nous annonce, nous nous allierons aux Slaves qui ne vous pardonnent pas d'avoir fait de leur nom le synonyme d'esclave et, un jour, une armée

slave traînant derrière elle les hordes de l'Asie, viendra vous rappeler que Berlin est un nom slave. »

Or, voici qu'après avoir violé les femmes et les filles allemandes, les Slaves les ont refoulées avec ceux de leurs maris, fils et frères qui n'ont pas été tués. Neuf millions d'êtres humains, chassés par eux ou les fuyant, ont marché vers l'Ouest. Aujourd'hui encore, chaque mois, dix mille Allemands traversent clandestinement le rideau de fer. Quel plébiscite! C'est la plus grande migration humaine de l'histoire. Voilà ce qu'il en a coûté au peuple allemand d'avoir préféré la politique de Bismarck à celle de Renan. Voilà ce que cela a coûté à la civilisation occidentale tout entière. Les faux grands hommes coûtent cher. Birmarck conseillait, il est vrai, à son pays l'entente avec la Russie, mais il était bien candide s'il croyait qu'un peuple de ce tempérament lancé dans une politique de proie, s'arrête jamais de lui-même.

La partie occidentale de cette Europe coupée en deux par le rideau de fer est-elle viable?

Avant la guerre, l'Ouest envoyait ses produits fabriqués à l'Est qui lui expédiait, en échange, ses denrées agricoles : pommes de terre de Poméranie, blé de Hongrie et de Roumanie, etc... Les Soviets développent aujourd'hui l'industrie à l'Est, notamment en Tchécoslovaquie et en Pologne, pour tenter de rendre non viable, lorsque le fleuve des cadeaux américains sera tari, l'ouest de l'Europe et surtout l'Allemagne occidentale congestionnée par l'arrivée de neuf millions de bouches supplémentaires à nourrir. Le commerce de cette dernière avec la Russie et ses satellites n'a atteint l'an dernier que 12 p. 100 de celui d'avant la guerre, alors que celui de la Grande-Bretagne a été de 76 p. 100.

L'Allemagne de l'Ouest d'aujourd'hui est, en effet, une sorte de Grande-Bretagne dont elle a, en gros, la superficie et la population, mais une Grande-Bretagne sans le Commonwealth, sans les colonies, sans la marine marchande, sans la cité de Londres et avec deux millions de chômeurs! Tel est le drame de l'Allemagne occidentale. Elle se redresse, cependant. Elle se reconstruit. L'ouvrier qui a travaillé huit heures à son usine va souvent travailler, pendant deux heures, à reconstruire sa maison. Quelle activité sur le Rhin, sur les voies ferrées et les routes qui le bordent! La production industrielle a doublé en dix-huit mois. La balance commerciale, qui était déficitaire de 50 p. 100 l'an dernier[1], ne l'est plus aujourd'hui, que de 30 p. 100. Ces résultats justifient la prédiction de M. Ehrard, ministre de l'Économie du Gouvernement de Bonn, qui disait : « 1948 a été l'année de la réforme monétaire, 1949 celle de la consolidation intérieure, 1950 sera celle des exportations. » Ces résultats

1. Le déficit de sa balance commerciale était lourd en 1949, surtout à l'égard de la zone dollar (990 millions de dollars d'importations contre 84 millions d'exportations. Déficit financé grâce au plan Marshall).

sont dus d'abord au travail allemand, qui mérite le respect. Le chancelier Adenauer me disait récemment que des ouvriers poussent la passion de produire jusqu'à travailler cinquante-quatre heures par semaine, au détriment de leur santé. Et il n'y a pratiquement pas de grèves. L'abandon du dirigisme a permis à l'aide américaine et à la réforme monétaire de produire tous leurs fruits. Soit dit en passant, il est bon de noter que c'est aussi grâce à la libre entreprise que l'Amérique, qui avait construit trois cent mille avions et quatre-vingt-dix mille chars d'assaut pendant la guerre, a réussi son passage triomphal de l'économie de guerre à l'économie de paix, alors que la radio soviétique annonçait, avec persévérance, qu'elle allait sombrer dans une crise économique due aux prétendues « contradictions internes du régime capitaliste ». Si cette prophétie s'était réalisée, la voie eût été libre pour Moscou. Elle ne l'a pas été.

Mais, à défaut de l'ouverture des marchés de l'Est et de la Chine, le développement des exportations de l'Allemagne, nécessaire en paiement des matières premières qui alimentent ses machines, se fera en grande partie au détriment de ses rivaux d'Europe et notamment des Anglais qui ont pris sa place sur les marchés extérieurs, ce qui est l'une des causes du plein emploi chez eux. Or, les exportations de l'Allemagne n'ont atteint, l'an dernier, que la moitié de ses exportations d'avant-guerre. Il lui est d'autant plus nécessaire de les accroître que l'interdiction de reconstruire sa marine de commerce, sur laquelle l'Angleterre est intraitable, a pour effet de grever de 100 millions de dollars de fret étranger sa balance des comptes.

***

C'est ici que nous rencontrons le problème de l'Europe et de ce premier pas vers l'Europe qu'est le plan Schuman. Jeune député, après la Première Guerre mondiale, je soutins qu'aligner les chiffres en marks-or de la dette de réparations allemande était une opération vide de sens si on ne résolvait pas le problème du transfert des richesses. Or, disais-je, ce problème ne peut être résolu que par les réparations en nature et par l'association des industries françaises et allemandes, notamment celles de la Lorraine et de la Ruhr. Les intérêts économiques liés, disais-je, la liaison se fera plus tard sur le plan politique. A la suite d'un discours que je fis en ce sens, le célèbre magnat de la Ruhr, Hugo Stinnes, demanda à me rencontrer. J'en référai à M. Poincaré, président du Conseil, qui s'y opposa. Les critiques proférées contre le traité de Versailles, notamment par lui-même, le détournaient de prendre la responsabilité d'une politique constructive. Notre désaccord se traduisit par des dialogues assez vifs à la Chambre des députés. Le chancelier Adenauer me dit, l'autre jour, qu'il était alors d'accord avec Hugo Stinnes sur ce point, mais que Stresemann, jaloux de l'idée, s'était opposé au voyage de ce dernier à

Paris et que, lorsqu'il y eut consenti, Hugo Stinnes mourut. M. Robert Schuman déclare, de bonne grâce, qu'il est prêt à payer des droits d'auteur.

On peut parler d'une idée Schuman que, pour ma part j'approuve, mais on ne peut encore parler d'un plan Schuman, puisque nul ne sait quelle sera la composition de l'autorité supra-nationale qui dirigera les deux industries du charbon et de l'acier, ni surtout quel sera son bras séculier. On peut se demander, en passant, d'où une autorité qui n'est pas issue du suffrage universel pourra tirer sa légitimité dans le monde démocratique de l'Ouest. Peut-être reconnaîtra-t-on que l'on aurait dû accepter la proposition que j'avais faite, au Congrès européen de La Haye, il y a deux ans, avec M. Bonnefous, de faire élire les membres de l'Assemblée européenne au suffrage universel par des citoyens votant en qualité d'Européens et non d'Anglais, de Français ou d'Italiens. Mais on peut, dès à présent, discuter l'idée d'une entente portant sur le charbon et l'acier, car l'Europe occidentale a la chance d'avoir, à trois cents kilomètres à peine l'un de l'autre, le minerai de fer lorrain et le charbon de la Ruhr. Qu'elle en profite!

Notre premier devoir est de nous attaquer à l'humiliant complexe d'infériorité qui fait que certains Français se considèrent comme des infirmes, incapables d'affronter l'étranger sur le plan économique, alors que c'est le seul moyen de nous tirer de l'ornière. Le cloisonnement actuel de l'Europe de l'Ouest apparaîtra plus tard comme aussi archaïque que les douanes intérieures de l'ancienne France. Constatons que l'accord commercial franco-allemand de juillet 1949, qui effrayait ici les cœurs timides, s'est traduit par un excédent de ventes françaises.

Comment se pose le problème d'un accord entre France et Allemagne, au sujet du coke et du minerai de fer, les deux matières premières avec lesquelles on fabrique l'acier?

Le facteur transport a, pour ces industries, une importance capitale. Or, le minerai de fer pèse plus lourd que le coke. Si bien que, pour fabriquer une tonne d'acier avec du coke de la Ruhr et du minerai de fer de Briey et pour livrer cette tonne d'acier à un consommateur situé dans la Ruhr, il faut prendre en charge quinze cents tonnes kilométriques si l'usine productrice d'acier est dans la Ruhr et neuf cents seulement si elle est en Lorraine. Ce qui signifie que si le coke est livré en Lorraine au même prix que dans la Ruhr et avec des tarifs de chemin de fer normaux, c'est en Lorraine et non dans la Ruhr qu'il faut fabriquer l'acier. C'est tous les jours plus vrai car, depuis quarante ans, la quantité de combustible nécessaire à la fabrication d'une tonne d'acier laminé a diminué des deux tiers, tandis que la quantité de minerai de fer n'a pas changé.

La fabrication de l'acier comporte relativement peu de personnel. Par contre, la transformation de l'acier en produits fabriqués exige une main-

d'œuvre nombreuse, ce qui répond, pour l'Allemagne de l'Ouest, au besoin d'employer ses deux millions de chômeurs.

La répartition du travail s'impose donc entre la France et l'Allemagne. L'acier à l'une, les produits finis à l'autre. L'Allemagne fournirait à la France le charbon et le coke de la Ruhr contre des produits sidérurgiques laminés qu'elle transformerait en produits manufacturés de bien plus grande valeur. Cette répartition donne, par surcroît, satisfaction au désir de sécurité des Français. Ce serait, d'ailleurs, faire un bien mauvais usage des crédits américains que de construire en Allemagne des laminoirs qui feraient double emploi avec ceux que la France, la Belgique et le Luxembourg sont en train d'installer. Faute de conclure cet accord, la limite imposée par les Alliés à la production allemande de l'acier ne tarderait pas à être élevée ou supprimée, car les Américains, qui paient le déficit de l'Allemagne, n'admettraient pas que des ouvriers allemands fussent sans travail, faute d'acier.

Quelle est l'attitude des partis politiques allemands à l'égard du projet Schuman ?

A la droite de la majorité, les libéraux et les industriels du parti chrétien, qui passent pour inspirer le chancelier, sont très favorables à ce projet. Ils insistent sur le succès personnel qu'il représente pour M. Adenauer et, par conséquent, sur l'échec implicite qu'il signifie pour l'opposition socialiste. Ils aimeraient rendre ledit échec explicite en écartant cette dernière des négociations.

D'autre part, beaucoup voudraient profiter du projet pour faire prévaloir leurs vues, en obtenant la suppression du plafond de la production de l'acier et de l'Autorité internationale de la Ruhr (un Américain, un Français, un Allemand, un Anglais, un Bénélux). D'aucuns voudraient faire évoluer le projet dans le sens d'une entente entre les grands industriels, en écartant les milieux syndicalistes de la négociation ou en les neutralisant.

De grands industriels admettent cependant que l'intérêt politique du projet prime tout, car la détente qu'il produira sera favorable au développement général de la richesse. Mais ils ne voient de succès durable que par l'ouverture des marchés de l'Est de l'Europe et du marché chinois, ce qui dépend de la seule volonté des Soviets.

Au centre de la majorité, l'aile gauche du parti chrétien et les catholiques du *Zentrum* éprouvent un grand enthousiasme, car le projet Schuman répond à des vœux qu'ils avaient formulés depuis longtemps. Dans l'été de 1948, lorsque l'Autorité de la Ruhr a été créée, le plan de M. Arnold, ministre-président de l'État rhéno-westphalien, prévoyait qu'une autorité supra-nationale serait chargée du contrôle et de la coordination du charbon et de l'acier de la Ruhr, de la Lorraine et de l'Ardenne (Luxembourg et Belgique). M. Arnold a une grande audience dans les milieux syndicalistes et il veut empêcher de faire du projet une question de parti ou de classe.

Quant au parti socialiste, qui constitue l'opposition, un assez grand nombre de ses membres aurait souhaité accepter d'enthousiasme le projet Schuman et en faire un instrument de propagande pour la planification dans tous les pays, un instrument de condamnation de l'économie libérale. L'ensemble du parti est, cependant, très réservé. Quelle va être la part du travail dans la création et le fonctionnement de cet organisme supranational? L'Autorité de la Ruhr, à laquelle le parti est hostile, va-t-elle demeurer? Comment pourrions-nous négocier sur un pied d'égalité si on ne supprime pas, au préalable, le plafond de l'acier et l'Autorité de la Ruhr, disent-ils eux aussi? Est-ce que ce projet ne consolidera pas les propriétés privées? La France n'en profitera-t-elle pas pour faire prévaloir ses vues sur l'internationalisation de la Ruhr, à laquelle nous sommes radicalement opposés?

Ainsi parlent les socialistes allemands, qui sont, par surcroît, atteints de nationalisme comme les socialistes anglais, parce qu'ils estiment, eux, avoir perdu la partie, après la guerre mondiale n° 1, pour avoir été insuffisamment nationalistes.

***

Sur le plan politique, l'Allemagne de l'Ouest est dressée contre le parti communiste, qui n'a que quinze députés sur les quatre cents et quelques membres de la Diète de Bonn, depuis que ce parti a approuvé les Soviets en deux circonstances poignantes pour les Allemands. En déduisant les rapatriés du total des prisonniers allemands dont s'étaient vantés les communiqués soviétiques, on concluait en Allemagne que quinze cent mille prisonniers devaient être encore en Russie. Que de mères, de femmes, de parents, d'amis vivaient dans l'espoir de revoir un être aimé! Or, un communiqué soviétique leur a brutalement enlevé tout espoir.

Quelques semaines plus tard, les communistes approuvaient l'accord de Varsovie, par lequel le Gouvernement communiste allemand de la zone soviétique venait de reconnaître comme frontière de l'Allemagne à l'Est, l'Oder et la Neisse, ce qui fait de Berlin une ville excentrique.

Deuxième révolte de l'opinion publique contre les communistes.

***

Regardons maintenant vers l'Est. C'est à Berlin que le contraste est le plus pathétique. Cette grande ville en ruines est coupée en deux, comme l'Allemagne, comme l'Europe. Ce sont deux civilisations, deux mondes juxtaposés.

Les Alliés ont remporté deux succès à Berlin. L'an dernier, ils ont gagné la prodigieuse bataille du pont aérien lorsque les Soviets ont fait, sur terre, le blocus du Berlin des Alliés qu'ils ont tenté d'empêcher de vivre.

Il y a deux mois, les communistes de l'Est avaient annoncé que, le jour de la Pentecôte, la jeunesse communiste venue de toutes les parties de l'Allemagne soviétisée, prendrait d'assaut le Berlin-Ouest. Rien ne s'est passé.

Rien? Cinq cent mille jeunes gens ont défilé, pendant huit heures, au pas cadencé, chantant, claquant bruyamment des mains au-dessus de leurs têtes, s'enivrant du spectacle de force qu'ils donnaient à la foule.

Cela signifiait-il que les Russes soient plus populaires à l'Est qu'à l'Ouest? Nullement, mais les Soviets donnent des avantages immédiats à ces jeunes gens en chemise bleue et leur promettent d'être les maîtres de leur village, un jour. Spectacle semblable à celui que nous a donné l'Italie, où, au début du fascisme, les jeunes communistes de la veille arborèrent la chemise noire.

On m'avait dit : « Allez dans la zone soviétique de Berlin. Il faut avoir vu ces airs abattus et ces visages fermés. » J'ai vu cela. J'ai vu le contraste entre les étalages regorgeant de marchandises à l'Ouest et la misère de l'Est. Un chauffeur y gagne 200 marks par mois, comme à l'Ouest, mais ces marks valent sept fois moins. Pas d'oranges, comme dans l'Ouest. Peu de magasins, que les communistes obligent à fermer, faute de ravitaillement en marchandises ou dont ils expulsent plus simplement les propriétaires pour y installer des coopératives.

En revenant du monument au Soldat russe, puissant ensemble inspiré des allées triomphales des monuments chinois, nous nous arrêtons devant un paysage lunaire, celui d'une immense zone détruite plongée dans un silence de mort avec, de place en place, un haut pan de maison dressé dans le ciel.

Tandis que nous traversons à la Pariserplatz, où le *Herren Club* n'est plus qu'un tas de pierres, en face de l'ambassade de France détruite, on me raconte qu'un professeur allemand vient de passer de l'université de la zone soviétique à celle de la zone des Alliés. Ce qui est méritoire, car cela signifie pour lui l'abandon de son mobilier, de ses livres et de la plupart de ses vêtements, c'est-à-dire de son capital, que surveille le « responsable de l'immeuble ». Il avait commencé un cours sur Chateaubriand. Le recteur l'avait convoqué :

— Vous ne savez pas que Chateaubriand est un réactionnaire?

— C'est le plus grand poète en prose...

— Qu'importe! C'est un réactionnaire. Vous n'avez pas le droit de parler de lui.

L'homme est parti.

Des intellectuels français admirent ce régime. Peur? Assurance pour le cas d'une invasion de la France par l'armée rouge? Ignorance?

A l'entrée de la zone soviétique, un grand écriteau : « *Zone démocratique* ». Unique pointe d'humour dans la zone du silence, de la délation, du mensonge et de la misère.

PAUL REYNAUD

LETTRES A DIANE DE GOBINEAU

On ne sait pourquoi les lettres de Gobineau à sa fille aînée, Diane, furent comprises dans la mise sous scellés qui, en 1920, *a rendu incommunicable pour trente ans une partie des papiers déposés en* 1903 *par Schemann à la Bibliothèque de Strasbourg. En effet, les raisons de famille qui pouvaient faire souhaiter que certains documents ne sortent pas trop vite de l'ombre ne s'appliquaient point à ces lettres, dont la plupart sont adressées à Diane quand elle avait quatorze ans et dont aucune ne se rapporte à la pénible querelle familiale qui assombrit les dernières années de l'auteur des* Pléiades [1]. *Quoi qu'il en soit, les scellés sont maintenant ouverts et il nous a semblé que la publication de cette correspondance pouvait intéresser ces* happy few *pour qui Gobineau, comme Stendhal, écrivait.*

Publication in extenso? Certes non. Gobineau s'adresse à une enfant et se met à sa portée. Lorsqu'il lui parle histoire ou littérature, ou qu'il décrit des paysages étrangers et des mœurs exotiques, il sait être original et brillant. Mais fallait-il imprimer des pages entières sur la santé de la chienne Farengh, sur les jeux de la chienne Mandane et de son intéressante famille? Devait-on faire un sort à vingt plaisanteries de couvent comme celles de la lettre du 20 *mars* 1863 :

Ma fille chérie, je débuterai, s'il vous plaît et pour vous plaire, par deux histoires d'abbé. La première est celle de l'abbé de Killerin qui, faisant

1. M. Jean Mistler a récemment publié, aux « Éditions du Rocher », une nouvelle édition des *Pléiades*. Pour la première fois, nous avons eu en mains, grâce à lui, un texte valable (et complet) de ce beau roman qui n'avait été imprimé jusqu'ici qu'avec un nombre important de fautes. Après les *Pléiades*, M. Mistler a donné aussi une édition critique de *la Renaissance*. Ces deux textes sont précédés d'études sur Gobineau, qui apportent sur ce grand écrivain des vues vraiment nouvelles [N.D.L.R.].

un livre qu'il dédiait à la Sainte Trinité, mit en tête de l'épître dédicatoire : Madame! L'autre est celle d'un père franciscain qui, prêchant à Gênes, commença ainsi son sermon : « Mes très chers frères, les quatre évangélistes sont au nombre de trois qui sont : Marc et Matthieu. » Il est possible que vous connaissiez la première histoire qui m'a toujours paru un trésor, mais assurément vous ne saviez pas la seconde ; c'est le marquis Doria qui vient de me la raconter et elle fait mes délices, car elle a surtout de la grâce en italien.

Fallait-il reproduire les cinq ou six lettres où Gobineau recommence son parallèle favori entre les Grecs, qu'il admire, et les Romains qui ne sont, à ses yeux, qu'une assez méprisable canaille, à l'exception de Coriolan? Nous pensons qu'on ne nous blâmera point d'avoir fait un choix et de n'avoir retenu que les lettres les plus caractéristiques du dossier 3 563 *de la Bibliothèque de Strasbourg.*

Pour aider à leur intelligence, nous donnerons ici quelques brèves indications. Diane, la fille aînée de Gobineau, était née le 15 *septembre* 1848. *Elle avait suivi ses parents dans leurs premiers postes diplomatiques, notamment dans la première mission en Perse* (1854). *On sait que Diane faillit mourir des fièvres à Tebriz, en* 1857, *pendant qu'elle rentrait en France avec sa mère. Gobineau, lui, demeura en Perse jusqu'en* 1858. *Puis il resta en France, à Paris, ou au château de Trye, près de Gisors sauf une mission de quelques mois à Terre-Neuve. Nommé ministre plénipotentiaire en août* 1861, *et envoyé à Téhéran, il partit seul, cette fois. La première lettre à Diane, datée d'Athènes, et la seconde, de Trébizonde, ont été écrites pendant ce voyage ; les lettres suivantes sont écrites de Téhéran. On les rapprochera avec intérêt de* Trois Ans en Asie.

Nommé, en 1864, *ministre à Athènes, Gobineau y a vécu avec sa famille. En* 1866, *Diane épousa l'officier danois Ove de Guldencrone, aide de camp du roi George* 1er. *Elle retourna, peu après, vivre en Danemark. Après quelques années d'un bonheur familial parfait, elle vit successivement mourir son mari et tous ses enfants.*

Lorsqu'en 1876, *Gobineau se sépara définitivement de sa femme, Diane et sa sœur Christine prirent très naturellement et assez injustement le parti de leur mère contre la comtesse de Latour et les relations avec leur père cessèrent peu à peu. La dernière lettre de Gobineau à Diane, du* 9 *mars* 1878, *est relative à la mort de son petit-fils Villy. Elle est belle et nous l'aurions publiée si elle n'avait été insérée, par Schemann, au tome II de ses* Sources. *Quant aux querelles de famille et aux contestations d'héritage qui suivirent la mort de Gobineau, qui nous reprocherait de nous en désintéresser ici? Aussi bien, croyons-nous avoir dit ailleurs tout ce que peut en retenir l'histoire littéraire.*

JEAN MISTLER.

Athènes, 10 octobre 1861.

Ma chère bonne petite, je vous embrasse de tout mon cœur. Je crois vous faire plaisir en vous racontant combien la Grèce est belle et qu'elle explique par son seul aspect l'admiration dont elle a toujours été l'objet. Il n'y a rien au-dessus de l'arrivée à Athènes, quand à l'horizon on voit sortir de la mer des lignes de côtes et de montagnes qui se prolongent à l'infini, violettes sur le bleu du ciel le plus pur, et que de tous côtés une mer immense, vous savez, Amphitrite, s'étend limpide et couverte d'un azur foncé et profond. Les îles qui apparaissent çà et là, c'est Egine, d'abord, et d'autres noms aussi retentissants, et à droite, on a le Péloponèse et devant, l'Attique. Au fond, l'Hymette, plus loin le Pentélique plein de marbres et, devant soi, le Lycabette et l'Acropole qui se dessine sur le ciel avec le Parthénon. Je ne trouve rien de comparable au monde à cette vue-là. Le jour même de mon arrivée, je suis monté au Parthénon. J'ai vu ce qui reste des frises, la revue de la cavalerie et des fragments des Panathénées. Je n'ai pas besoin de vous dire combien c'est beau, vous le savez assez. Mais, sans oublier les jolies Victoires qui formaient autant de bas-reliefs placés le long de l'escalier des Propylées et dont on a retrouvé quelques fragments admirables (j'ai acheté une photographie d'un des plus beaux et je le *(sic)* rapporterai plus tard), j'ai surtout été frappé par un faune dont j'ai déjà parlé à votre mère et qui a été trouvé, non pas où je lui disais d'abord, à Mycale, mais à Lamia. Il ne se peut rien voir de plus parfait. Il n'a rien de la nature du faune qu'une petite touffe de poil remplaçant ou indiquant la queue et des oreilles petites mais pointues. Du reste, c'est un véritable Apollon pour la beauté et la gracilité des membres. Il a environ quatre pieds de haut. On ne peut s'en lasser. Je me suis procuré une jolie petite terre-cuite que je vous offre. Elle vous arrivera par ce courrier. Elle représente une jeune Athénienne entièrement enfermée et voilée dans le peplum, la tête même couverte. Le mouvement en est très joli et je suis sûr qu'elle vous plaira. Mettez-la sur votre cheminée en souvenir de la Grèce et de moi. Il sera bon de lui faire faire un petit piédestal en albâtre ou en marbre et on aura soin de la placer droite, parce que par derrière elle a été un peu usée ou cassée. Mais elle est, en tout, parfaitement conservée. J'ai pensé que ce petit reste de l'antiquité grecque vous ferait plaisir. J'espère que vous vous occupez beaucoup de votre chère maman et que vous faites tout ce que vous pouvez pour la consoler et l'occuper, surtout en ce qui concerne Tingh [1]. Vous êtes trop bonne fille pour que je vous fasse aucune recommandation à cet égard. Mais je vous prie de me donner de ses nouvelles très détaillées dans vos lettres et de me dire comment tout se passe. Vous allez reprendre votre piano à Paris avec un nouveau courage, ce sera très bien, j'y attache beaucoup d'importance. Mais ne négligez pas la lecture ; c'est ce qui dis-

1. Sa seconde fille, Christine, née en 1857.

tingue une personne bien née du bourgeois, c'est-à-dire de la brute. Adieu, ma fille chérie, je vous embrasse de toute mon âme... Ici je reçois votre lettre. Elle m'a beaucoup intéressé et je vous en remercie de tout mon cœur. Continuez à m'écrire comme cela et je serai très content. Je suis aise que vous ne négligiez pas les tragiques grecs, mais n'abandonnez pas Homère. C'est la source du beau et du grand. Je reviens d'Eleusis. J'ai vu les ruines du temple. Mais ce qui m'a paru le plus beau, c'est une réunion de jeunes filles grecques puisant de l'eau à un puits antique. Les attitudes, les costumes, le paysage, c'était une scène tout antique. Adieu, mon cœur chéri. Embrassez bien Tingh pour moi et la mère Farengh [1] que je vous recommande bien.

Votre père qui vous aime.

Trébizonde, 8 novembre 1861.

Ma fille chérie, je vous écris encore à Trye, ainsi qu'à maman, de peur que vous n'ayez retardé de quelques jours votre départ, ensuite je vous écrirai, 13, rue de la Madeleine. Ma première lettre sera de Tiflis et elle vous arrivera probablement par la Russie. Il pleut beaucoup à Trébizonde. Depuis deux jours, il ne fait que cela. Je suis logé à l'*Hôtel des Voyageurs*. C'est un petit bâlâkhânèh [2] en bois entouré de vignes où je suis très bien, mais un peu comme dans la rue. Camille commence à être un peu étonné. Mais il fait très bien mon affaire et je le crois très brave homme. Il y a en ce moment, ici, quinze cents Tartares hogaïs, émigrés des steppes de la mer d'Azof, qui sont venus pour fuir la Russie et venir chercher des terres en pays musulmans. On en compte plus de cent mille en ce moment dans toute l'Anatolie. Comme ils meurent de faim, ils veulent rentrer en Russie et les Russes ne veulent plus les reprendre. De sorte qu'il y a beaucoup de misère. Les femmes turques ne se voilent presque plus à Constantinople et j'en ai été étonné. Sur le bateau à vapeur, elles ôtent même tout à fait leurs voiles et circulent partout. J'ai voyagé avec la femme, la fille et la nièce de Kiamil-pacha, l'introducteur des Ambassadeurs (le Feuillet de Conches de Constantinople); ces dames causaient avec tout le monde et bien que couvertes de rouge et de blanc, elles n'étaient guère jolies. L'une parlait français. Voilà ce que je puis vous dire de la Turquie; c'est un pays bien changé et bien malade. J'ai oublié de dire à maman que j'ai vu, à Athènes, madame Conduriottis. Son mari est ministre des Affaires étrangères. Elle m'a chargé de la rappeler au souvenir de maman. Je vous ai dit que j'étais très content d'Athènes. C'est un pays charmant et qui vous plairait beaucoup. Il n'y a pas l'ombre de fièvres ni d'aucune maladie. D'ailleurs rien n'est si gai que d'avoir toujours une belle mer ouverte devant soi; à

1. Une chienne, rapportée du premier voyage en Perse.
2. Pavillon, balcon.

tous moments, des bateaux à vapeur qui en deux jours vous portent à Trieste, en trois à Constantinople, en cinq à Marseille. On a un courrier de France chaque semaine et constamment des voyageurs, dont plusieurs sont très intéressants, parce qu'il n'y a guère que des gens de quelque intelligence qui ont envie de venir en Grèce. Je suis très content, ma Diane, que votre statuette vous ait fait plaisir. Maman a très bien deviné et, comme elle, je ne crois pas que cette petite terre-cuite soit de l'époque grecque. Elle est plus vraisemblablement romaine, mais telle qu'elle est elle est fort jolie ; vous la montrerez à M. de Bohn [1] et vous me direz ce qu'il en pense. Vous voilà un commencement de musée. Je souhaite bien que vous continuiez à travailler à Paris et que vous n'abandonniez pas vos études. De plus en plus, c'est une grande nécessité, parce que vous devenez grande, et d'ailleurs je crois que vous êtes de mon avis là-dessus. Je vous recommande bien l'histoire grecque et n'abandonnez ni Homère ni les tragiques. Je partage votre opinion dans votre goût pour Eschyle. Tout en est très beau, d'ailleurs, mais je crois qu'un jour vous serez plus encore de mon avis et que vous préférerez à tout *Prométhée enchaînée*. Seulement, il faut pour cela connaître la mythologie plus que vous ne la pouvez connaître encore. J'espère que Tingh va continuer à se très bien porter. Embrassez-la tendrement de ma part...

Votre père qui vous aime.
A.

Téhéran, 20 avril 1862.

Ma fille chérie, c'est aujourd'hui Pâques et je pense que vous êtes fort occupée. Vous allez passer de la messe au sermon, du sermon à vêpres, des vêpres au salut et Dieu sait! Je pense que vous allez être fort contente de votre journée et vous devriez persuader à l'abbé de remettre en honneur l'ancien usage des quarante messes de Saint-Amadour. Il est vrai que cela a été défendu par un concile, mais on pourrait s'arranger ; voyez quelle félicité : quarante messes dans un jour!

Pour nous, nous allons en avoir une petite tout à l'heure. Le père Antonio va nous la dire avec accompagnement d'Arméniens catholiques, ce qui ne m'édifie jamais, et dans le rite de ces Kâfirs, ce qui me fait toujours l'effet d'une cérémonie un peu hérétique. Vous savez que cela s'appelle la messe *patarak*, que diable peut-on faire d'un tel nom? En attendant et pendant que je vous écris, le père Antonio soutient une forte bataille dans la chambre à côté contre un moulla musulman ; mon moulla juif a volé à son secours, bien généreusement, puisqu'il s'agit de la divinité de Notre-Seigneur et est arrivé, brochant sur le tout, Mirza Gaffar [1]

1. Le peintre Guermann Bohn, ami de jeunesse de Gobineau.
2. L'interprète persan de Gobineau.

qui est Nossaïri. De sorte que c'est un fameux tapage, on s'assassine de tentes, on se poignarde avec le Koran, on s'assomme avec le Pentateuque. C'est fort beau. Pendant ce temps, Mandane et Kizil [1] dorment à mes pieds, les lévriers de M. de Rochechouart [2] se battent dans la cour avec deux chiens de bazar que leur maître a adoptés et les deux faucons qu'il possède de même s'amusent à chercher des souris sur les terrasses. Vous voyez, ma fille, que la ménagerie est complète. Je dois vous avouer que j'ai donné des armes contre vous à Charles Gavard, dans la grande discussion sur l'Apocalypse. Mais, pour rétablir la balance, je vais vous en donner contre lui. Il vous dira que le nombre 666 qui contient le nom de la bête fait, en lettres numériques hébraïques, *Néron-César*. Mais vous lui répondrez que ce n'est pas juste, attendu qu'en hébreu on écrit César, non pas *Kesar* mais *Keysar* et que l'*y* n'est pas représenté dans 666. Sans quoi elle vaut 10 et on aurait 676, ce qui n'est plus le nombre apocalyptique. Il sera roulé...

Votre père qui vous aime.
Comte de G.

Camp de Kjyzèr, 1er septembre 1862.

Ma fille chérie, je vois avec plaisir que vous êtes et serez toujours la princesse Toquée, grande princesse assurément et digne d'avoir été élevée par l'abbé Plutarque lui-même, un des plus grands toqués qui aient existé jamais. J'aime beaucoup vos savants travaux sur l'adjectif démonstratif et j'admire surtout la sauce que vous en faites à la vie d'Artaxerxès. Celui-ci était, en définitive, un grand roi et je fais beaucoup plus de cas de lui que d'Aratus [3] qui m'a toujours fait l'effet d'un parleur et d'un cerveau creux venu dans une époque misérable. La bataille de Salamine me plaît infiniment plus que toutes ses marches et contre-marches. Je ne hais pas l'intolérance de Joad, comme bien vous pensez, et je partage assez votre goût pour cet archevêque. Mais il y a une chose plus belle encore que la conviction, c'est la justice. Dans ce sens-là, j'ai toujours trouvé fort inique la haine dont on poursuit Athalie, princesse de bien meilleure maison que les rois d'Israël et qui a passé sa vie à se défendre contre des adversaires que rien ne pouvait concilier. Je ne trouve nullement mauvais qu'on l'ait fait assassiner par son petit-fils. Mais je n'aurais pas trouvé mal non plus qu'elle tordît le cou à ce petit Joas, qui, en fin finale, a conclu par être un très stupide scélérat. Quand on veut tuer les autres, le courage commande de trouver bon que les autres vous tuent s'ils peuvent. Je crois que c'était là l'opinion de votre grand-oncle Étienne, de glorieuse

1. Mandane était la chienne blanche de Gobineau, son fils Kizil appartenait au chancelier de la légation, M. Querry.

2. Secrétaire d'ambassade.

3. Aratus de Sicyone (271-213 av. J.-C.), chef de la ligue athéenne.

mémoire. Je crois que vous ne lirez pas Donoso Cortès [1]. C'est une réputation très surfaite. Vous n'y trouverez ni le style qui vous charme dans le grand de Maistre, ni sa logique. C'est un déclamateur très ennuyeux. Voilà que notre église [2] fait des miracles et que les maçons qui en tombent ne se portent que mieux. C'est un bon signe. Je crois qu'avant de lire saint Bonaventure, vous ne feriez pas mal de vous donner une idée de quelques Pères grecs, par exemple, saint Justin martyr ou saint Clément d'Alexandrie. Ce dernier surtout est charmant. Comme éloquence, les Occidentaux ne leur vont pas à la semelle. L'abbé vous trouvera des traductions. J'applaudis des deux mains à ce que vous repreniez Homère. Il faut toujours en revenir à celui-là. A mesure que vous prendrez des années et que vous saurez plus de choses, vous y trouverez toujours quelque chose de plus haut et vous le verrez grandir, à mesure que vous grandirez vous-même, bien haut par-dessus votre tête. Votre description de l'*Agnus Dei* donné par monseigneur à la sœur Onugnonone m'a plu : cet *Agnus Dei* fait avec l'huile du saint chrême, la poussière des martyrs et *quantité d'autres choses* me ravit. Cela me rappelle parfaitement ce qu'on fume dans le houkah indien, un peu de tombéki, de l'opium, de la confiture de dattes et *quantité d'autres choses*...

Votre père qui vous aime.
Comte de G.

Téhéran, 1er octobre 1862.

Ma fille chérie, vous me demandez mon opinion sur Périclès, afin de vous y ranger de confiance. « Mon neveu, votre confiance m'honore.» Je vous dirai donc que, dans mon sentiment, Périclès est un fort grand homme et qu'il n'y a guère de Romains qui lui ressemblent. Je suis de votre avis sur le commencement du *Spectre fiancé* et vous n'avez pas tort dans votre opinion sur Hoffmann. Il est clair que vous pensez là-dessus comme il convient à votre âge et aux idées que vous devez avoir et qui sont fort bonnes. Je vois que dans vos récits, soit historiques, soit autres, vous attachez toujours un très grand prix à la manière dont les héros sont habillés. Je suis plus froid là-dessus, précisément parce qu'ayant l'habitude de voir tous les jours les costumes les plus divers et les plus étranges, cette qualité-là a perdu beaucoup de sa valeur à mes yeux, en même temps que je me suis blasé sur les singularités. Vous êtes bien bonne de penser que je serais très bien en velours noir et en satin rouge. Mais vous m'avez dit un jour que j'étais très bien pour un père et cela me suffit. Robert ferait bien de se distraire un peu de Titius et de Titia en m'écrivant quelquefois. J'ai oublié la couleur de ses lettres. Mais savez-vous que votre

1. Ecrivain catholique espagnol (1809-1853). On a tenté récemment de le remettre en lumière, sans grand succès.

2. L'église de Trye, que Gobineau faisait restaurer.

maman me flatte en disant que je vous apprendrai la division. J'en suis physiquement incapable. L'addition tout au plus. J'aime les prêchages de ma fille Tingh, et ce que j'en admire c'est l'incontestable doctrine. Je tiens, en effet, pour article de foi avec tous les catholiques, qu'il est plus facile de s'asseoir dans un fauteuil qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille. Félicitez pour moi cette jeune théologienne qui couvrira la famille de gloire. Ma fille, je vois avec plaisir que vous êtes très ultramontaine, mais il ne faut pas prendre un œuf pour une cathédrale. Quand vous dites que vous détestez les libertés gallicanes, permettez-moi de vous demander de m'expliquer un point : en quoi une liberté permise est-elle plus répréhensible qu'une rigueur autorisée? Si je vous permets de manger des crêpes, en quoi serez-vous coupable de le faire et s'il se trouve que je ne le permette pas à Tingh, croyez-vous qu'elle aura le droit de dire que vous êtes plongée dans les ténèbres d'une hérésie abominable? Je serais content de savoir votre avis là-dessus. Remarquez qu'il ne faut pas prêter à Pierre ce qui est à Paul, et accuser les Gallicans de ce qui est le fait des Voltairiens. Savez-vous pourquoi les petites sectes deviennent facilement ou odieuses ou ridicules? C'est parce que ne se contentant pas de prohiber ce qui l'est réellement, elles outrepassent les bornes et trouvent coupable ce qui ne l'est en aucune façon. Les Anabaptistes trouvent impie de porter des boutons à leurs habits et ils n'ont que des agrafes. Les Quakers pensent que les couleurs voyantes sont la désolation de l'abomination et viennent de la manufacture de Satan. Ils tiennent pour sûr que le marron, le gris fer et le noir sont canonisés, etc. Est-ce qu'en principe vous êtes de leur avis sur la nécessité de s'enfermer dans un petit cercle d'idées particulièrement rigoureuses? Je ne dis pas que vous ayez tort si vous pensez comme cela; je vous demande seulement de me dire si cela est et vos raisons. Adieu, ma fille Diane, adieu ma fille Tingh.

Votre père qui vous aime.
Comte de G.

Téhéran, 20 novembre (?) 1862.

Ma fille chérie, tout bien compté Grecs et Romains, je vais vous dire, un de mes héros, c'est Coriolan. Voilà un gentilhomme! Réfléchissez-y et vous serez de mon avis. Ce qui me déplaît un peu dans votre cher Camille, c'est qu'il a des faiblesses pour la canaille. Coriolan n'en a que pour madame sa mère. Quant aux sept Sages de la Grèce, vous me prenez un peu de court. Il y a d'abord Bias, qui faisait son déménagement tout seul et disait, en montrant tout son butin dans un mouchoir : « Je porte tout avec moi. » Il y a ensuite Solon, qui voulait que, quand deux pleutres se battaient dans une rue d'Athènes, tout Athènes se battît

aussi sous peine de mort. Il y a encore Périandre, qui avait l'habitude de tuer sa femme à coups de pied, du reste aimable homme, et puis après Thalès de Milet, qui croyait que le monde était sorti d'une carafe, ce qui faisait rire Héraclite et pleurer Démocrite (non, le contraire). Le reste, je m'embrouille. Je suis un peu de votre avis sur les héroïnes de roman et je remarque que pour être héroïne dans ce genre-là, il faut toujours débuter par avoir quelque niaiserie. Quant à la godicherie, elle est incontestable. Je suis d'avis qu'avant de lire une autre histoire ancienne, vous preniez l'histoire du moyen âge. C'est, en somme, le point le plus important pour nous...

Les métèques étaient les étrangers domiciliés à Athènes. Dans la règle, il n'y avait aucun droit politique pour eux. Mais quand la démagogie l'emporta, elle voulut quelquefois se donner l'appui de ce ramas de canailles. Plus tard, je crois que l'histoire d'Athènes avant Pisistrate vous plaira, celle des Eupatrides. Les Alcméonides ont la main dure, mais ce sont des héros. Je vous apporterai la tragédie de Fabius d'un auteur allemand [1]. Cela ne vous déplaira pas. Mais ce dont il faudra un jour nous occuper, vous et moi, *une entreprise noble et dont je suis ravie* (dites-moi où est ce vers-là?) c'est d'ériger à Trye une statue à notre grand-oncle Vercingétorix. Puisque vous lisez les campagnes de César, je pense que vous lui rendez justice. N'allez pas au moins le prendre pour un Gaulois, c'est un Germain, ce que *les Races* vous expliqueront...

Ah! ma fille, ma fille! Il serait assez joli d'aller voir le Parthénon et les restes du vieux Acropole en murs cyclopéens, justement l'Acropole des Alcméonides et les bas-reliefs mutilés de la Victoire et enfin tant d'autres prodiges qui sont là. C'est pour le coup que vous prendriez le goût des Grecs en les voyant sous leur beau côté.

Adieu, ma Diane, je vous embrasse à grands bras.

Votre père qui vous aime.
Comte de G.

Téhéran, 29 décembre 1862.

Je crois, ma fille chérie, que c'est à peu près le moment de vous souhaiter la bonne année. Allez de suite et de ce pas embrasser tendrement votre mère pour moi et faites-en autant à mademoiselle Tingh. Vous me direz que : « nous sommes en février! » Là, précisément, consiste la surprise.

Je suis très satisfait de vos idées sur l'exagération, seulement il m'est venu encore une réflexion que je veux vous dire. L'exagération, en soi, n'est pas une mauvaise chose, car, en définitive, c'est vouloir la perfection et nous sommes toujours obligés d'y tendre. Si les autres n'y tendent

1. De Freytag.

pas et nous laissent seuls, à qui la faute? A eux; nous irons toujours et, montant encore, si nous finissons par nous trouver comme saint Siméon Stylite tout seul sur le haut d'une colonne, où est le mal? Je suis sûr que vous n'aviez pas regardé ce côté-là de l'exagération et, en effet, il n'y a pas de mal, tout au contraire. Saint Siméon est un grand saint et un grand homme et supposez-le, un instant, un homme parfaitement raisonnable, par cela même il n'eût pas été saint Siméon Stylite. Je sais bien que, de son temps, il devait se trouver dans les maisons de Constantinople et d'Alexandrie, beaucoup de sages dames et d'honnêtes messieurs qui disaient, les unes : « Je ne lui donnerais pas ma fille », les autres : « Je ne lui prêterais pas d'argent ». Mais à cela, je vous ferai remarquer qu'à vouloir suivre l'avis de ces honnêtes dames et de ces sages messieurs dont la race est immortelle, il n'y aurait rien de grand dans le monde : Renaud et Roland seraient des sous-lieutenants d'infanterie, le Dante *(sic)* aurait été commis-banquier et au lieu de s'exténuer à trouver le système du monde, le chanoine Copernic aurait donné à dîner à ses collègues pour devenir évêque. Alors, allez-vous me dire, vous approuvez donc l'exagération? Pas du tout, j'approuve que chacun se connaisse et sache ce que sont ses forces et, s'il sait cela, personne ne se trompera et personne n'exagérera; car ce qui est sagesse chez Pierre est lâcheté chez Paul qui pourrait plus, et ce qui est orgueil ridicule chez Jacques n'est qu'activité et désir naturel chez Philippe. Il faut être de bonne foi avec soi-même et ne pas entreprendre ce qu'on ne peut faire ou ce qui ne vous est pas clairement démontré. M. de Maistre est un très grand homme; mais voilà ce qui lui arrive : il a de l'humeur contre la Révolution, il veut se battre avec elle. Il veut la jeter par terre et pour la combattre, il invente un moyen, c'est de déclarer que la Papauté doit être la puissance temporelle dominante dans ce monde. Mais comme Notre-Seigneur a dit que son empire n'en était pas, il se trouve tout de suite dans le faux, ne sachant sur quoi s'appuyer, obligé de résister à l'évidence qui le presse et lui démontre qu'il a tort. Alors il entasse des montagnes, Pélion sur Ossa, il bat la campagne, il met le bourreau au-dessus des douze apôtres, il nie l'évidence, il ment sciemment, il est absurde. Voilà un homme exagéré, parce qu'il n'avait pas la science des moyens de faire ce qu'il voulait faire et qu'il n'a su en trouver que de faux. Je vous montrerai encore un autre homme exagéré. M. l'abbé de Lamennais avait un grand mérite et une grande piété. Il est soudain frappé des défauts ecclésiastiques de son temps. Il propose des moyens de remédier au mal. Sans se rendre compte que l'Église a plus de génie que le plus grand génie du monde, il s'irrite des résistances, il ne trouve personne ni d'assez saint ni d'assez sage, il se monte la tête, rompt en visière au Saint-Siège, et le grand saint, le grand esprit, l'illustre réformateur meurt misérablement dans le coin d'un journal jacobin. La morale de cela c'est qu'exagération ne veut pas dire absolument vouloir plus que les autres, car tous les grands hommes veulent plus que le vulgaire, mais cela veut dire mal juger ses

forces et mal comprendre ce qu'on a à faire et ce qu'on doit faire et comment il faut s'y prendre.

Voilà un bon petit sermon, ma chérie? Comprenez-vous? J'embrasse tendrement ma Tingh et vous aussi, et cette digne et vénérable mère Farengh, solennellement.

Votre père qui vous aime.
A.

Téhéran, 20 avril 1863.

Ma fille chérie, je suis resté cinq semaines sans une nouvelle d'Europe, mais enfin me voilà avec quatre lettres de vous, c'est une compensation très belle.

Rien ne me fait tant de plaisir que de voir que vous devenez une femme de ménage. C'est une grande affaire et je suis sûr que madame Ysabeau, votre quadrisaïeule, en tressaille d'aise au fond du septième ciel. Vous n'ignorez pas qu'il n'a jamais existé une châtelaine de quelque renommée qui n'eût tous ces talents-là dans la perfection. Je tiens comme article de foi que la reine Genièvre raccommodait les bas dans la perfection et que Bradamante, elle-même, a perfectionné les recettes pour les confitures d'abricot. Je ne saurais rien dire de plus fort et je tire l'échelle. Mandane est maintenant seule avec moi. J'ai donné ses deux enfants à quelqu'un qui en a grand soin. Ils fatiguaient beaucoup leur mère et moi aussi. Mais, dans ce moment, nous sommes très tourmentés par un grand lévrier kurde que le marquis Doria a ramené de Shyraz. Cet animal est tout plein des élégies de M. de Lamartine qu'il se sera fait traduire quelque part. Il pleure du matin au soir et du soir au matin. Il pleure à tout propos et sans propos. Il pleure debout, il pleure couché, il vous pleure dans la figure et il est impossible de dormir. Mandane lui a signifié qu'il l'ennuyait. Caporal et Baga, les deux lévriers de M. de Rochechouart, lui ont dit nettement qu'ils pensaient comme Mandane et l'ont mis à la porte de chez eux. Il n'en pleure que plus fort. Il y a un soulèvement général et cette nuit il ira pleurer à l'écurie avec les chevaux. Je ne déteste pas *Télémaque ;* mais je vous avoue que Mentor me paraît insupportable et pour la ville de Salente, je n'aurais pas voulu y demeurer pour un empire; le roi de ce pays-là était trop bavard. Au fond, tous ces messieurs-là sont des poupées de bois à ressort, il n'y a jamais eu de vrais messieurs faits comme cela. Vous devez le trouver en le comparant à Thucydide.

Votre père qui vous aime.
Comte de G.

Téhéran, 20 août 1863.

Ma fille chérie, cette lettre sera la dernière que vous recevrez de Perse, inshallah! [1] Dans quelques semaines, à dater du moment où elle sera dans vos mains, nous parlerons de vive voix d'Homère et d'Eschyle et nous ratiocinerons sur Walter Scott. Aujourd'hui, je n'ai pas autre chose à vous dire que cela. Nous avons célébré la fête de l'Empereur avec une grande magnificence. Le ministre des Affaires étrangères, le Sipèhsâlâr, ministre de la Guerre, des généraux persans, le corps diplomatique, les officiers français, des verres de couleurs, des santés, enfin un immense tamâshâ. C'était superbe. Mais le plus beau, ça a été ceci. Le ministre de la Ville, un vieux tyran, avait fait enlever sous un prétexte absurde une pauvre vieille femme de mon quartier et les gens étaient venus de toutes les rues voisines demander ma protection pour elle. J'avais envoyé Mirza Gaffar, mais le vieux Mirza Moussa, assez impertinemment, avait tout refusé, fait battre cette femme et lui avait pris vingt tomans. Je n'ai rien dit dans le premier moment, mais ayant trouvé ma belle, j'ai fait une telle levée de boucliers, et avec une violence si à-propos, que le roi a donné des ordres. Mirza Moussa a failli avoir le nez et les oreilles coupés, on lui a pris de force les vingt tomans, et ses propres gens ont amené la femme à la légation à l'issue du dîner. Mirza Gaffar, délégué par moi, les a traités comme des nègres devant toute la population réunie pour voir les illuminations devant la Porte. Il leur a crié que Mirza Moussa avait une bonne leçon, mais qu'il en aurait une meilleure, s'il recommençait ; que le ministre de France voulait, que le ministre de France entendait, etc. Jubilation dans toute la ville qui exècre Mirza Moussa. Le lendemain, Gaffar a fait venir la vieille femme au coin de la rue, le public éclairé s'est de nouveau rassemblé. J'assistais avec ma maison civile et militaire. Gaffar, monté sur une boutique, a raconté l'histoire ; il a fait approcher la femme, lui a dit : « Voilà votre argent, plus cinq krans pour un jupon qu'on vous a pris ; plus sept krans pour un Koulidjèh ; enfin cinq tomans d'amende que le ministre a pris pour vous à Mirza Moussa. » Jugez de la sensation! Un homme dont tout le monde a une peur horrible, à commencer par le roi! La femme s'est prosternée à mes pieds en pleurant et criant, le public pleurait en levant les bras au ciel et priant pour moi. J'ai dit seulement au peuple : « Quand on essayera de vous tourmenter, adressez-vous à moi, je suis votre père! » Quand je passe dans la rue, les femmes me disent sous leur voile : « Que Dieu garde le vizir! » Ça n'empêche pas que je suis bien content de m'en aller. Adieu, ma fille chérie, j'embrasse mille fois mademoiselle Tingh et la mère Farengh aussi.

Votre père qui vous aime.
COMTE DE GOBINEAU.

1. Gobineau écrit le même jour à Prokesch qu'il vient de recevoir son congé. Il ne devait d'ailleurs pas revenir en Perse.

LES DISTRACTIONS DE CAPRI

Sur le bateau matinal qui m'emmenait à Capri, j'eus la fortune de rencontrer un de mes anciens amis d'Athènes. Il est le plus spirituel des Grecs et je n'aurais pu souhaiter meilleur compagnon de voyage.

On a beaucoup à se dire, quand on se retrouve après douze ans : nous étions comme les amis de Lucien de Samosate se retrouvant à Rhodes et faisant voile vers la déesse et les plaisirs de Cnide.

Au vrai, nous sentions quelque honte, l'un et l'autre, d'avoir cédé à l'équivoque réputation de Capri. Nous manquions d'originalité. Mais enfin pouvait-on ne pas connaître Capri, *Capri, isola d'amore*, comme disait le refrain tonné par le pick-up du bateau ? Nous regardions, parmi les passagers, de braves gens affalés sur les banquettes du pont : des Suisses, qui portaient un gros écusson à la boutonnière, de vieilles Anglaises, de jeunes couples. Leur naïveté nous faisait sourire ; ignoraient-ils qu'ils voguaient vers l'île des saturnales ? « Au fond, je les envie, me dit le Grec ; leur conscience restera en paix jusqu'au débarcadère. »

Cependant, les hauteurs de Capri se dessinaient, de plus en plus précises, devant nous. Elles étaient, à la fois, attrayantes et abruptes, comme il sied à un lieu qui renferme tant de mystères et qui étouffe tant de scandales. Mais elles ne nous semblèrent pas avoir les aspects d'une « fillette abandonnant aux flots sa chevelure » ni d'une « sirène alanguie sur la mer », expressions un peu trop fleuries que nous lisions dans le guide. Le bateau piquait vers le môle de Marina-Grande : les maisons

blanches, serrées sur le penchant d'une colline entre deux montagnes, évoquaient une petite cité des îles grecques. Mon ami avait braqué sur le port des jumelles d'approche, qu'il me prêta, sans rien me dire. Je croyais apercevoir jeunes gens et jeunes filles, couronnés de fleurs, nous attendant sur le rivage, comme les habitants de Tahiti attendaient les marins de Bougainville. Je n'aperçus qu'une longue ligne de commissionnaires d'hôtels.

Faute d'avoir retenu des chambres, nous avions, chacun de notre côté, retenu au moins le nom d'un hôtel : Gaudéamus. Ce nom était tout un programme. *Gaudeamus igitur*... « Réjouissons-nous donc, tant que nous sommes jeunes » : même une chanson latine nous encourageait à nous réjouir à Capri.

Passant en revue les diverses casquettes, nous trouvâmes l'homme au nom joyeux, qui devait se charger de nos valises. Le funiculaire nous hissa jusqu'à la ville. De la petite terrasse où il débouche, nous traversâmes une place minuscule, bordée de trois cafés, d'une église et d'une tour. Enfin, par une ruelle tortueuse, nous arrivâmes à l'hôtel. C'est, malgré son enseigne, un hôtel comme les autres. La seule singularité était que la salle à manger avait un toit de roseaux.

Nous allâmes faire un tour dans la ville. Les rues sont rarement plus larges que celle du Gaudéamus ; elles s'enchevêtrent avec un art qui a été, à ce que l'on prétend, d'inspiration stratégique : les Capriotes, n'étant pas protégés par un mur d'enceinte, se défendaient mieux, grâce à ce dédale, contre les incursions des pirates.

Durant notre promenade, nous avions été assez frappés de l'attitude de la population à l'égard des touristes : les gens paraissaient ne pas voir ces étrangers qui étaient venus les voir. La jeunesse, toujours si éveillée en Italie, baissait les yeux, indifférente et lointaine.

En attendant l'heure du déjeuner, nous nous installâmes à la terrasse d'un café. C'était manifestement le grand centre de réunion de Capri. Il y avait des élégances et surtout des extravagances. Un personnage, que l'on aurait dit costumé par l'Office du tourisme, avec un boléro, un pantalon de pêcheur, une calotte à gland rouge, un sac brodé et une pipe allemande, errait entre les tables. Une femme, vêtue d'un costume masculin en velours noir, tenait en laisse un grand lévrier blanc. Un homme au visage couleur de brique, était en pyjama de velours rouge. Des Nordiques, en short de peau et chemise verte, s'assirent dans notre voisinage. Certes, le répertoire des élégances et des extravagances serait autrement long, s'il s'agissait de Viareggio. Mais ce qu'il y avait de plaisant, c'est que ce fût à Capri, c'est-à-dire sur cette place qu'un chêne centenaire couvrirait aisément de son ombre et où la moindre fausse note s'amplifiait d'autant. Derrière nous, deux vieux Américains discutaient sur les shorts des Nordiques : « Moi, dit l'un d'eux, j'adore les shorts jaunes avec une ceinture de daim gris. — Moi, dit le second, je préfère les shorts rouges avec une ceinture blanche. — Tiens ! reprit

l'autre, en désignant un passant. Voici X... qui est revenu ; cela nous annonce qu'une escadre n'est pas loin. Mais je le croyais expulsé. — Soyez tranquille : il le sera de nouveau, après le passage de l'escadre. Ce qui ne l'empêche jamais de revenir. — Il manquerait à Capri, puisqu'il se prend pour Tibère. »

Ces propos nous laissaient perplexes, le Grec et moi. Nous n'étions pas étonnés que quelqu'un se prît ici pour Tibère : l'intérêt de ce séjour n'est-il pas de donner à chacun, peu ou prou, cette impériale illusion ? Mais que cela pût valoir un arrêté d'expulsion, c'est ce qui nous étonnait davantage.

A la table du Gaudéamus, on nous servit du « vin de Tibère ». Nous avions déjà remarqué une « rue Tibère », un « hôtel Tibère », et l'on nous avait parlé des « bains Tibère ». Enfin, l'ascension classique n'était-elle pas celle de la villa ou palais de Tibère ? Capri semble reposer en entier sur Tibère. Nous étions de plus en plus impatients de savoir jusqu'où s'étendait cette référence.

Nous résolûmes de séparer nos destinées, pour aller à la découverte. Je descendis vers Marina-Grande ; le Grec descendit, à l'opposé, vers Marina-Piccola. Réussirions-nous à rompre le charme qui pesait sur Capri ? Ce mur invisible, qui s'élevait entre étrangers et Capriotes, avait-il des lézardes ?

Nous riions de bon cœur, le soir, en nous racontant nos prouesses. Les miennes étaient d'importance, en vérité : trois églises, un escalier phénicien et un sarcophage, que l'on présume celui de l'impératrice Crispine. Mon ami n'avait pas été moins heureux : sur les trois plages, grandes comme des mouchoirs de poche, de Marina-Piccola, il avait retrouvé tous les clients du café ; il avait lié connaissance avec les Nordiques, avec une actrice américaine, avec deux jeunes Syriennes. Tout ce monde lui avait recommandé le dancing du Tabou. Étions-nous à Capri ou à Saint-Germain-des-Prés ? Le Tabou intéressait si peu mon Grec, qu'il n'avait même pas songé à en demander l'adresse.

Cafés et restaurants regorgeaient : le bateau du soir avait débarqué de nouvelles phalanges internationales. Il y aurait des danseurs au Tabou.

A l'hôtel, vers la fin du dîner, des musiciens prirent place dans un renfoncement de la salle. Ils préludaient en bavardant et nous étions choqués de leur retard, comme de leur sans-gêne. On nous avertit qu'ils n'étaient pas là pour le Gaudéamus : ils étaient là pour le Tabou. Cette salle même, avec son toit de roseaux, se transformerait tout à l'heure en dancing. Gaudéamus et Tabou s'unissaient, sous le signe de la danse et de la joie.

Déjà, la dame en noir, accompagnée de son lévrier blanc, faisait une entrée triomphale. Elle jeta un regard dominateur sur l'assistance. Les musiciens la saluèrent. Elle était certainement quelqu'un de considérable dans la hiérarchie du Tabou.

Nous nous échappâmes. Sur la place, le Grec croisa ses amis de Marina-Piccola, qui couraient au Tabou. Dans les rues, dans les jardins d'Auguste, partout, s'élevait, la nuit comme le jour, le mur invisible du peuple Capriote.

Logeant à l'étage le plus élevé, j'avais bien dormi ; mais le Grec, qui logeait au premier, m'apparut, l'air égaré et la tête dodelinante. Il n'avait pu fermer l'œil qu'à force de somnifères ; le fracas de l'orchestre, les hurlements, les aboiements, les trépignements, l'avaient tourmenté jusqu'à l'aube, comme des Erynnies vengeresses. Il reprit conscience avec des rasades de café et nous partîmes pour la villa de Tibère.

Il n'y a rien de plus délicieux que le chemin, maçonné et propre, bordé d'arbres et de petits murs, qui conduit vers la hauteur où se dresse cette villa. C'est l'une des douze maisons que fit bâtir à Capri le successeur d'Auguste et celle dont les restes sont le plus considérables — on connaît à peine l'emplacement des autres. La vue, de là, est admirable : Capri et le mont Solaro, le golfe de Naples, depuis la pointe de Sorrente jusqu'au cap Misène, le golfe de Salerne, depuis Amalfi jusqu'à Paestum. Les souvenirs de l'histoire se mêlent aux beautés de la nature, pour enflammer l'imagination ; mais il serait excessif de dire que ces lieux font goûter également les émotions de l'art : les murs n'ont pas conservé la moindre trace de peinture, les vestiges de mosaïque sont d'un travail grossier, le marbre n'est représenté que dans le portique d'accès, par des fragments de colonnes. Faut-il imaginer Tibère comme un empereur qui n'aimait pas les arts ou comme un sage qui aimait la simplicité? Mais c'est du moins ici que nous pouvons l'évoquer, tel que nous le montre Juvénal, « assis sur la roche étroite de Caprée », interrogeant les étoiles, au milieu de ses astrologues chaldéens. Est-ce également ici que nous pouvons évoquer les scènes plus terrestres, décrites par Suétone, et qui, dès cette époque, rendirent infâme le nom de Capri?

Le plus bel endroit de la villa est une longue terrasse, d'où l'on surplombe la mer, du côté de Sorrente et de Naples. C'est un lieu sublime, bien fait pour les méditations d'un César. Mais quelle idée d'avoir construit, au-dessus du palais de Tibère, l'église de Sainte-Marie-du-Secours! Ses murs blancs font tache, parmi les briques roses. Pis encore, une colossale statue de la Madone, en bronze verdâtre, plantée sur un piédestal, domine et l'église et le palais. Pendant notre ascension, nous avions cru, de loin, que c'était une statue de Tibère. Nous ne nous étions pas attendus à trouver la Madone. Du moins, a-t-on eu la discrétion de lui faire tourner le dos à Capri : elle ne bénit que Sorrente.

Notre but de l'après-midi était la grotte de Matromania, qui recèle d'autres ruines. Avant de l'atteindre par un sentier presque à pic, nous suivîmes celui qui menait à l'Arc Naturel. C'est sans doute le plus

magnifique des arcs de triomphe et, en dehors de la villa de Tibère, ce qu'il y a de plus impérial à Capri. Il est ouvert sur le large : c'est l'œil de Rome fixé sur son empire.

La grotte de Matromania ne pouvait que nous décevoir, après un tel spectacle. Il est difficile d'imaginer à quoi servait l'édifice semi-circulaire qui s'y nichait. S'agit-il d'un antre consacré à Mithra (la grotte devrait s'appeler, selon certains, Mithromania)? S'agit-il plutôt d'un de ces « asiles consacrés à Vénus » par l'intendant des voluptés de Tibère et où « la jeunesse des deux sexes » s'efforçait d'amuser

Les noirs loisirs du vieillard de Caprée?

Nous remontâmes dans une autre direction et, longeant des précipices, arrivâmes en vue de deux maisons. Elles semblaient avoir lutté à qui aurait la position la plus périlleuse : celle-ci s'était accrochée à la paroi rocheuse, toute blanche au milieu des pins ; celle-là s'allongeait sur un promontoire, sans un arbre, sans une herbe, toute rouge, comme un homard qui se serait cuit au soleil. Autant la première nous enchantait, autant la seconde nous parut horrible : elle était en forme d'appentis, avec un toit à gradins, dont le dernier s'agrémentait d'un muret elliptique. Un écriteau nous apprit le nom incontesté de l'aimable villa blanche : *La Solitaire* ; mais rien n'indiquait comment se nommait l'autre habitation, qui était un défi au bon goût, plus encore qu'à l'équilibre. Nous sûmes plus tard que c'était l'habitation de M. Malaparte.

Les Faraglioni, ces trois énormes rochers qui s'élèvent, du bas de la côte, jusqu'à une centaine de mètres, nous rendirent à l'admiration des beautés naturelles. Peu après, nous nous trouvions à l'entrée de Capri.

Le Grec me parlait d'une dame qui possédait, lui avait-on dit, une des plus jolies demeures de ces parages et pour qui on lui avait donné un mot d'introduction. Il chercha dans son portefeuille, vérifia l'adresse et me pria de l'accompagner. C'était l'heure du thé : nous arriverions on ne peut mieux.

Nous carillonnâmes à une porte, derrière laquelle aboyait un chien, qui semblait de belle taille. La porte s'ouvrit et nous reconnûmes le lévrier blanc. Nous étions donc chez la dame en noir, grande prêtresse du Tabou! Et c'était elle sans doute qui modulait ces vocalises, dont l'écho nous parvenait. Un domestique nous fit entrer dans un salon, orné d'aloès en guise de plantes vertes. Une servante lui succéda et nous regarda, d'un air étonné. « Excusez-moi, messieurs, dit-elle, on vous a fait entrer par erreur. Nous attendions l'accordeur de piano. Madame ne reçoit jamais entre cinq et sept : c'est l'heure de son chant. Quels sont les noms de ces messieurs, pour que je les dise à madame? — « Le ministre de Grèce à Rome, répondit négligemment mon ami. — M. Sartre, du Tabou de Paris », dis-je à mon tour. Je lui répétai le nom, qu'elle n'avait pas bien compris.

Il nous tardait d'être dehors, pour rire à notre aise. Le Grec déchira sa lettre d'introduction. Il se promettait de remercier les amis qui la lui avaient donnée. La dame en noir avait probablement trop d'amis de passage.

L'ancienne chartreuse étant sur notre chemin, nous frappâmes à cette porte, que nous espérions plus accueillante. La visite du couvent est une des distractions de Capri. Un vieux prêtre se présenta. Il était coiffé d'une barrette noire, et vêtu d'une soutane blanche, avec un surplis de piqué blanc. Il avait à la main un livre, que je pris d'abord pour un manuel de piété — je vis ensuite que c'était un manuel de conversation. A ce moment, un jeune couple de touristes s'avança. La dame était en short. Le prêtre lui montra une pancarte : « L'entrée est interdite aux personnes immodestement habillées. » La dame eut un air de confusion si charmant qu'elle l'attendrit. « Nous allons arranger cela », fit-il. Il s'éloigna et revint porteur d'un tapis de table qu'il tendit à la dame. La visiteuse se drapa dans cette étoffe, qu'elle attacha sur le côté avec une épingle de nourrice — le bon prêtre avait tout prévu. Mais à peine eûmes-nous fait quelques pas que la dame se tordit dans une sorte de convulsion. Le tapis était-il empoisonné, comme la tunique du Centaure ? Rien de tel : la dame était nerveuse et les franges chatouillaient ses jambes nues. Elle se dépouilla ; puis, aidée par son mari, disposa les franges, pendant que le vieux prêtre tenait l'épingle.

Nous entrâmes enfin, le front haut, sous les voûtes de l'église. Elle est ogivale et fut fondée au temps de la reine Jeanne d'Anjou. Notre guide nous conduisit ensuite à travers le couvent, tout en nous en résumant l'histoire mouvementée. Après avoir, pendant des siècles, repoussé ou subi des pillages, le monastère fut désaffecté par Murat ; tour à tour bagne, hospice, siège de compagnies disciplinaires, il a finalement été remis aux chanoines de Saint-Jean de Latran, et c'est par l'un d'eux que nous avions l'honneur d'être guidés. Répondant à ma question, il me précisa qu'il était aujourd'hui vêtu de blanc, parce que c'était dimanche, mais que son habit commun était celui des prêtres séculiers. Il me fit observer, cependant, que le surplis d'étoffe, et non pas de dentelle, était une marque distinctive d'une valeur particulière : ce sont, en effet, les mêmes surplis que les cardinaux portent au conclave et ces princes de l'Église ne possédant pas toujours ces surplis, ils les empruntent, pour la circonstance, à messieurs les chanoines de Saint-Jean de Latran.

Il avait un trousseau de clés, avec lequel il ouvrait toutes sortes de portes, doucement, comme des tabernacles, pour nous montrer ceci ou cela. Dans la salle capitulaire, il nous fit admirer un tableau dont le sujet était, dit-il, « la conversion de Thaïs ». Dans une autre salle, il nous mit en face d'un vrai musée des horreurs : les peintures effroyables d'un fou nommé Diefenbach, qui vécut dans les grottes de l'île, au com-

mencement de ce siècle. Tout y est à fond noir, comme goudronneux, et l'on se demande comment la lumière de Capri, aussi pure que celle de la Grèce, a pu enfanter un tel art. L'un de ces tableaux représente justement l'Arc Naturel, qui nous avait émerveillés deux heures auparavant. Ce pont de gloire, sous lequel s'engouffre le char du soleil, n'était plus qu'un sombre précipice, une bouche de l'enfer.

Le chanoine avait encore une salle à nous ouvrir : celle où l'on vend de la chartreuse. Près de la porte était affichée une inscription, aussi impérative que celle qui concernait la tenue — sans doute même la jugeait-on plus utile, puisqu'elle était rédigée en quatre langues : « On est prié de faire une offrande pour les restaurations du couvent. » Le blanc chanoine avait le sourire de l'homme qui est enfin au bout de ses peines et qui va en être récompensé. Quelques objets d'art étaient disposés autour de la pièce, au milieu de laquelle trônaient, sur une table, les précieuses bouteilles. « Sec, demi-sec et doux, nous dit notre hôte, en désignant trois variétés de couleurs. On préfère d'ordinaire le doux. » Il ajouta, à mon intention de Français : « Nous classons la chartreuse, comme vous classez le champagne. » Il nous montra ensuite de petites boîtes en forme de poudriers, contenant des parfums compacts « Aux fleurs de Capri ». Il dévissa un couvercle, frotta gentiment le bout d'un de ses doigts sur cette pâte odorante et nous toucha le dessus de la main. Nous respirâmes le parfum des fleurs de Capri, qui nous sembla le parfum des vertus du chanoine.

La dame au tapis et son compagnon s'estimèrent dans l'obligation de réparer leurs torts : ils achetèrent parfums et bouteilles. Le Grec, plus modeste, choisissait un petit album de vues du monastère, en déclarant que cela ferait un souvenir durable. Comme j'avais l'air de m'intéresser aux objets d'art, plutôt qu'aux marchandises, le chanoine vint me faire un doigt de cour, après le doigt de parfum. Je regardais un grand fauteuil doré, que surmontait un écusson, où étaient peintes ces trois lettres A.G.P. « C'est le fauteuil de la reine Jeanne, dit-il : *Angioina Giovanna Pia.* — J'aurais cru, dis-je, que ces lettres signifiaient simplement *Ave Gratia Plena*, comme on les voit prodiguées à Naples, dans les églises dédiées à la Vierge. » Une réponse si foudroyante me permettait de n'acheter que des cartes postales.

Le lendemain, nous allâmes visiter Anacapri. C'est l'autre petite cité de l'île ; elle est cachée par le mont Solaro, qui borne l'horizon. La nuit avait été meilleure pour le Grec, qui avait acheté des boules Quies. Il ne s'était pas seulement protégé contre le Tabou ; depuis hier au soir, il s'en estimait vengé : quand nous étions rentrés à l'hôtel, le portier nous avait demandé si nous connaissions un ministre de Grèce et un écrivain français, que madame X... faisait chercher de tous côtés.

Nous étions dans une voiture publique, avec une bande de Suédois assez volubiles. Deux noms, que nous pouvions comprendre, revenaient

dans leur baragouin : San Michele et doktor Munthe. Seigneur! Voilà qui nous rafraîchissait la mémoire. Dès le premier jour, le commissionnaire du Gaudéamus nous avait dit, pendant que nous attendions le funiculaire : « Là-haut, derrière la montagne, il y a la villa de San Michele, où habita le docteur Munthe, auteur du célèbre *Livre de San Michele.* » Cela nous avait divertis : nous n'étions venus à Capri ni pour la villa ni pour le livre de San Michele. Mais, par la force des choses, nous ne pouvions leur échapper.

La route, taillée à flanc de rocher, nous rappelait les Kaki-skala, entre Athènes et Corinthe. Nous aperçûmes, au passage, la statue de la Vierge de Lourdes, qui fait pendant à la Madone de Tibère. Avant l'entrée d'Anacapri, l'automobile s'arrêta et le conducteur nous cria, semblant répondre au vœu de tous : « Ce petit chemin va vous mener à la villa de San Michele, la villa du docteur Munthe, auteur du célèbre *Livre de San Michele.* » Tout le monde descendit. Nous rougissions un peu d'imiter les touristes vulgaires. Les Suédois avançaient avec une sorte de respect. « Je crois voir, dit mon compagnon, des Grecs allant à Sainte-Sophie. Mais pourquoi donc, en France, n'utilisez-vous pas mieux ce genre de pèlerinage littéraire? Dès lors que j'aurai vu à Capri la maison du docteur Munthe, je demanderai chez vous celle de l'auteur du *Maître de Forges.* »

Aux abords de la villa, qui est pourtant fort isolée, des étalages de souvenirs hétéroclites prouvaient qu'elle nourrit à son ombre un commerce prospère. Nous franchîmes, moyennant finance, le seuil de cette illustre maison. Les Suédois parlaient à voix basse, comme si l'ombre du propriétaire y écrivait dans un coin quelques chapitres posthumes. L'ameublement des pièces, toutes peintes en blanc, est assez disparate et d'un goût qui n'est pas très sûr. Quelques beaux restes antiques — un masque de fontaine, une colonne de marbre améthyste — évoquent du moins ce qu'avaient pu être les anciennes villas impériales de Capri. C'est dommage que le docteur Munthe ait éprouvé le besoin de mêler aux originaux des moulages du musée de Naples. De même, hors de la maison, une magnifique pergola, décorée d'un sphinx de granit, est déshonorée par une table de béton. Enfin, partout sévit, comme une obsession, le motif de saint Michel, à dégoûter de ce saint : sculptures, peintures, enseignes, inscriptions témoignent que le chef des milices célestes ne fut jamais mieux honoré que par ce luthérien suédois. Quelque chose pourtant nous avait émus, durant notre visite, et qui suffit à nous rendre le docteur Munthe sympathique : une ligne écrite en français, sur le mur d'une chambre : *Oser, Vouloir, Savoir, Se taire.*

Nous reprîmes le chemin d'Anacapri. Près d'une maison rouge, une affiche invitait à entrer : c'était l'ancienne demeure d'un colonel américain, qui avait été le rival du docteur Munthe, dans la suzeraineté de ce fief montagnard. Il y avait là également une collection d'antiques, moins mêlée que celle de San Michele, et une bibliothèque où je m'attar-

dai. J'eus plaisir à feuilleter Suétone dans des éditions elzéviriennes : il me semblait que ces vieilles pages, qui furent les premières à rappeler au monde le nom du César de Capri, en étaient plus attirantes.

Si la principale excursion de Capri est celle de la villa de Tibère, la principale excursion d'Anacapri est celle de trois tours. Le Grec n'avait nulle envie de la faire : il me laissa aux joies de la marche.

Je gagnai d'abord, à travers des landes rocheuses, la tour de la Garde. Le phare moderne qui en est voisin est exactement, de ce côté, à l'opposite d'un phare antique, voisin de la villa de Tibère. La tour élève sa masse ronde au-dessus de la mer, parmi des ombrages.

Je m'engageai dans un sentier difficile, qui borde les falaises. Un serpent s'enfuit devant moi, vers un mur de pierres sèches. C'est le seul que j'aie vu à Capri. Où donc avais-je lu que l'île est infestée de serpents, d'ailleurs inoffensifs, qui vont s'enrouler autour des jambes des promeneurs et que les habitants nourrissent de lait au seuil des portes? Cela doit faire partie de toutes ces légendes qu'on a inventées sur Capri : les serpents vont de pair avec les débauches.

Je vis bientôt se dessiner, dans un bouquet de pins, les mâchicoulis d'une tour carrée — celle de Matérita — qui était ma seconde étape. Le guide la signalait comme l'un des monuments les plus remarquables que le moyen âge eût laissés à Capri. Je pressai le pas, au milieu des oliviers, et parvins au mur d'enceinte. J'avais pénétré sans encombre jusqu'à la tour de la Garde ; ici, c'était une autre affaire ; derrière une grille, solidement barrée, se voyait un écriteau : « Propriété privée » et des chiens aboyaient au loin, en faisant résonner leurs chaînes. La tour de Matérita n'était pas d'un abord commode. Elle était même devenue invisible : les arbres la cachaient.

J'interrogeai des paysans qui, dans le voisinage, gaulaient des olives. Ils m'apprirent que la tour appartenait aux héritiers du docteur Munthe et que l'accès en était interdit. Mais peut-être, ajoutèrent-ils, la fermière qui en avait la surveillance, me laisserait-elle visiter. On m'indiqua le moyen de l'atteindre : je suivis le lit pierreux d'un torrent desséché et j'arrivai à une porte secondaire, qui était ouverte et donnait sur la ferme. Je fus aperçu par les chiens, avant d'apercevoir la fermière. Ils étaient autrement redoutables que le lévrier de la dame en noir. C'étaient d'énormes molosses, qui aboyèrent plus furieusement encore ; on comprenait qu'ils fussent enchaînés.

La fermière, une virago, bondit à ma rencontre : « Que voulez-vous? me dit-elle d'un air farouche. — Visiter la tour. — On ne visite pas. — Je suis un étranger de passage. — Je vous dis qu'on ne visite pas. — Pardon! cette tour n'est-elle pas un monument national, signalé par le guide? — Je me moque du guide. Ce domaine est réservé aux oiseaux, par la volonté du docteur Munthe. » Je n'insistai pas et laissai

cette femme résolue défendre, avec ses chiens, le domaine des oiseaux contre les hommes.

Les paysans me demandèrent quel avait été le succès de ma démarche. Je leur tins un discours, moins révolutionnaire que juridique, sur les droits qu'avait un propriétaire d'interdire l'accès d'un monument historique et sur les devoirs que comportait l'honneur de le posséder.

Reprenant mon chemin, je vis apparaître les premières maisons du faubourg d'Anacapri, nommé Caprile (le nom de Capri se décline là-bas de toutes les façons). Il était temps de déjeuner. J'avais besoin de me refaire, après tant d'émotions. Le restaurant où j'échouai offrait cette particularité d'avoir les murs couverts de signatures : j'y reconnus celles de Gabriele d'Annunzio, de Mussolini, d'Umberto — dernier du nom — et je félicitai le patron. Mais ayant remarqué plus haut celle de Victor-Emmanuel, je demandai si, pour la tracer, le plus petit des rois avait grimpé sur une table. L'aubergiste m'avoua alors, en rougissant, qu'en effet on avait commis une erreur, en plaçant trop haut cette signature, qui était apocryphe. Et les autres? Apocryphes aussi! Toutes les signatures célèbres étaient apocryphes. « A vous, me confia mon homme, je peux bien dire la vérité. Mais vous pensez bien que je ne la dis pas aux touristes. Ils se croient trop flattés de signer sur le même registre que nos gloires nationales et cela les incite à corser le menu. »

Je m'étonnai que la signature du docteur Munthe ne figurât pas sur ce registre mural : « Ah! celui-là, je vous l'abandonne, s'écria mon interlocuteur ; j'ai assez de souvenirs de lui comme ça! Sans lui, je serais millionnaire : c'est à mon père qu'il a acheté la tour de Matérita — pour un morceau de pain, bien entendu! Et je ne suis pas le seul qu'il ait ruiné de la sorte : il a acheté, l'une après l'autre, dans les mêmes conditions, toutes les tours d'Anacapri. Après sa mort, on a pu remettre la main sur celle de la Garde et sur celle de Damécuta. Mais Matérita et Barberousse sont restées inexpugnables. »

En dépit de sa hargne, l'aubergiste s'attendrit un instant sur le docteur Munthe : il me peignit ce vieux maniaque, demi-aveugle, errant sous ses arbres, sa casquette et ses vêtements mouchetés par les étoiles qu'y laissaient tomber ses oiseaux. Non content d'héberger les oiseaux, il en faisait prohiber la chasse. Il pourchassait, au contraire, les enfants qui avaient des frondes, les chiens qui n'étaient pas tenus en laisse et les chats qui n'avaient pas de grelot suspendu à leur cou. Aussi la nouvelle de sa mort a-t-elle été fêtée par un carnage de volatiles.

Je regagnai le bord des falaises, pour visiter la troisième tour de mon programme : Damécuta. Sur l'aire que l'on a reprise au docteur Munthe, ont été rendus au jour les restes d'une villa de Tibère. Elle est dans une situation moins grandiose, mais plus exquise, que celle de Capri. Elle est également d'un art plus raffiné. Les hauteurs du mont Solaro lui donnent un merveilleux fond de décor, qui manque à l'autre. On n'aperçoit aucune des agglomérations de l'île ; tout n'est qu'oliviers,

l'impression de solitude y est enivrante. Un long portique, où subsistent des tambours de colonnes, se déroule au bord des rochers qui tombent à pic dans la mer. Un escalier descend vers des chambres taillées dans ces rochers et qui gardent encore des plaques d'un enduit rouge et noir, aussi parfait que celui des plus belles maisons d'Herculanum. Jamais le luxe ne fut plus périlleusement dispensé, dans une nature plus inviolable. Mais n'appartenait-il pas à Tibère de violer la nature?

On ne saurait aller à Capri sans voir la Grotte Azurée. Nous décidâmes de nous y arrêter, en faisant le tour de l'île.

Le Grec se rembrunit, lorsqu'il sut que notre batelier se nommait Michel : « Pourvu qu'il ne nous parle pas du docteur Munthe! » Michel, rougeaud hilare, s'était pourvu d'un renfort, qui était un contraste : son frère Gabriel, vieux loup de mer au masque grave. Nous étions à l'arrière de la barque : Michel, assis à l'autre extrémité, ramait, tourné vers nous; Gabriel pagayait debout, nous tournant le dos — il s'en était excusé en nous disant (civilité napolitaine) : « Pardon pour les épaules! » Ainsi quittâmes-nous doucement le port de Marina-Grande, conduits par deux archanges.

Michel s'avérait d'une faconde intarrissable. Dès le premier coup de rame, il s'était mis à parler : « Vous serez contents de la promenade! Ah! quelle belle promenade! Ah! belle Capri! » Il nous nommait les villas, les hôtels, les églises. Tout à coup, au milieu de ces noms indifférents, en parut un qui nous charma : il nous montrait, sur une pointe, la villa de « M. le comte de Fersen, poète français. » Cette façon de le désigner semblait le rendre vivant. « C'est moi qui, tous les jours, continua notre rameur, le ramenais en barque, de Marina-Grande. Il aimait mieux aller par mer et grimper ensuite par ce petit sentier de chèvres. Et c'est mon frère Gabriel qui allait lui porter du poisson. N'est-ce pas, Gabriel? »

Gabriel hocha la tête; Gabriel ne disait jamais rien. « Je me souviens très bien de M. le comte, poursuivit Michel. C'était un bel homme et si gentil! Il est mort, pendant que je faisais mon service. Je l'ai bien regretté. — Il donnait de grandes fêtes, je crois? dit le Grec. — Non, ce n'était pas son genre : plutôt de petites fêtes, quand ses sœurs venaient le voir. Il en donnait aussi, quand elles ne venaient pas. Oh! il n'était pas fier! Il nous invitait, Gabriel et moi. N'est-ce pas, Gabriel? — Et ce valet de chambre, qui passe pour l'avoir empoisonné... — Nino? Que dites-vous là! M. Nino aurait empoisonné M. de Fersen! Vous voulez rire. Ce sont des histoires que l'on raconte à Naples. »

Les rochers avaient couvert notre barque de leurs ombres; mais, la pointe dépassée, nous arrivâmes sur la côte méridionale, où nous retrouvâmes le soleil. Michel ayant entonné « *Sole mio*! », le Grec l'arrêta, en disant qu'il n'aimait pas la musique. Michel eut un large

sourire : nulle remarque ne pouvait le blesser. La barque s'approcha d'un lambeau de plage, que l'on appelle Marina-Tiberio : elle est située, en effet, sous la grande villa que nous avions visitée. Michel nous demanda si nous avions vu, là-haut, la belle Carméla. Qu'est-ce que la belle Carméla avait à démêler avec Tibère? Rien : elle tenait la buvette près de la maison du garde. « Si vous saviez comme elle dansait la tarentelle! » s'exclama notre homme. Maintenant, elle est trop grande (euphémisme pour : elle est trop vieille), elle a au moins soixante ans. C'est elle qui vous parlerait de M. le comte! Elle allait danser chez lui, les jours de fête. »

Un peu plus loin, nous abordâmes dans une anse, pour monter à la Grotte Merveilleuse. Ce nom n'est plus guère justifié, depuis que l'on a fortement déboisé la forêt de stalactites et de stalagmites qui le lui avait valu. Michel, qui nous avait accompagné, poussa quelques cris, afin de nous faire apprécier l'écho.

Nous revîmes notre cher Arc Naturel qui, d'ici, n'avait plus du tout le même aspect : ayant perdu cette immensité que lui donnait l'horizon marin, il n'avait, à présent, qu'un horizon de rocaille. Michel nous dit que la crique où nous nous trouvions s'appelait Matromania, comme la grotte — les côtes de Capri sont une succession de grottes, plus ou moins accessibles. Nous connaissions déjà de nombreux talents de Michel; il nous restait encore à le savoir étymologiste : « Matromania, signifie *matrimonia* : c'était la grotte des mariages. Tibère s'y est marié. »

Heureux, trois fois heureux Michel! Il nous donnait la clé du mystère. Et après tout, son étymologie, la seule à laquelle aucun savant n'aura pensé, n'était-elle pas la bonne? S'il faut en croire Suétone, on s'était beaucoup marié, à Capri, « dans le creux des rochers et dans les grottes. »

Nous saluâmes, au passage, la villa de M. Malaparte. Michel nous apprit que, sur cet emplacement même, s'élevaient naguère de grands filets pour la chasse aux cailles. Nous devinâmes alors pourquoi M. Malaparte avait construit en cet endroit : les cailles, à peine restaurées chez le docteur Munthe, venaient tomber toutes rôties sur sa table.

Si l'Arc Naturel, contemplé d'en bas, nous avait déçus, l'arc creusé sous l'un des Faraglioni fut une compensation éclatante. Ces trois rochers cyclopéens prenaient, du niveau de la mer, toute leur valeur fantastique. Quand on les franchit par cette porte grandiose, on s'imagine entrer dans le royaume de Neptune. Ils commandent le silence. Mais rien pouvait-il l'imposer à Michel? « Ce Faraglione s'appelle l'Étoile; et sur celui-ci, qui s'appelle l'Écueil, on trouve le lézard bleu. — Tais-toi, lui cria le Grec. Nous voulons méditer. — Bien! bien! je me tais, dit Michel, avec son sourire invincible. Puisque vous voulez que je me taise, je me tais. » Il continuait, d'ailleurs, à parler tout bas

à son frère, pour lui signaler un banc de poissons, un vol d'oiseaux, un nuage.

Au-delà des Faraglioni, la barque gagna la côte et pénétra dans une galerie, dont l'eau, suivant l'éclairage, avait la transparence de l'émeraude ou du saphir : c'était l'Auberge des Marins. La Grotte de l'Arsenal, qui lui succède, servit de dépôt militaire aux Romains, et également, dit le guide, de « lieu de délices ». Elle conserve quelques ruines, analogues à celles de la Grotte des Mariages.

Nous découvrions les dernières maisons de Capri, situées sur ce versant et, parmi elles, la chartreuse, qui nous fit évoquer le bon chanoine. Peut-être était-il en train de promener de nouveaux visiteurs entre la salle du chapitre et celle du commerce.

Un escalier vertigineux descendait jusqu'à une petite esplanade rocheuse, ménagée pour les bains. Michel ne put résister au besoin de reprendre la parole : « C'est le baron Krupp qui l'a fait faire, pour communiquer directement avec sa villa, que remplace aujourd'hui l'hôtel Quisisana. Je me souviens très bien de lui aussi ; je l'ai souvent promené en barque, M. le baron. Il aimait visiter les grottes. » Et de nous énumérer quelles grottes préférait le baron Krupp. « Je suppose, dit le Grec, qu'il donnait encore plus de fêtes que Fersen ; mais elles devaient être moins innocentes, puisqu'il fut expulsé de Capri et se tua en Allemagne. » Michel le regarda avec stupeur : « Encore des histoires de Naples ! Que M. le baron se soit tué, c'est son affaire. Mais pourquoi l'aurait-on expulsé ? Qu'est-ce qu'il faisait de mal, le cher homme ? Il faisait le bien de tous, il faisait danser la tarentelle, il faisait décorer sa villa, il faisait travailler son jardin, il faisait des promenades en barque : voilà ce qu'il faisait, M. le baron ! »

Le Grec et moi restions rêveurs. « Je commence à comprendre Capri, dit-il. — Oui, nous sommes dans l'île des vertus. De l'antiquité à nos jours, elle a souffert d'une rare injustice : sa mauvaise réputation est usurpée. Il faut reviser son procès. »

Avec ardeur, nous nous mîmes à l'œuvre, pendant que Michel fredonnait, parlait seul, faisait des appels aux échos. Le procès de Capri, c'était, avant tout, le procès de Tibère. Nous partions de ce principe que tout ce que l'on avait écrit des excès de cet empereur était faux : Tacite est né vingt ans et Suétone trente ans après la mort de Tibère. Ils rapportent les commérages de Rome sur ce qui se passait à Capri. Notre propre expérience ne nous prouvait-elle pas combien les commérages d'aujourd'hui étaient exagérés ? Si Michel avait raison de tenir pour suspectes les histoires de Naples, on pouvait tenir pour non moins suspectes les histoires de Rome. Comme il s'agissait d'un vieillard, on lui prêta naturellement des vices et des crimes savants. Les horreurs de Capri n'ont existé que dans l'imagination luxurieuse des chroniqueurs. L'exemple classique est celui du marquis de Sade, qui écrivait au fond des prisons : s'il ne subsistait que ses ouvrages pour nous ren-

seigner sur son époque, nous croirions que le pape Braschi, le roi de Naples, le grand-duc de Toscane furent des émules de Tibère. Nous croirions aux orgies de Saint-Pierre, de Portici ou de Florence, comme on a voulu nous faire croire à celles de Capri.

Notre barque passait au large de Marina-Piccola. La distance ne permettait pas au Grec de reconnaître ses amis ; ce fut Michel qui leur adressa des saluts joyeux : on eût dit qu'il était payé pour entretenir partout la gaîté, aussi bien que l'innocence. « Où est donc la Grotte Azurée? demanda le Grec. — Oh! nous n'y sommes pas encore! »

Nous vîmes la Grotte de Castiglione, béante comme un repaire de dragon, dans les rochers du Castel ; et nous vîmes la Grotte des Fougères, suspendue dans les murailles rousses du mont Solaro ; et nous entrâmes dans la Grotte Verte, où s'accentuent les phénomènes lumineux de l'Auberge des Marins ; puis, dans la Grotte Rouge, aux parois rouges ; puis, dans la Grotte Jaune, aux parois jaunes ; puis, dans la Grotte de la Galerie, qui est une galerie. Et voilà qu'après la Grotte du Canon, où l'eau s'engouffre avec fracas, et la Grotte Brillante, où l'eau étincelle, nous nous approchions d'une autre grotte, lorsque Michel fit retentir l'*Ave Maria* de Schubert. Le Grec n'y tint plus : « Assez! Assez! » cria-t-il avec colère. Michel s'arrêta : « Comment! Vous n'aimez pas l'*Ave Maria* de Schubert? Schubert! » Tant de candeur parvint à désarmer mon compagnon : « Je n'aime que l'*Ave Maria* de Gounod, dit-il d'un ton découragé. — Je regrette de ne pas le connaître, mais que voulez-vous donc que je vous chante, quand nous sommes à la Grotte des Saints? » Le guide nous apprenait que, dans cette grotte, les stalagmites simulaient « une foule agenouillée couverte de voiles blancs. » Nous apercevions bien un amas confus, mais, loin d'y reconnaître une foule, nous avions peine à distinguer la Madone en train de dormir, que Michel nous montrait.

Même sans l'imagination italienne, cette cascade de grottes ne laisse pas d'être curieuse. Elle est d'une singulière diversité. Dans tout ce que nous venions de voir, il n'y avait presque rien qui rappelât ou qui annonçât autre chose. En fouillant avec rage cette ceinture de rochers, la mer ne l'a pas marquée d'une empreinte uniforme, et ce paysage orographique est sans cesse d'une grandeur et d'une sauvagerie merveilleuses.

Gabriel se retourna et nous désigna des touffes de fils calcaires, qui pendaient à une roche : « Macaroni! » C'est, avec son excuse du début, tout ce que nous lui avons entendu proférer. Les yeux du Grec lançaient des éclairs. Il murmura : « Ce qu'il y a de terrible, c'est qu'ils font tout pour justifier leur réputation. »

Nous venions de dépasser la pointe du phare, que domine la tour de la Garde. On découvrait Caprile et, dans son bois de pins, la terrible tour Matérita. Le Grec se prit la tête dans les mains, quand Michel

commença à parler du docteur Munthe : « Je l'ai très bien connu, comme les autres *signori* de l'île, mais il n'était pas gentil comme M. le comte ou M. le baron ; il ne parlait jamais. Je ne l'ai pas conduit en barque, mais j'ai conduit bien souvent la reine de Suède, lorsqu'elle venait le voir. C'est que, moi qui vous parle, je suis, depuis l'âge de quinze ans, le meilleur batelier de Capri. — Où donc est la Grotte Azurée? dit le Grec. — La Grotte Azurée? La voilà! »

Au bas d'une falaise, étaient rassemblées plusieurs barques. Le service de la grotte semblait très actif. Un fonctionnaire des Beaux-Arts, lui-même en barque, perçoit de chaque visiteur la somme de cent cinquante lires, c'est-à-dire trois fois le prix d'une entrée dans un musée. Vexation supplémentaire : il faut changer de barque ; la visite est affermée à des bateliers, qui paient une redevance spéciale et que, naturellement, on doit rémunérer à part.

Ce changement fait, nous gagnons l'ouverture. Notre esquif, aspiré par une sorte de souffle, file avec rapidité, sous une voûte extrêmement basse. « Attention! Attention! Couchez-vous! » nous crie notre nouveau batelier. Nous n'avons que le temps de nous jeter au fond de la barque, pour ne pas avoir la tête fracassée. « Tenez-vous à la chaîne! » nous crie-t-on ensuite — une chaîne, qui rase la voûte, sert à diriger la barque dans ce passage périlleux. Ainsi, jadis, ceux qui consultaient l'oracle béotien de Trophonios étaient aspirés dans un étroit souterrain et l'émotion leur ôtait à tout jamais la faculté de rire.

Le Grec s'était écorché la main à la chaîne, mais l'extraordinaire vision qui nous attendait, une fois le calme revenu, l'empêcha de se plaindre. Nous étions dans le domaine des fées, sur un lac de pierrerie. Le phénomène d'éclairage que nous avions admiré ailleurs, était décuplé, centuplé : le soleil, dont les rayons touchaient le goulet d'accès, rendait d'autant plus intense la limpidité de l'eau. Le batelier y plongea sa main, qui parut devenir d'argent, et nous pouvions imaginer, dans ce cadre, les fameuses baignades de Tibère, parmi ces enfants qu'il nommait ses « petits poissons ». Le flot battait doucement la paroi de la grotte ; on ne se serait jamais lassé d'admirer ces couleurs, dans ce silence. Notre batelier ne disait mot. Des touristes, qui se trouvaient dans d'autres barques, étaient eux-mêmes silencieux. Soudain, un guide éleva la voix : « Mesdames et messieurs, rappelez-vous qu'ici, le célèbre docteur Munthe se baignait avec l'ambassadeur d'Angleterre, comme il le raconte dans son célèbre *Livre de San Michele*. » Je crus que mon ami allait avoir une crise. « Partons! » hurla-t-il à notre batelier. La sortie fut moins brutale que l'entrée, mais elle exigea les mêmes précautions. Après nous être relevés et acquittés, nous fûmes contents de nous remettre entre les mains de Michel et de Gabriel.

Marina-Grande n'était plus loin. Notre infatigable parleur nous nommait, de nouveau, des villas, des hôtels, des églises.

Nous remontâmes au palais de Tibère, en vue de faire connaissance avec la belle Carméla.

Michel pouvait seul, dans son lyrisme capriote, donner encore cette épithète à la vieille qui nous servit à boire. Elle était ridée, jaune comme un citron, coiffée d'une mantille rouge, des piécettes d'or autour du cou. Elle avait une voix grave de prophétesse et aurait pu être une des magiciennes de Tibère. Qui aurait soupçonné en elle l'ancienne danseuse que se disputaient les Fersen et les Krupp? Le nom de Michel, dont nous nous recommandâmes, la mit en confiance et elle nous parla aussitôt de ses rêves. Elle voyait souvent un homme, qui la prenait par la main : cela lui faisait de grandes peurs. Elle ne comprenait ni ces peurs ni ce rêve, elle qui avait tant de dévotion à saint Constance, patron de l'île, dont les reliques arrivèrent de Byzance dans un tonneau. Ce fut à nous d'être les interprètes des songes, pour cette femme qui semblait les avoir interprétés, dans ce même lieu, depuis les temps antiques. Lorsque nous l'eûmes rassurée, nous la priâmes de nous parler de Fersen : « Quel beau seigneur! dit-elle. Lui aussi, il avait une grande dévotion à saint Constance. » C'est tout ce que nous pûmes en tirer. Elle semblait faire écho aux discours lénitifs de Michel. Nous jugeâmes superflu de lui demander quelles étaient les dévotions du baron Krupp.

Après avoir fait les nôtres à Tibère, nous descendîmes jusqu'à la villa de Fersen. Une route solitaire y conduit. Élégante demeure, avec un toit à balustres et un péristyle ionique, sur lequel est peinte cette inscription : *Amori et dolori sacrum*. Les pins et les cyprès d'un parc magnifique, le plus beau de l'île, lui font un cadre incomparable. Nous l'aurions visitée, avec plus de plaisir que celle du docteur Munthe, mais la grille et les portes étaient closes. Du moins étions-nous heureux d'avoir rendu hommage à un poète qui a l'honneur de n'être cité dans aucune anthologie — nous étions heureux d'avoir vu l'horizon qu'il contemplait, lorsqu'il écrivait tant de vers trop faciles, mais charmants :

Souviens-toi d'un soir d'automne,
D'un cache-cache dans les bois...

Mais les bois qu'il évoquait là n'étaient pas ceux de Capri : c'étaient ceux de sa lointaine enfance.

Nous bavardions, ce soir-là, à la terrasse d'un café. Fini les grottes, les tours et les villas. Nous n'avions plus à découvrir Capri, mais à nous en donner le spectacle. Nous nous retrouvions face à face avec les étrangers, toujours aussi frémissants, et les autochtones, toujours aussi froids.

Nous comparions l'attitude de ces derniers à celle d'une population militairement occupée. Elle a l'air de ne pas voir l'occupant, elle lui répond à peine, elle entretient le moins de relations possible avec lui. Ce comportement, qui nous avait surpris, recevait à présent nos éloges

il était la réaction naturelle d'un peuple sain. Il était aussi la réaction d'un peuple contre son ingrate destinée : dans les endroits les plus complètement voués au tourisme, il y a un arrière-pays, des industries, des ressources, qui permettent de lui échapper. Ici, sur ce roc, en dehors de quelques vignes et de quelques oliviers, de la pêche et des produits des chartreux, il n'y avait pas moyen de faire autre chose que de vivre du tourisme. On en vivait trop pour pouvoir aimer les touristes et, finalement, les rechercher.

Nous en étions là de nos réflexions, lorsque nous eûmes soudain le sentiment instinctif qu'une menace pesait sur nous. Fendant la foule, venait à notre rencontre, d'un air furieux et accompagnée de son lévrier blanc, la dame en noir, à qui nous ne pensions plus. Pauvre de nous! Impossible de prendre la fuite, sans donner à tout Capri le spectacle d'une course au lévrier, où nous aurions fait figure de lièvres. « Le ministre de Grèce et M. Sartre? » dit la dame, en se plantant devant nous. Nous nous levâmes et fîmes une sorte d'inclination, qui pouvait avoir tous les sens. « C'est donc vous, messieurs, qui m'avez fait cette gracieuse plaisanterie, l'autre soir? Ma caméristé vient de vous reconnaître. Cela me permet enfin de vous remercier. » Elle nous toisa d'un regard superbe et s'éloigna, avec son fidèle compagnon.

L'algarade semblait avoir eu beaucoup de succès : nous étions le point de mire de la petite place, et aurions souhaité aux étrangers l'indifférence qui caractérise les Capriotes. Nous nous retirâmes en bon ordre vers l'hôtel Gaudéamus. « J'oubliais, dit le Grec, que des intérêts pressants me rappellent à Athènes. Non sans regrets, je partirai demain matin. » — J'oubliais, dis-je, que je suis attendu depuis longtemps en Sicile. Je ferai donc avec vous mes adieux à Capri. »

ROGER PEYREFITTE

AU VENT DE L'HIVER

V

De ses mains maladroites, engourdies par le froid, Josko vida le contenu de la sacoche sur la table ronde, empila avec soin les boîtes de cigarettes, paquets verts ou bleus des *Memphis*, paquets multicolores des *darling* opiacés, puis tourna vers Herbert son visage dont les longues courses dans le vent avaient durci et craquelé la peau. Bela ne m'avait pas écrit depuis mon départ et, chaque jour, j'attendais une lettre ou le coup de téléphone qui me préviendrait de son arrivée. J'avais fermé le livre que je lisais ; mes mains s'étaient crispées au bord de la reliure et dans chaque artère, je sentais le mouvement désordonné de mon cœur. Je ne pouvais plus supporter la musique tzigane ni la lenteur de Josko qui avec une placidité toute paysanne, disposait sur la table les oranges et les

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES. — *Une jeune Française (nous ne la connaissons que par son surnom : Mutsika) s'est fiancée en Slovaquie avec un avocat, Bela. Celui-ci l'a envoyée en Hongrie chez sa sœur Jutsi et il doit la rejoindre à Noël (l'action se situe en* 1937*). Mutsika s'est donc installée à Inàmpuszta, dans le domaine d'Herbert, le mari de Jutsi. Dans cette demeure, poétique et triste, Mutsika passe de longs mois d'inquiète attente, Bela ajournant constamment la date de son arrivée et le ton de ses lettres devenant de plus en plus gris. Pourtant, Jutsi insiste beaucoup pour que Mutsika reste auprès d'elle. Dans quel dessein? C'est ce que la Française ne réussit pas à comprendre. (Josko, nommé à la première ligne de ce chapitre, est un serviteur d'Herbert).*

mandarines, les médicaments et les revues qu'il apportait de Dombovar...

Quelques instants avant l'arrivée du messager, Erwin avait quitté la pirosszoba.

— Pas de lettres ?

Cette question-là, je pouvais la comprendre.

— S'il vous plaît...

En prenant grand soin de ne pas glisser sur le parquet ciré, Josko apporta le courrier à son maître qui jeta un regard distrait aux lettres et aux journaux.

— Pour toi, petite...

Une lettre de Paris.

— C'est tout ?...

Herbert me regarda.

La lumière crue de la lampe accusait la lourdeur, la densité de son visage impénétrable.

— Oui.

Il tendit à Josko deux enveloppes aux timbres tchécoslovaques pour qu'il les remît à Jutsi, assise à l'écart. La lettre de ma sœur entre les doigts, je n'avais d'attention que pour Jutsi, ses gestes, son expression, la première exclamation qui lui échapperait. A la porte, le messager passa son sac en bandoulière ; son pas pesant s'éloigna dans le couloir et sonna sur les marches du porche. Je devais faire effort pour ne pas crier le nom de Bela et mon cœur était contracté. Jutsi replia les feuilles, les glissa soigneusement dans l'enveloppe et en se penchant jeta la lettre sur le bureau. C'était l'écriture de son frère. Au bout d'un moment, je trouvai la force de demander :

— Rien de Bela ?...

Anxieusement, Jutsi regarda Herbert qui, le coupe-papier en main, ouvrait les pages d'une brochure. Il frotta ses paupières épaisses et croisa le regard de sa femme.

— Rien de Bela ?... dis-je de nouveau avec moins de patience.

Mes mains tremblaient.

— Je vais vous faire de la peine...

Plus que les mots, le ton me surprit, m'inquiéta. Le visage de Jutsi était embarrassé.

— Qu'y a-t-il ?... Dites, Jutsi ?...

— Bela m'écrit. Il ne pense pas qu'il puisse venir pour Noël. Demander un passeport pour la Hongrie en ce moment serait pure folie...

Je me levai, je revoyais Bela, au moment de l'adieu, sous la neige, et l'entendais me dire : « Je viendrai à Noël... Le plus beau Noël de votre vie... » Je me mis à trembler de colère et de peine.

— C'est un mensonge... Votre frère est un menteur...

Je souffrais de ne pouvoir dire que je souffrais, ni à quel point. Je

voulais arracher quelque chose de ma poitrine, cet espoir, cette confiance des semaines écoulées.

— Il n'a point eu le courage de me blesser en face. Il vous charge de la déplaisante besogne. Pourquoi ne m'a-t-il pas écrit, pas une fois depuis que je l'ai quitté? Pourquoi m'a-t-il menti?...

Jutsi disait : « Vous savez bien qu'il est occupé, qu'il a du travail... » et j'entendais Bela me répéter : « Je viendrai à Noël... Ne portez pas cette bague. Ce n'est pas une bague de femme. Je vous donnerai à Noël une bague de fiançailles... Nous reviendrons ensemble... »

Je serrais mes doigts à les briser; j'avais honte et j'avais mal. Incapable de rester ainsi sous ces deux regards, l'un plein d'indifférence, l'autre, exaspéré, je marchai vers la porte, traversai le porche et m'éloignai dans le jardin. Sous mes pas, la terre était gelée et dure. A jamais la solitude s'était posée sur moi. Mon visage brûlait. La confiance que j'avais eue me rendait ridicule. Que faisais-je là, à présent, dans ce pays étranger à attendre un Noël qui ne m'apporterait rien?...

On m'appelait. C'était la voix impatiente de Jutsi... Cette fuite aussi était ridicule. L'obscurité des sapins pesait sur mes épaules et sur mes mains comme si je faisais partie de ce douloureux jardin, partie de la nuit.

— Mutsika!... Mutsika!...

Erwin. Je pliai difficilement mes genoux raidis et j'essayai de crier, mais les larmes me serrèrent la gorge, m'empêchant de répondre. Dans un clair martèlement de mots hongrois, comme si je pouvais le comprendre, tout en grondant, Erwin qui m'avait trouvée, me prit par le bras. Il fallait bien revenir vers la pirosszoba, vers le regard curieux d'Herbert et celui de Jutsi semblable au regard triste et fourbe de son frère. Patiemment, Jutsi voulut m'expliquer que Bela, sujet tchécoslovaque, ne pouvait point se rendre suspect en demandant un passeport pour la Hongrie.

— Mais pourquoi ne m'a-t-il pas écrit à moi?... Pourquoi, s'il en est ainsi, m'avait-il promis de venir?...

Elle jeta un regard à son mari, comme si elle eût cherché du secours :

— Il vous aime. Vous blesser le fait souffrir. Il aime la Hongrie plus que tout. Cela, vous ne pouvez en douter, j'espère. S'il ne vient pas, c'est bien qu'il ne le peut pas...

Elle s'interrompit pour prendre une cigarette; à l'instant où elle cessa de parler et de réclamer ma confiance, je sentis son manque de sincérité.

— Là, là, dit Erwin, en s'asseyant à mes côtés, le bras autour de mes épaules. Ne soyez pas triste, Mutsika... Vous viendrez chez moi à Harumfaludi... Ma mère et ma sœur Hancsi seront ravies de vous avoir et, moi, je saurai bien vous consoler...

Deux jours avant Noël, je reçus une lettre de Bela. Il me disait : « *J'ai été très surpris d'apprendre par Jutsi votre attitude peu compréhensive. Ma vie n'est pas aussi agréable que la vôtre. A chaque instant, ce sont de*

nouveaux soucis que vous ne cherchez pas même à imaginer. Un amour comme le vôtre, exigeant et égoïste, n'est point l'amour que je désire. Passez un bon Noël. Avec mes souhaits de Nouvel An, Bela... »

Je relus la lettre, je la lus encore. Je ne pouvais la comprendre : « *Un amour comme le vôtre, exigeant et égoïste, n'est pas l'amour que je désire...* » Ainsi, je l'avais déçu, je n'avais pas comblé son attente. Il me rejetait en m'accusant. Le premier mouvement de douleur et de colère passé, j'aurais voulu reconnaître humblement que l'on ne pouvait m'aimer et partir sur-le-champ, puisque Bela ne me retenait plus. Sans le savoir, je froissais la lettre et j'avais baissé la tête pour qu'on ne vît pas mon visage.

— Qu'avez-vous ?... dit Jutsi.

— Je vais partir. Je n'ai plus de raison de rester ici.

Herbert leva sur moi ses yeux pleins de secret.

— Qu'est-ce que cette histoire ? Naturellement non, vous n'allez pas partir. N'est-ce pas, Herbert ?...

Il resta silencieux.

— Allons, dit Jutsi, que vous raconte Bela ?... Certainement ses paroles dépassent ses intentions. Il veut que vous restiez ici auprès de moi... Soyez plus raisonnable. Vous lui êtes nécessaire... Et quant à moi, Inámpuszta est isolé, à l'écart de tout. Je n'ai pas une âme à qui parler... Vous ennuyez-vous ici ? A deux jours de Noël, vous n'allez pas nous jouer ce tour-là.

Je m'étonnais de surprendre de l'incertitude, de l'appréhension dans la voix de Jutsi. Elle voulait donc me retenir ; ma présence ne lui était pas importune. Pourquoi, alors que je me détendais, que je souriais presque, les paroles de madame Selényi qui m'avait mise en garde, qui m'avait dit : « Jutsi n'est jamais désintéressée. Si elle vous ouvre sa maison, c'est que vous lui serez utile », revinrent-elles me troubler ?...

La neige commença à tomber. Erwin était parti et revenu. On dressa un sapin dans le grand salon et je le décorai avec Jutsi. A la veillée, on échangea des cadeaux. Bela m'avait destiné une petite montre d'acier dans un cercle de verre, châtelaine de bazar qui ne valait pas dix pengös dans les « prisunic » de Budapest. Ce présent que Bela n'avait ni choisi, ni envoyé — Herbert l'avait acheté en son nom — ne me fit aucun plaisir. Il m'avait promis une bague de fiancée et il me donnait un colifichet sans signification. Je le revoyais sur le quai de la gare au moment de l'adieu, cherchant pour payer le porteur une petite pièce dans son porte-monnaie soigneusement fermé. « Je vous offrirai une bague de fiancée... Nous reviendrons ensemble... ».

— *Warum bist du traurig, Kleine ?...*

Herbert se pencha, la main sur mon épaule.

Son étrange regard m'enveloppait comme une eau.

— Herbert... Herbert...

Tout en lui était lourd, comme chargé de pierres, mais sa main ne pesait

pas sur moi. Ses beaux yeux verts étaient tristes et tendres. Il pouvait bien, en présence de Noël, attacher une chaîne d'or au poignet de sa femme ; depuis longtemps elle se vouait à un autre.

Quand je me levai, le lendemain matin pour me rendre à la messe, il neigeait et auprès de Jutsi la route fut longue à travers la ferme et les champs jusqu'au village étiré en bordure d'une seule rue mal tracée. Les paysannes avaient revêtu des costumes pittoresques d'une admirable richesse de coloris et d'invention. Sur leur robe de velours ou de brocart, elles portaient un mantelet bordé de fourrure et dix jupons brodés et empesés tendaient leur jupe. Les filles non mariées se tenaient dans le chœur. Quatorze ans dans cette province c'était l'âge du mariage. Les vieilles filles de seize ans qui n'avaient pas droit à la coiffe des épouses avaient serré leurs cheveux en de multiples tresses que séparaient des rangées de petites roses en celluloïd.

L'office dura longtemps et je ne priai guère. Il faisait aussi froid dans cette église que dans mon corps. A la sortie de la messe, la neige tombait plus rapide et plus drue. Pour protéger leurs vêtements, les paysannes rejetèrent leur jupe au-dessus de leur tête, découvrant ainsi la raideur de leurs multiples jupons. Le spectacle était charmant comme une carte de Noël hongroise aux brillantes couleurs.

— La route est longue, dit Jutsi, angoissée. On ne voit pas à deux pas devant soi...

Nous nous enfoncions dans une molle épaisseur de neige ; la marche était lassante. Nous longions les maisons basses aux murs blanchis à la chaux, aux toits de roseaux écrasés par la neige ; sous les galeries latérales séchaient encore maïs et paprikas. Les flocons qui s'amoncelaient sur le col de nos manteaux irritaient nos joues.

— Herbert!... dit Jutsi, joyeusement... C'est Herbert!...

Debout au fond du traîneau qui remontait l'unique rue, Herbert nous salua avec ironie ; heureuse qu'il fût venu à son secours, Jutsi ne répondit pas et, en frissonnant, glissa les jambes dans un sac de fourrure. Elle ne se plaignait jamais, ne disait jamais : « Je suis lasse ou j'ai froid... » Comme son frère, elle avait en partage un peu de la passivité étrange que, Slaves et non Magyars, ils tenaient de leur race.

Inlassablement, Herbert ramenait sur sa femme la couverture que les cahots de la piste faisaient tomber. Le bois des patins grinçait ; le vent nous portait l'odeur chaude des chevaux fumants. Avec un bruit de clochettes, le traîneau glissa dans la vaste étendue glacée où ciel et terre s'étaient confondus, puis gagna le jardin sous les branches basses des sapins qui secouaient un fin poudroiement de neige. A Noël Bela était loin de moi comme s'il n'avait jamais existé. Je souhaitais que le moment fût passé, que le jour fût fini, espérant toujours de l'heure à venir le bonheur que le moment présent me refusait.

La maison s'emplit d'hôtes. Pour eux, la femme d'Imre, Piroska la

cuisinière, avec l'aide experte de Roza avait cuisiné petits pâtés chauds au graillon, foies d'oie, queues de mouton pannées, cochons de lait, purée de marrons, gâteaux roulés à la noix, au pavot, à la pistache, massepains et pralines.

La sœur d'Erwin, Hancsi, s'effaçait volontiers devant son mari Attila, un homme de haute taille et de grande beauté.

Ils étaient les amis intimes d'Arpad et d'Ingrid Subzberger. La bonté d'Hancsi me toucha le cœur. Elle venait près de moi et me prenait la main :

— Il est triste d'être loin de chez soi à Noël, mais vous n'êtes pas seule, Mutsika... Erwin vous aime beaucoup. Il nous parle souvent de vous. Ma mère voudrait tant vous connaître... Vous viendrez chez nous à Harumfaludi...

Tout le jour et jusqu'à trois heures du matin, les invités d'Inâmpuszta jouèrent au baccara. Les portes étaient ouvertes en enfilade et je me retirais dans la pirosszoba. Parfois, Herbert quittait la table de jeu, venait auprès de moi, appuyait la main sur mon épaule, disait :

— Ne sois pas triste, enfant...

Et son regard était insistant et sérieux. Il s'écartait, lui aussi, de la joie des autres. Il allait s'asseoir à sa place favorite, près du poste de radio et reposait la tête avec fatigue contre le dossier du fauteuil. Il prenait un livre et avec soin, lentement, allumait un cigare. Avant de retourner vers les autres, il s'arrêtait près de moi, me souriait avec une gentillesse narquoise, prenait ma main et la baisait.

VI

Les fêtes passées, Ingrid et Arpad regagnèrent leur petite maison de l'autre côté du jardin et Erwin retourna chez lui dans sa propriété ruinée des environs de Dombovar. Au début de janvier, le thermomètre tomba à vingt-cinq degrés au-dessous de zéro. Chaque jour, je partais pour une longue promenade et, apprenant à être seule, j'avais le pressentiment de ce que serait ma vie quand les visages à présent familiers se seraient effacés autour de moi. J'aimais ces marches de deux ou trois heures à travers la campagne hivernale quand la plaine gelée, blanche comme une eau, semblait mystérieusement se plaindre de n'être pas mer. Muki me suivait ; las de courir après moi, il se mettait entre les rails et me barrait le chemin. Il me regardait en agitant la queue. Souvent, je revenais par la route du cimetière où s'était enfin ternie la couronne de celluloïd, sur la tombe de la jeune fiancée. Je m'arrêtais un instant, Muki gémissait, voulait rentrer. Je riais, je me hâtais vers la maison, j'étais heureuse. Ce bonheur de janvier était fait de joies simples : le grand froid pur, la paix de la campagne, la pensée de la pirosszoba accueillante, du bon feu, du thé, du livre commencé. Si je n'atten-

dais plus la venue de Bela, je m'étais en secret réconciliée avec lui. Il ne m'écrivait pas et je me prenais à aimer jusqu'à son silence. Je me reprochais la pauvreté de cet amour qui prétendait trouver des excuses à son indifférence, alors qu'avec quelques pensées, quelques caresses, des baisers, des mots d'amour, il m'avait donné plus que personne. Je me confiais à la promesse qu'il m'avait faite et souffrais de mes exigences. Quand je le reverrais, nourrie d'un si long désir ma tendresse serait enfin semblable aux souhaits de son cœur. En serrant la bague bleue entre mes doigts, je lui disais : « Je sais... ce n'est pas cela... Je suis maladroite, je vous ai déçu, je vous ai accablé... Je comprends. Je vous aimerai mieux maintenant... » A cause de ce besoin chaud et douloureux de revoir Bela, de cette espérance retrouvée, étendue dans ma chambre, les yeux tournés vers les fenêtres qu'éclairait la lune, je ne pouvais trouver le sommeil. Quand je m'éveillais d'un mauvais rêve, apeurée, je cherchais sa présence auprès de moi, je l'appelais comme un gardien et un compagnon car allongée seule dans mon lit je ne pouvais m'empêcher de penser à la mort. Un jour de la mi-janvier, j'avais passé la matinée à écrire à Bela et il était tard quand j'entrai dans la pirosszoba. Herbert n'était pas rentré de la ferme. Jutsi tricotait. Ses gestes étaient vifs, exaspérés. Elle me jeta un coup d'œil et reprit son travail. Budapest II diffusait un air tzigane.

Herbert entra et me regarda, mais sans sourire comme s'il ne m'avait pas vue. Je savais par Jutsi qu'ils avaient agité la question du divorce et depuis deux jours, il n'avait pas desserré les dents. Il s'assit et ouvrit le roman qu'il avait commencé. Il portait un costume de tweed vert et ses bottes avaient laissé un peu de boue sur le parquet. Son visage était amer et blessé. Qu'était-il derrière ce visage? S'il n'éveillait pas ma curiosité, pourtant il m'était devenu cher. Il me traitait toujours avec bonté.

J'avais en main un livre qu'Ingrid m'avait prêté « Winesburg, Ohio », mais je ne lisais pas. Le silence me troublait. Chaque jour je m'asseyais à la même place et j'attendais avec le sentiment que quelque chose allait arriver. Auprès de moi Jutsi était quelqu'un d'étranger, de toujours inconnu, jolie et si semblable à son frère que j'en avais un peu mal. Elle tricotait avec ardeur et fumait par jour trois paquets de *darling*. Seule dans le salon rouge entre cet homme froid et cette femme volontaire, aussi seule que créature de Dieu le fut jamais, je pensais que ce serait étrange et beau si je pouvais entendre le pas lent de Bela derrière la porte et si, tout à coup, je me trouvais devant lui. Pour me défendre de mes imaginations, je retournai à mon livre. C'était toujours le même livre : des êtres aimaient et étaient aimés. Je me répétais avec force que c'était mon histoire...

D'un air offensé, Herbert interrompit sa lecture, éteignit son cigare et dit :

— Allons-nous bientôt déjeuner, Jutsi?... Il est trois heures.

Jutsi tournait les pages du *Delibab* que Josko avait rapporté de Dombovar, la veille au soir. Elle leva la tête et répondit avec colère. Il y avait de la moquerie dans la voix toujours calme d'Herbert. Quand ils échangeaient des réponses en hongrois, l'un lentement et très bas, l'autre d'un ton coupant, j'avais le sentiment que leur conversation était dirigée contre moi. Je me sentais coupable, ennemie aux yeux de l'un et de l'autre.

En se levant, avec une belle dignité de port et de démarche, Herbert quitta la pirosszoba.

— Est-ce ma faute?... dit Jutsi. Imre est trop amoureux de sa femme. Il ne laisse pas sortir Piroska pour aller nourrir les poules ou ramasser les légumes. La semaine avant notre arrivée, elle souffrait des dents et Imre la conduisit à Dombovar. Quand le dentiste essaya de soigner les caries de Piroska, l'imbécile se mit à crier; Imre, furieux, envoya le dentiste rouler sur le tapis puis le roua de coups en criant : « Je vous apprendrai à faire souffrir ma femme... »

Jutsi s'était débarrassée de ses chaussons d'intérieur. Du pouce, elle caressait l'ongle de son annulaire. Le parfum dont elle usait qui était aussi celui de Bela — une eau de Cologne au Cuir de Russie — éveillait des souvenirs. Elle dit sans intention ironique :

— Je n'en peux plus. Je suis à bout. Dieu merci, Erwin arrive ce soir. Herbert est toujours de meilleure humeur quand il est là...

Après le café, elle quitta la pirosszoba en même temps que son mari et revint, habillée et prête à sortir; elle s'était fardée avec beaucoup de soin.

— Je vais chez Zoltan le menuisier, puis nous irons à la rencontre d'Erwin... Vous m'accompagnez n'est-ce pas?...

Elle s'appuya contre le poêle; de ses mains gantées, elle prit une *darling* dans la poche de son manteau.

— Allez vite, je vous attends...

Elle craqua une allumette, l'approcha de la cigarette et dans cette chaude lumière, son visage me parut gris et hivernal comme une chambre à la tombée de la nuit. Il m'arrivait souvent de penser aux paroles de madame Selényi. En quoi, ma présence à Inámpuszta pouvait-elle être utile à Jutsi?...

Sur le porche, Jutsi me dit de l'attendre et longea la galerie coudée qui reliait la maison de maître aux communs. Depuis Noël nous n'avions eu ni pluie, ni neige et le grand froid persistait. J'aimais ce temps d'hiver, la pureté de l'air, les nuances nacrées du ciel, la clarté des sons, et à l'heure du couchant les bandes pourpres étirées à l'horizon tout à la fois promesse de neige et couleur d'été. J'aimais la terre dépouillée de Hongrie. Jutsi revenait, petite et frêle; elle jeta sa cigarette d'un mouvement précis, puis enfonça les mains dans ses poches. L'odeur du tabac opiacé effaçait l'odeur de la ferme. Les chiens aboyaient sur notre passage. Les petits enfants emmitoufflés dans leurs châles, s'arrêtaient de jouer pour nous saluer gravement.

Il n'était plus temps de feindre et d'affirmer que je n'avais pas changé, que ce pays ne m'avait pas touchée, modelée à son image ; mon tourment, mon besoin de Bela était aussi le tourment, le besoin de ses baisers. Il avait, lui le premier, éveillé en moi cette faim que les allusions de Jutsi, les regards d'Herbert, les gestes d'Erwin, que le climat entier d'Inâmpuszta ne faisaient qu'entretenir et aviver. Devant moi on ne parlait que d'amour, du plus fatal, du plus physique des attachements. Comment mon imagination n'en aurait-elle point été éveillée ? Il me semblait que chacun de mes sens avait des droits, des souvenirs et pour cela, je ne pouvais trouver le sommeil quand j'étais seule avec mon corps, la nuit venue.

— Dépêchez-vous. Pourquoi marchez-vous si lentement tout à coup ?...

La rougeur me monta au visage ; je butai contre une motte de terre gelée.

— Je vais réclamer à Zoltan, le menuisier, l'ouvrage que je lui ai donné. Vous verrez. C'est un artisan habile... J'ai trouvé dans un magazine américain des modèles de style colonial, mon style préféré et aussi celui d'Erwin...

L'eau avait gelé dans la cour et nous glissions à chaque pas. En ôtant son bonnet d'astrakan noir, le berger qui croisait notre route nous salua. Je le reconnaissais toujours à ses moustaches noires curieusement bouclées. Ma compagne poussa devant moi la porte de la menuiserie. Zoltan et son aide se découvrirent et saluèrent du « *Kezet Ket csokolom* » coutumier. Dans la bonne odeur des bois et le crissement des copeaux clairs, Jutsi me montra des gravures :

— Reconnaissez-vous le style du grand salon : les deux fauteuils, le canapé, les tabourets couverts de chintz ? C'est le travail de Zoltan. En écrasant des copeaux, l'ébéniste revenait vers nous ; il portait deux petites colonnes torsadées, les « posters » du lit.

— Le couvre-lit est en chintz, dit Jutsi.

Et elle donna de longues explications que le menuisier écouta, en tournant son bonnet entre les doigts et en hochant la tête, les yeux sur le modèle.

Nous avions déjà atteint les derniers bâtiments de la ferme et Jutsi me conduisait sur une route ébauchée entre deux rangées d'acacias quand elle dit, en me tendant son paquet de cigarettes :

— Que pensez-vous de cet ensemble, ce lit, ces fauteuils ? Je ne veux pas changer de chambre, maintenant... Non, j'emporterai ces nouveaux meubles qui me seront bien utiles quand j'épouserai Erwin. Je n'ai pas d'argent. Les ouvriers d'Herbert peuvent bien travailler pour moi ; la propriété fournit le bois, la laine, le crin. J'ai demandé à Zoltan de se dépêcher. J'emporterai le « set » du salon ; après tout, c'est moi qui l'ai fait faire, mais j'espère que la plus grande partie de mon mobilier sera terminée avant ma séparation d'avec Herbert.

Le pays sombre sans autres arbres que ces acacias et les pins du jardin,

me livrait au vent de l'hiver. De mes doigts engourdis, je serrais mon manteau. Le froid m'obligeait à fermer les paupières.

— Dieu merci, dit Jutsi. J'ai demandé à Imre d'attiser le feu. Erwin sera transi. Voilà Ingrid... Elle reçoit des invités, un jeune couple qui vient d'arriver de Copenhague.

Haute et nordique dans ses vêtements de tweed, le pas assuré, Ingrid passa à quelque distance de nous. Elle agita la main et je lui répondis. Chaque jour, elle se promenait seule et nous ne nous rencontrions jamais.

— Au printemps, les branches de ces acacias sont couvertes de grappes rouges et blanches. La campagne est belle au printemps. Je ne serai plus ici...

— Où serez-vous ?...

Les arêtes dures de la terre rendaient la marche pénible. Je trébuchais souvent. J'étais plus lasse que de coutume. Le vent me blessait le visage. Muki trottait devant nous et revenait bientôt, oreilles basses, langue pendante. Vêtue d'un manteau paysan, évasé de la taille, laine à l'intérieur, peau de mouton soutachée et brodée au dehors, Jutsi marchait à un demi pas devant moi. Elle se retourna, tout à coup si semblable à Bela que je tendis les mains. Elle ne vit pas mon geste.

— Quand je pourrai me séparer d'Herbert, je rentrerai en Slovaquie. Vous m'accompagnerez...

— Je vous accompagnerai ?...

— N'est-ce point tout votre désir ?... Revoir Bela ?...

J'étais tout à coup si lourde de joie que je ne pouvais plus avancer. Jutsi m'acceptait enfin comme la fiancée de son frère.

— Marchez un peu plus vite. Il fait froid. — Elle ne songeait plus à fumer ; son visage était blanc — Erwin partira la semaine prochaine pour Budapest. On lui offre une situation. Je voudrais tant que cela lui convînt...

— Que feriez-vous alors ?...

— J'essaierai d'obtenir le divorce. Quand Herbert apprendra que je veux épouser son meilleur ami, il ne pourra me pardonner. Certainement, il n'acceptera pas de prendre les torts à son compte. Et comment pourrais-je le convaincre de le faire ?... Un Juif !... Après un deuxième divorce il lui sera difficile de se remarier... Non, non, il ne me pardonnera pas... Je ne suis pas la maîtresse d'Erwin... Si je lui cédais, peut-être ne m'épouserait-il pas. Je ne veux pas courir le risque. Je connais trop bien les hommes pour cela...

Le soir tombait ; le vent soufflait contre nous. L'hiver qui nous repoussait veillait sur cette terre en repos. Et lentement, de la campagne unie la tristesse montait.

— Demain, Hancsi et sa mère viendront nous faire une courte visite. Pas un mot de moi, je vous en prie...

Elle fit quelques pas en silence.

— La mère d'Erwin voudrait vous avoir à Harumfaludi. Elle vous trouve si charmante. Elle a beaucoup insisté et je lui ai presque promis que vous iriez chez elle au printemps...

— Mais, Jutsi... Tout à l'heure... Il y a un instant... Vous disiez... Vous aviez convenu avec moi que je retournerais avec vous en Slovaquie... C'est Bela que je veux retrouver... C'est Bela...

Les amis de ma mère chez qui j'avais vécu en Slovaquie étaient partis pour un long séjour à l'étranger. Si la famille de Bela ne voulait pas de moi, je ne pouvais retourner près de lui...

— Jutsi... Que vouliez-vous dire?... Jutsi?...

Mais elle ne m'écoutait pas. Elle souriait, se détendait, s'épanouissait et ne me voyait plus.

— Erwin... C'est Erwin...

Ce bonheur me troublait. Je pouvais bien m'attacher; l'amour que j'éprouvais ne serait jamais que début sans accomplissement et promesses douloureuses. Erwin s'approchait au galop. Devant nous s'étendait la route droite, de plus en plus étroite entre les acacias. Immobile, j'écoutais le bruit du galop. Le visage de ma compagne s'était levé, tendu, patient, presque soumis. Pour nous rejoindre dans ce plat pays trompeur, il fallut beaucoup de temps au cavalier. J'aurais voulu les laisser à la joie de la rencontre et retourner à la maison.

— *Kezet csokolom...*

Les joues rougies par la course et le vent, Erwin souriait en arrêtant son cheval. D'un mouvement plein de grâce il mit pied à terre, se découvrit et baisa la main de Jutsi, puis il se tourna vers moi avec un joyeux : « Hello, Mutsika... » Je caressai son cheval gris.

— Vous aimez les chevaux, Mutsika?...

— Beaucoup. J'aime toutes les bêtes.

— Quand vous viendrez à Harumfaludi au printemps, je vous apprendrai à monter...

La sœur de Bela me regardait comme si elle eût attendu un acquiescement. Je ne répondis pas. Erwin prit sa monture par la bride et s'avança aux côtés de Jutsi en lui parlant hongrois. Quand leurs regards se rencontraient et que le sang quittait leurs joues, je détournais les yeux.

Imre avait allumé la lampe au-dessus du porche et nous attendait au seuil de la maison. Il nous salua et agenouillé dans le couloir ôta nos bottes. Erwin qui avait conduit son cheval à l'écurie ne nous avait pas encore rejointes.

— Le thé, Imre, dit ma compagne.

Elle poussa la porte de la pirosszoba et je la suivis. De meilleure humeur, Herbert nous souhaita le bonsoir, prit la main de sa femme, l'attira vers lui et dit quelques mots très bas. Elle eut un sourire vite effacé et, avant de s'asseoir, alluma une cigarette et bras croisés, regarda les beaux tapis persans jetés sur le parquet.

— Herbert a beaucoup de goût... Ces tapis sont très beaux. J'espère

qu'il voudra bien m'en donner quelques-uns. Ce Chiraz, par exemple...

— Plaît-il?... dit Herbert.

Il ne comprenait pas l'anglais, mais sa femme en prononçant son nom, l'avait mis en éveil. Elle souffla la fumée par les narines et répondit avec sang-froid :

— Je disais à Mutsi, fiam, que vous êtes un amateur averti de tapis d'Orient.

En la voyant sûre d'elle et, pleine de faiblesse et de ruse, si semblable à Bela, j'avais envie de crier de peur.

Parce qu'Erwin était à Inámpuszta, Herbert plus loquace que de coutume paraissait de meilleure humeur. Les repas avaient de la gaieté. Les parties de bridge se succédaient. Malgré le froid on entr'ouvrait souvent les fenêtres pour dissiper la fumée du tabac. Et il y avait un seul moment de silence quand Herbert tournait le bouton du poste à l'heure des nouvelles. Très vite, on étouffait les présages de guerre sous les rires et les plaisanteries.

Quelques heures avant son départ, Erwin dit avec une décision et un sourire irrésistibles :

— Venez, Mutsi... Allons faire un tour ensemble. Laissons ces gens mariés à leurs affaires...

Une cigarette entre les doigts, Herbert me regardait.

— Allons, venez... Non, restez là, Jutsi... Mutsi et moi, nous partageons plus d'un secret.

Et Erwin referma derrière nous la porte de la pirosszoba. Je ne pouvais point passer comme lui de la familiarité à l'indifférence et si je savais maintenant combien les êtres sont imprévisibles, ces brusques volte-face me surprenaient toujours. Erwin me conduisit dans le jardin puis à travers la ferme. Il ne parlait pas et ne souriait plus. Il n'avait plus cette apparence libre et insouciante qui lui donnait tant de jeunesse; d'un air distrait, il touchait souvent de la main ses cheveux dorés et les rejetait en arrière. La promenade fut longue. La confidence qu'il voulait me faire lui semblait peut-être difficile.

— Nous serons en retard pour le déjeuner, Erwin...

J'avais craint qu'il me demandât de venir à Harumfaludi, mais il ne souffla pas mot de ce projet. Parce que j'avais besoin de revoir Bela, j'étais décidée au refus. A chaque fois que j'essayais de rompre le silence, Erwin me répondait d'un mot bref. Gênée, je me tus. Déjà, nous avions laissé la ferme derrière nous et nous nous approchions des grilles quand il dit, en me faisant face :

— Vous connaissez la famille de Jutsi?...

— Oui... Naturellement oui...

— Que pensez-vous de son frère, de sa mère, de sa sœur?...

J'aimais Bela et il me posait cette question. Qu'attendait-il de moi?...

— Que voulez-vous dire?...

Il m'avait arrêtée. Il me regardait. Son bras était resté tendu comme

pour me barrer le passage. Les graviers de l'allée roulaient sous ses bottes.

— Je ne les connais pas. Des gens cultivés, distingués?... Je sais qu'ils n'ont pas de fortune...

Je dis timidement :

— Bela ressemble beaucoup à Jutsi...

Erwin m'obligeait à découvrir les êtres qui m'étaient devenus chers et tout à coup, je revis Bela tel qu'il m'était apparu avant de l'aimer : inexistant, irréel, cet homme qui ne montrait de force que pour blesser, qui ne s'affirmait que dans sa vanité, qui ne respectait que l'argent, était-il distingué?...

— Ulla, la sœur aînée, est belle et charmante. Je la connais peu. Leur mère est toute dévouée à ses enfants...

Visage sans noblesse de la mère de Bela, yeux sournois, regard curieux qui, à travers les jalousies baissées, surveillait la vie des voisins.

Erwin me serra le bras :

— Pourquoi tremblez-vous ainsi?...

— J'ai froid...

— Venez, dit-il...

Ma chair vivante et cette terre gelée avaient le même hiver; mon compagnon me ramena près des autres. En silence, avec un frisson de tout le corps, je m'approchai du feu et appuyai le dos contre la porcelaine chaude.

— Prenez soin d'elle. Je dois faire mes bagages, dit Erwin en riant.

Jutsi sortit quelques instants après lui. Les yeux d'Herbert étaient tournés vers moi. Quand il me tenait ainsi sous son regard dominateur, j'éprouvais un singulier malaise. Qu'était donc la jeunesse sinon cela, la peur des êtres et la peur des coups? Je n'avais point un seul heureux souvenir.

— Pourquoi cette tristesse, petite?... Erwin a été méchant pour toi?... J'en serais étonné... C'est pour te voir qu'il vient si souvent à Inámpuszta... Hancsi et sa mère me le disaient encore avant-hier... Mais qu'est-ce qui te prend?...

Je venais de comprendre. Une Française de vingt-deux ans à Inámpuszta... Puisque Erwin et Jutsi ne voulaient point que leur amour fût découvert, j'étais l'excuse et le prétexte des fréquentes visites d'Erwin. Non seulement Hancsi et sa mère, si contentes de le voir échapper au risque d'épouser une femme sans fortune, mais Attila et à travers lui tout le pays devait savoir maintenant comment Erwin se distrayait à Inàmpuszta... Et cette ruse, la sœur de Bela s'en était faite complice.

Je refermai la porte de la pirosszoba. Sans me couvrir, je sautai les marches du porche, je dévalai la pente du jardin, je courus jusqu'à la porcherie, je m'enfonçai dans le silence. Rien ne bougeait sinon moi. Doigts joints sur les pointes de la barrière à claire-voie, le front contre les mains, je me mis à pleurer.

VII

Après le départ d'Erwin, l'inimitié qui existait entre Jutsi et son mari éclata au grand jour. Il devint difficile d'être la confidente de l'une et de ne point se sentir coupable aux yeux de l'autre. Il devint plus difficile encore d'attendre chaque jour l'arrivée de Josko et de supporter la déception de n'avoir pas de lettre. Au milieu de la nuit, je me levais, j'allais m'appuyer contre le poêle encore tiède, je joignais les doigts et je priais l'absent : « Un mot seulement, Bela, une preuve que vous m'attendez encore, que vous vivez encore, qu'il vous arrive encore de prononcer mon nom, pas même un mot, Bela, rien qu'un geste, une pensée. » Et déjà, il était aussi mort que si jamais ses mains ne m'avaient tenue, sa bouche embrassée, ses lèvres menti. Alors, je serrais les bras contre moi ; quelque chose s'était rompu dans ma poitrine, quelque chose d'essentiel comme le souffle, comme le cœur. Je ne pouvais supporter l'idée de sa perte, la certitude d'être entièrement abandonnée et de n'avoir rien pu retenir. Et quand je m'allongeais dans le grand lit froid, tournée vers les fenêtres pour trouver dans ce peu de lumière une raison d'espérer, je ne dormais que peu.

Imre, qui m'apportait le thé au matin, me délivrait des dangers de la nuit ; j'aimais voir son visage inexpressif penché vers le lit et entendre le bruit clair de la cuiller d'argent contre la tasse rose.

J'écrivais un matin dans la pirosszoba, quand du couloir s'élevèrent les éclats d'une vive discussion. Jutsi lança deux mots d'une voix furieuse et ce fut le silence. La porte s'ouvrit. Je me retournai avec un sourire :

— Good morning, Jutsi...

Et je vis qu'elle avait pleuré. Elle me répondit d'un salut distrait, vint à sa place habituelle, alluma une *darling*, prit le *Szinhazi Elet* et aspira la fumée de sa cigarette. Quelqu'un s'éloigna dans le couloir, descendit les marches du porche. Jutsi étouffa un sanglot, s'essuya les yeux, parut se détendre. Elle abandonna le journal, souffla la fumée par ses narines et regarda droit devant elle.

— Qu'avez-vous ? dis-je. Qu'avez-vous, Jutsi ?...

Dans le coup d'œil qu'elle me jeta, il y avait un peu de la haine qu'elle paraissait vouer à son mari :

— Je l'ai traité de sale Juif... Il ne me le pardonnera jamais...

Et comme si elle voulait se libérer d'une pensée déplaisante :

— Après tout, il m'agace... Je ne peux plus supporter sa vanité. Il ne peut admettre que je ne l'aime plus... Le sale et vaniteux égoïste !...

— C'est une attitude commune de reprocher aux autres le mal qu'on leur a fait, Jutsi...

Elle ne m'avait pas entendue ; elle avait hâte de se confier. Si elle cherchait toujours un confident et un juge, elle exigeait d'abord son adhésion. Ainsi Bela, qui avant de me parler de ses maîtresses, disait : « Moi qui suis

un être pur... Quand je regarde les autres, je suis étonné d'être resté si pur... »

— Herbert m'ennuie chaque soir. Je ne peux plus le supporter. Tout en lui me donne envie de me moquer. Sa majesté, sa pompe, son calme, son inébranlable confiance en lui, son manque d'indulgence, la perfection de ses manières... Comme j'en ai assez de vivre avec l'être le mieux élevé qui soit! Non, l'idée ne lui viendrait pas que je puisse en aimer un autre. Il n'a jamais connu de déception, il a toujours régné sur tous les cœurs...

Elle éclata de rire et se tamponna les yeux avec son mouchoir :

— ... et il ne cesse de me répéter : « Si tu le veux, Jutsi, nous aurons un enfant... « et j'ai beau lui dire : trop tard, monsieur Sulzberger, trop tard... » Il refuse de se laisser convaincre...

Elle tendit la main, prit un nouveau paquet de *darling* ; déchira la cellophane, vida les cigarettes dans le coffret d'argent et les rangea soigneusement..

— Je suis contente, maintenant, de ne pas avoir d'enfant de lui. Je ne pourrais empêcher que mon enfant soit à moitié Juif...

Je me levai pour prendre une cigarette, Jutsi m'offrit du feu.

— Quand vous avez épousé Herbert, vous le saviez bien pourtant?... Vous deviez vous attendre à avoir des enfants de lui?...

Jutsi serra les bras contre sa poitrine.

— Je n'avais pas de préjugés. Herbert est protestant, baptisé de naissance. D'ailleurs, il n'y avait pas alors de loi contre les Juifs. Dieu, dit-elle en mordillant une peau autour de l'oncle de son pouce, Dieu, que j'en ai assez...

Elle s'abandonna en arrière, la tête contre le dossier du fauteuil et ferma les yeux. Les larmes avaient laissé des traces rouges sur ses pommettes, près de son nez. A vingt-neuf ans, c'était déjà une femme qui luttait pour sa vie, que la vieillesse et la laideur menaçaient.

— Et Erwin n'a rien trouvé, naturellement. Quand on n'a pas l'habitude du travail toute situation semble impossible. Du moins, c'est l'excuse que je lui donne.

Était-il possible qu'elle connût, elle aussi, le doute et l'angoisse?

— Et vous voulez quand même divorcer?...

Ses yeux gris sous les cils sombres avaient la couleur douce de la cendre de bois.

— Que voulez-vous que je fasse? Naturellement, vous n'écoutez pas les nouvelles, mais ce sera ici comme en Allemagne. Déjà notre Parlement a voté des lois antijuives très sévères. Si la guerre éclate, je ne veux pas être liée au sort d'un homme qui sera rejeté de partout et particulièrement visé...

Tout à coup, j'aimai Herbert. Il fallait de toutes ses forces être avec lui, prendre le parti d'Herbert que sa femme abandonnait à ses ennemis.

— Vous me jugez bien sévèrement, dit Jutsi. Croyez-moi ; si je l'aimais je resterais près de lui et je le défendrais de tout mon pouvoir, mais puisque je ne l'aime plus, pourquoi risquerais-je ma vie et ma paix ?

Je déroulai un tricot que Jutsi, bien des semaines auparavant, avait commencé pour Herbert et j'allai m'asseoir auprès du poste de radio. Le poste diffusait de la musique de jazz...

— Se lasse-t-on si vite d'aimer ?

— Herbert m'aimait. Il m'aime toujours. Il a été très bon pour moi. C'est bien le drame. Quand il s'est mis en tête de conquérir, on ne peut lui résister. Il est si adroit, si «raffiniert». Je ne manquais pas d'expérience, mais aucune femme n'a de chance devant lui. Le malheur c'est qu'il m'aime encore. Sa première épouse, la fille de riches banquiers, voulait se réconcilier avec lui quand il m'a rencontrée...

Les confidences de Jutsi me bouleversaient et quand elle se tut, il y eut autour de nous un trouble silence.

— A certains moments, je me demande si la famille d'Erwin n'a pas trop d'influence sur lui, s'il veut vraiment m'épouser. Que vous a-t-il dit quand il est parti se promener avec vous ?

— Il m'a demandé de lui parler de votre famille...

Elle fit montre tout à coup de beaucoup de nervosité.

— Et alors, que lui avez-vous dit ?

— Je lui ai parlé de Bela, de votre mère, d'Ulla...

Jutsi me regarda avec suspicion :

— Quoi qu'il en soit, il faut que je l'épouse. Herbert ne veut pas m'accorder le divorce. Il a juré qu'il ne me l'accorderait pas. Je saurai bien l'y contraindre.

Le soleil brillait dans la pirrosszoba et une large bande de lumière touchait le visage de ma compagne, soulignant le pur dessin de sa bouche triste. La blancheur de son teint, l'éclat du soleil sur ses yeux douloureux enchantait mon regard. On ne peut détester un être qui est beau. L'horreur que m'avaient inspirée ses paroles était déjà effacée.

— Qu'avez-vous à me regarder ainsi ?... Vous voulez peut-être aller répéter tout cela à Herbert ?...

— Jutsi !...

Pourquoi ma mère est-elle morte, pourquoi n'avais-je pas un endroit qui fût mien au monde ? Je me serais levée et je serais partie sur-le-champ, sans un regard en arrière et, seule, j'aurais essayé d'oublier.

Mais je ne connaissais rien de meilleur et de plus pur que la vie à Inámpuszta et, quoique j'en eusse dit, l'amour de Bela me liait sans possible libération.

— C'est vrai, dit Jutsi en ricanant. J'oubliais... Vous êtes un être noble, vous, vous n'avez que des idées élevées... Tournez le bouton de la radio. Je veux entendre les nouvelles de midi.

Elle s'approcha du poste, s'assit et se pencha comme pour entendre mieux, puis ferma le bouton d'un geste sec.

— C'est bien ce que je pensais. La loi a été votée...

— Une loi contre les Israélites ?...

— Non, la loi de la réforme agraire. Désormais, l'État confisquera les terres que les propriétaires n'habitent pas : Inámpuszta est une propriété des princes Esterhazy, huit mille hectares d'élevage et de culture ; plutôt que de la perdre, ils viendront l'habiter. Herbert, depuis la dernière guerre, habite Inámpustza et loue cette terre un million de pengös, mais il a dépensé une fortune pour la mettre en état. Il a construit le chemin de fer, installé l'électricité, réparé les étables, les écuries, les granges, modernisé les méthodes de travail. Il a fait d'Inámpuszta une exploitation modèle et il allait commencer à être récompensé de ses efforts. Il a investi son capital dans le bien des autres ; les Esterhazy lui rachèteront le tout pour une bouchée de pain. Quitter Inám lui déchirera le cœur. C'est un homme ruiné.

Elle se redressa, écouta :

— Le voilà...

Elle regagna sa place habituelle, alluma une cigarette, prit un journal, affecta l'indifférence. Lourd et muet, Herbert entra le front haut. Il jeta un regard autour de lui, s'assit et prit un livre.

Une semaine passa. Herbert n'ouvrait la bouche que pour appeler Imre ou donner un ordre à Roza, heureuse de le servir ; s'il paraissait ignorer la présence de sa femme et la mienne, je sentais sur moi son regard secret. Le jour où le menuisier livra la chambre achevée, Jutsi ne se lassa pas de me la faire admirer.

— Mes meubles sont presque tous prêts maintenant ; je puis me passer d'une salle à manger. Je craignais beaucoup que Zoltan fût retardé par les préparatifs de son mariage. Il épouse une fille riche. C'est le bonheur parfait... Allons, venez... Le déjeuner est prêt... Ne trouvez-vous pas que le Chiraz bleu et le grand Boukhara rouge feraient fort bien avec mes meubles ?...

A chaque repas, Imre poussait dans la pirosszoba la table qu'il avait dressée dans la salle à manger. Jutsi se servit de gulazz et emplit la coupe de cristal de fruits à la couleur passée, pêches et abricots, melons et prunes. Muki faisait le beau et quémandait de son maître des morceaux de viande ou de pain...

— Regarde, Kleine...

Pour la première fois, Herbert m'adressait la parole. Il prit un verre empli d'eau et le montra au chien qui, avec un grognement plaintif, alla se cacher derrière un meuble. Et comme je ne pouvais m'empêcher de rire, Herbert se mit à rire, lui aussi...

— Muki... Muki...

Le chien revint avec prudence ; je rompis un bout du pain exquis en

forme de croissant que Piroska cuisait deux fois par jour. Sans attendre le dessert, Jutsi se pelotonna dans le coin du fauteuil à haut dossier et alluma une cigarette ; elle me demanda tout à coup :

— Êtes-vous vierge ?... Oui, naturellement, vous l'êtes...

Je dis avec gêne :

— Pourquoi cette question ?

J'émiettai le croissant décoré de grains de cumin. Les yeux de ma compagne me regardaient sans douceur.

— C'est ridicule à votre âge. Qu'espérez-vous ?...

Les mots mêmes dont s'était servi Nagy Gyula. Je ne répondis pas. Le goût du cumin sur les lèvres, je pensai « Bela... Bela », le premier et le dernier. Ce que j'attendais du mariage, c'était le bonheur de n'avoir plus l'attente et le choix, le bien-être de ne plus rien désirer.

— Pourquoi, dit Jutsi, n'essayez-vous pas Herbert ?...

— Essayer Herbert ?...

Le sang m'était venu au visage.

— Ne soyez pas stupide. Vous me comprenez fort bien. C'est un excellent amant.

— Was Sagen Sie ?... dit Herbert.

Il s'était penché en avant avec un grand sérieux. La réponse de sa femme fut vive et dédaigneuse :

— Rien... Vous croyez toujours que l'on parle de vous...

De nouveau, tournée vers moi, ses bras croisés paraissant soutenir ses seins trop lourds, elle dit en anglais :

— Je ne vous comprends pas. A douze ans, j'avais déjà des rendez-vous. Mes amoureux m'attendaient à la sortie de l'école. Et Bela... Les Bénédictins l'ont renvoyé quand il avait quinze ans pour je ne sais quelle aventure amoureuse.

Mal à l'aise, j'essayai de rassurer l'amour en mon cœur. Je bus un grand verre d'eau. J'aurais voulu aller à la fenêtre et l'ouvrir toute grande. Je sentis tout à coup que mes lèvres avaient gardé un sourire bien stupide.

— A quoi rêvez-vous ? dit Jutsi, le bout des mains dans les rince-doigts.

J'essuyai mes mains à la serviette de papier. La pirosszoba avait une odeur d'orange.

— A Bela... Il y a deux mois que nous nous sommes quittés...

Herbert avait allumé un cigare et caressait Muki :

— Vous êtes vraiment insupportable. Si la guerre éclatait — et chaque jour la chose semble plus certaine — le pauvre garçon combattrait la Hongrie, sa patrie, sous l'uniforme tchécoslovaque. Qu'il n'ait point le cœur à écrire, je ne puis le blâmer. C'est bon pour vous, gens de l'Ouest, qui n'avez aucun de nos soucis...

Et avec hâte, elle ajouta :

— Vous ne pouvez pas retourner là-bas, pas encore. Bela n'a pas un

instant à lui. Quand tout sera résolu ici, nous partirons pour la Slovaquie, au printemps...

Le café bu, Herbert quitta la pirosszoba. Jutsi se pencha pour jeter les yeux sur un journal. Son expression me rappela Bela. J'avais besoin d'être près d'elle comme si elle eût écarté le danger de l'oubli. Si le frère et la sœur n'avait rien à faire avec l'idée que j'avais de l'amour, pourtant Jutsi avait raison de me le dire : je n'avais pas le droit de prendre la liberté de cet homme, moi qui n'avais rien de grand à lui offrir en retour. De toutes mes forces, je voulais défendre Bela de moi-même. Un vol de corbeaux passa, obscurcissant le ciel gris. Le grand sapin se dressait comme un chandelier de fer. Le pays aussi était solitaire. Imre avait poussé dans la salle à manger la table ronde. En la desservant, il entrechoquait l'argenterie. Depuis les dernières nouvelles, on n'avait point songé à tourner le bouton de la radio ? J'avais appuyé mon visage contre la vitre froide, comme un enfant puni. J'étais triste.

A partir de ce jour-là, en grand besoin de se confier, Jutsi m'accompagna volontiers dans mes promenades. Nous nous avancions le long des rails, sur le talus, et jamais plus, tout occupée d'Erwin, elle ne me parlait de Bela. Sa voix était souvent irritée ; elle supportait mal mes silences et mes maladresses. Elle m'aurait aimée si j'avais été belle, légère et brillante. Je souffrais de ne jamais comprendre ce qu'elle attendait de moi.

— Le temps des labours va venir, Jutsi. C'est bientôt le mois de mars.

— Vous aimez Inámpustza, n'est-ce pas ?... Je suis sûre que vous quitterez ce pays avec chagrin ?...

— Oui, j'aime Inámpustza, j'aime la Hongrie...

— Pourquoi n'épouseriez-vous pas Herbert ?

Elle souriait et je sus qu'elle se moquait de moi. Peut-être voulait-elle me sonder. Le souvenir des paroles de madame Selényi de nouveau m'inquiétait.

— Qu'y aurait-il là de si extraordinaire ? Herbert vous aime bien... Vous tomberiez très vite amoureuse de lui, je vous l'assure...

— Peut-être, si je n'aimais pas Bela...

Elle rit de plus belle, du rire frêle, distrait qui était le rire de son frère.

— Allons, je vous laisse... Je dois téléphoner à Erwin et lui confirmer que nous irons vendredi à Dombovar, à la soirée des Varsanyi...

Seule, je continuai ma marche dans la direction d'Atala-Csoma. Muki, qui courait devant moi, s'assit au travers des rails et, haletant, voulut me persuader de rebrousser chemin. Je me mis à rire :

— Muki... Vieux chien... N'avez-vous pas honte ?

Et je m'arrêtai, la main sur la bouche, étonnée d'avoir parlé français, pour la première fois depuis tant de mois. Sur le chemin du retour, je me répétais des mots de mon pays, des mots familiers comme on serre un enfant dans ses bras pour se réconforter d'être seule, pour se faire un peu de bien à soi-même.

Je me souviens de cette soirée chez les Varsanyi. Quand j'entrai dans la chambre où Jutsi achevait sa toilette. Assise devant sa coiffeuse entre les deux fenêtres, Jutsi bougeait le vaporisateur d'un geste gracieux.

— Comme vous sentez bon, Jutsi...

Je m'approchai dans l'éclat du soleil qui mettait de grandes fleurs de lumière sur le parquet sombre. Je pensai : « Vous avez l'odeur du printemps ».

J'ai toujours redouté le printemps.

Je pris grand plaisir à la longue route, au trajet si nouveau pour moi dans une haute voiture découverte, attelée de quatre juments, au balancement dur quand nous traversions les champs ; j'aimais les cris du cocher, les grincements du frein et les pittoresques villages étirés sur un ou deux kilomètres. Il était nuit quand nous arrivâmes chez les Varsanyi. Nos hôtes se précipitèrent sur le perron pour nous accueillir et ce fut un joyeux échange de saluts.

AGNÈS CHABRIER

(La fin dans le prochain numéro.)

GRAHAM GREENE

QUE Satan soit « Prince de ce monde », il n'est pas un croyant qui puisse l'ignorer, et non plus un incroyant, s'il a fondé sa négation sur la lecture des Livres. Ainsi Jésus qualifie-t-il l'ange déchu lorsqu'il annonce à des Grecs, venus en pèlerinage à Jérusalem, que Sa mort sera la condition de Sa résurrection. Voire, dans *la Deuxième Epître aux Corinthiens*, il nous est dit que le rebelle est « *dieu* de ce monde » (IV, 4). Reste à conférer au « monde » son plein sens, son acception totale. Or, on entend bien que ce mot ne définit pas la seule humanité, et qu'il concerne et les sociétés humaines et la matière inerte. Satan se voit investi d'un pouvoir qui régit les sociétés : il gouverne par le Monstre à sept têtes et dix cornes, par quoi l'Apocalypse représente la Rome impie, ses seigneurs et leurs

* M. Graham Greene est né, le 2 octobre 1904, à Ashridge. Etudes à Oxford, au Balliol College. Il collabora au *Times*, puis au *Spectator* (où il fut critique cinématographique) ; il assura la direction littéraire de cette publication jusqu'en 1941. De 1941 à 1944, attaché au Foreign Office. Aujourd'hui, à Londres, M. Greene est directeur littéraire d'une importante maison d'édition.

Ouvrages de M. Graham Greene traduits en français : *l'Homme et lui-même*, trad. Denyse Clairouin, Plon, 1931 (*The Man within*, Heinemann, 1929) ; *Orient-Express*, trad. Denyse Clairouin, Stock 1932, (*Stamboul Train*, Heinemann, 1932) ; *Mère Angleterre*. trad. de Tonnac-Villeneuve, Laffont, 1948 (*England made me*, Heinemann, 1935) ; *Tueur à gages*, trad. Robert Masson, Laffont, 1947 (*A Gun for sale*, Heinemann, 1936) ; *Rocher de Brighton*, Laffont, 1947 (*Brighton Rock*, Heinemann, 1938) ; *Routes sans lois*, La Table Ronde, 1949 (*The lawless Roads*, Heinemann, 1938) ; *l'Agent secret*, Edit. du Seuil, 1948 (*The confidential Agent*, Heinemann, 1939) ; *la Puissance et la Gloire*, Laffont, 1948 (*The Power and the Glory*, Heinemann, 1940) ; *le Ministère de la Peur*, Laffont, 1950 (*The Ministry of Fear*, Heinemann, 1943) ; *le Fond du Problème*, Laffont, 1949 (*The Heart of the Matter*, 1948) ; *le Troisième Homme*, Laffont, 1950. Ces sept derniers livres ont été traduits par madame Marcelle Sibon, dont je me plais, ici, à saluer le remarquable travail. Il serait souhaitable que, parmi les autres ouvrages de M. Graham Greene, l'on nous présentât bientôt les versions françaises de *It's a battlefield* (1934), *Journey without maps* (1936), *Why do I write* (en collaboration avec Elizabeth Bowen et V.S. Pritchett, 1948), *Nineteen Stories* (1949).

acolytes. Quant à la passive matière, elle peut se retourner contre l'homme qui la manie, s'il obéit à Satan et trahit les commandements de son Dieu. En d'autres termes, si le croyant médite l'expression « prince de ce monde », lui accorde sa valeur absolue, se refuse à l'automatisme de la formule, et s'il confronte cette formule au spectacle du monde d'aujourd'hui, il ne peut que trouver en elle les données d'une situation historique dans laquelle, *hic et nunc*, il est impliqué. Purement sataniques, la torture de l'homme par l'homme, le mépris du pauvre, la maîtrise des polices temporelles, le culte du Chef, l'univers « concentrationnaire », l'atteinte à la liberté humaine, les tentatives d'assujettissement de l'âme. Toute satanique, l'action de l'homme sur la matière, jusqu'à posséder l'énergie capable de rompre, briser, volatiliser le monde. La matière dépend de l'Esprit, et le péché contre l'Esprit la conduit sur des voies redoutables. Le croyant doit donc considérer le temps présent comme celui de Satan plus que jamais, comme témoignant de l'apogée du Malin. Le Voyant de Patmos précise que le Jugement sera précédé d'une renaissance prodigieuse du Mal, Satan ayant été relâché avant sa défaite définitive : « ...Il en sortira (de sa prison) pour séduire les nations qui sont aux quatre coins de la terre — Gog et Magog — et les rassembler pour le combat en aussi grand nombre que le sable de la mer... Ils montèrent au cœur du pays et investirent le camp des saints et la Cité bien-aimée » (XX, 9). L'examen des événements contemporains se conclut, chez certains croyants, par la conviction que nous vivons l'Apocalypse, approchons du Jugement. Nous en sommes même si proches qu'il faudrait savoir si le monde est encore autorisé, de façon acceptable, à se sauver. « Le monde se fait honnête », annoncent Rosencrantz et Guildenstein à Hamlet. « C'est donc que le Jugement dernier est proche! », rétorque le Danois. Oui, la question est de savoir s'il n'est pas trop tard, pour le monde, de se faire honnête, s'il est encore un espoir, s'il le peut. Ou s'il n'y a plus qu'à attendre, comme Léon Bloy, « les cosaques et le Saint Esprit ».

Répondent, à cette question, les livres de M. Graham Greene. Il ne nous importe pas, pour l'instant, de nous interroger sur leur valeur littéraire : nous verrons cela plus loin. Par contre, on ne saurait lire un texte de cet écrivain en omettant qu'il est, à quelque degré, une réponse. Depuis plus de vingt ans — *The man within* (« L'homme et lui-même ») parut en 1929 — M. Graham Greene n'a cessé de construire, avec des bonheurs divers, une œuvre dominée par le mystère de la Grâce et de la Damnation, du Ciel et de l'Enfer. Lors même qu'il ne prétend pas à de telles spéculations et nous présente des romans qu'il appelle des « divertissements », — tels *Tueur à Gages*, *Orient-Express*, *l'Agent Secret*, *le Ministère de la Peur*, *le Troisième Homme*, — ce souci constant s'impose à son lecteur. Aussi bien le qualificatif « divertissement » ne nous trompe-t-il pas : il est décerné par un auteur qui connaît son Pascal, et nous sommes avertis déjà qu'il nous faut dépasser les dehors factices. Le terme désigne des livres de texture moins dense, moins serrée, plus élémentaire

et rapide, d'action à peine retenue par une intention implicite. Ils ont ces « divertissements », leur romanesque propre et le lecteur inattentif, qui ne s'attache qu'aux péripéties d'une « histoire », les peut lire sans s'inquiéter de leur sens caché — tout de même qu'il les regarde transposés sur l'écran des cinématographes, où ils passent sans excessive distorsion. Il n'en va pas ainsi des autres livres de M. Greene. Cette fois, l'intrigue est seconde — le sens, premier. Plus exactement, l'intrigue se dédouble, se situe sur deux plans différents qu'on ne séparerait pas l'un de l'autre sans réduire à néant l'ouvrage. Les livres majeurs de M. Greene exposent une intrigue pour la confronter à une affirmation qui la domine. Il ne s'agit plus d'un romanesque pur, possédant ses lois et soumis à elles seules, mais d'un romanesque *relatif*, toujours en fonction d'infiniment plus que lui-même. A la limite, on avancerait que le romanesque, chez M. Greene, réside précisément dans cette relation, qui est, nous y reviendrons, de cause à effet. Ici, le véritable dialogue n'est jamais de personnage à personnage, il s'établit entre l'ensemble des personnages et un Témoin suprême. Au fait, il n'y a pas dialogue, mais monologue, car le Témoin demeure muet, et s'il parle, c'est au personnage tombé dans le mutisme de la mort. De tels propos surprendront encore nombre de lecteurs. Car les livres de M. Graham Greene — tous, y compris les plus intentionnels, les plus graves — possèdent les qualités des romans policiers : mouvement, enchaînement parfait des épisodes, rebondissements et surprises renouvelés, rythme des films de gangsters, etc... Mais une certaine densité psychologique, l'éclairage surtout que l'auteur projette sur le monde de ses fictions, devraient éveiller les plus distraits et leur indiquer que, sous l'apparence et l'anecdote, il n'y a jamais, dans cette œuvre, rien qui soit « divertissant », rien qui veuille éluder une constante angoisse, un permanent problème.

L'ENFER OU NOUS SOMMES

Les romans de Graham Greene réintroduisent, dans les lettres anglaises d'aujourd'hui, l'exercice d'une violence qui n'est point sans parenté avec celle des Elisabéthains. Mais quoi! Ceux-ci n'étaient-ils pas d'étonnants auteurs de « thrillers [1] »? L'histoire d'Hamlet, que nous évoquions, se présente, elle aussi, sur plusieurs plans, dont le premier ressortit au roman policier : découverte d'un crime, recherche du coupable, châtiment. Shakespeare, Webster, Tourneur, Ford, Marlowe nous peignent un monde en proie aux convulsions de l'orgueil et du crime, ivre de bruit et de fureur, dans une horreur brute et sans rémission, Lear abandonné sur la lande, parmi les éclairs moins cruels que ses filles. Nous sommes

1. Drames ou romans d'action poignante.

en enfer. C'est la réponse de l'envoyé démoniaque au docteur Faust, dans la tragédie de Marlowe. On se souvient du dialogue : « D'où vient, demande Faust à Méphistophélès, que tu sois donc, hors de l'Enfer, ici ? ». Et l'autre de répliquer : « Mais l'Enfer est ici, je n'en suis pas sorti » (scène III). De fait, l'Enfer est ici, un croyant n'en peut douter. Le monde est le Royaume du Malin — *totus in maligno positus*, dit saint Jean. Tout le romanesque de Graham Greene se fonde sur cette conception chrétienne et il retrouve, pour l'exprimer, une violence analogue à celle des dramaturges du XVIe siècle. Ses personnages sont d'en bas. Loin qu'ils l'ignorent, la plupart le savent. Ecoutez plutôt Pinkie, le jeune gangster de *Rocher de Brighton : « Credo in unum satanum...* ». Il a conscience que « depuis son berceau, l'Enfer était autour de lui ». Il considère l'Enfer comme la seule réalité : « Le Ciel n'est qu'un mot ; l'Enfer, voilà une chose à laquelle on peut se fier ». Son orgueil : appartenir à l'Enfer, être une de ces créatures. D'ailleurs, croire à l'Enfer, c'est encore appartenir au monde de Dieu — et partant, relever de sa Loi, *n'être pas exclu.* Mieux vaut souffrir des flammes que se placer hors de l'atteinte, quelle qu'elle soit, du Justicier. Le christianisme d'un tel personnage parvient ainsi à un cas limite, scandaleux, pour l'incroyant comme pour le croyant timide ou modéré. Mais M. Greene, romancier de l'Enfer, n'est pas, sans jouer sur les mots, un croyant tiède. Il brûle dans un monde qu'il voit brûler, et brûlent avec lui les personnages de son univers romanesque. Il paraît éprouver comme une délectation devant cette géhenne. On dirait qu'il se donne, en écrivant, la discipline.

Quelles sont, en cet Enfer où il nous voit, les tortures que le romancier nous réserve — ou plutôt : les affres dans lesquelles, à ses yeux, nous nous débattons ? Tout d'abord : la fuite dans la solitude et la peur. Les imagiers de nos églises nous montrent les maudits soumis à de multiples sévices, d'immondes reptiles mordant à vif le sein des luxurieux et la langue des blasphémateurs, des démons fouaillant sans répit leur bétail, les pécheurs jetés à pleines fourchées dans les bassines bouillantes... Ici, nous avançons sur un sol de tôle rougie, où nous ne pouvons que courir, où il nous est interdit de trouver le repos, où la halte est fatale. Je remarquai, dans l'un des premiers articles consacrés en France à M. Graham Greene, en 1947, que les personnages principaux de son œuvre sont des personnages poursuivis. De nouveaux livres, d'anciens ouvrages récemment importés, ont précisé, accentué ce caractère — et M. Jacques Madaule, dans son essai sur notre auteur, lui consacre un commentaire d'importance. Peu s'en faut, en effet, que ces romans ne se présentent sous le commun aspect d'une chasse à l'homme. *L'Agent secret* ? Un intellectuel traqué, au cours d'une mission, par les ennemis de son parti. Le *Tueur à Gages ?* Un assassin pourchassé par des policiers qui, finalement, l'abattront. L'un et l'autre, dans le récit, de gibier se muent en chasseurs, de poursuivis en poursuivants, persécutés et persécuteurs tout ensemble. De sorte que le monde nous apparaît comme une poursuite

implacable, l'homme chassant l'homme, à la façon d'un cercle bouclé, tournant sur soi et condamné à ne jamais s'arrêter — ronde des condamnés dans la cour du pénitencier, roue démoniaque. C'est le *cercle* de l'Enfer « greenien » : on y entre sans espoir, on ne le franchit pas. Certes, j'emprunte mes exemples à la série des « divertissements », et l'on pourra me répondre que tous les romans policiers sont des pourchas. Oui. Pourtant les œuvres majeures de M. Greene ne sont pas différentes sur ce point : le gamin du *Rocher de Brighton* fuit devant la justicière Ida et, somme toute, traque Rose ; le prêtre de *la Puissance et la Gloire* est traqué par la répression religieuse ; le major Scobie, dans *le Fond du Problème*, l'est aussi, après avoir traqué si souvent les contrebandiers et les délinquants. Mais, ici, la fuite est un symbole qui s'avoue comme tel. On y découvre l'authentique poursuivant. Qui est-il ? Le policier, l'ennemi ? Non. Tous deux prêtent leur visage à une puissance sans visage. Si l'homme était poursuivi par son semblable, il pourrait le dépister s'en défendre, le combattre. Or les traqués de M. Graham Greene ont beau brouiller les pistes, ils n'échappent pas, ils sont rejoints, ils succombent. Sur eux pèse le poids d'une détermination contre laquelle ils ne peuvent rien. La vérité, c'est que l'homme est poursuivi par lui-même et par Dieu. La fuite de Caïn se continue, sous l'Œil lucide et toujours présent. Le poursuivi porte le poursuivant, le coupable son justicier. Comment échapper à soi-même ? Comment éviter, si l'on est croyant, la Loi ? On s'y emploierait en vain. Les héros de M. Greene accomplissent leur itinéraire dans la solitude, les jarrets tétanisés par la peur et l'angoisse. Tourmentés, pour reprendre l'expression de l'un d'eux, « par pire que la mort ». Soit : par la damnation.

Ce qui est « pire que la mort » ? La vie. Car la vie, pour notre romancier, c'est le Royaume de Satan. Peu d'œuvres sont aussi dépourvues de la fraîcheur des eaux, de la clarté des arbres, du sourire de la lumière, aussi absentes à la beauté du monde. La nature, ici, porte haire. Elle subit une relégation. Pelée comme le Golgotha où l'homme crucifia son Dieu, bréhaigne, muette, insensible. Le paysage est intérieur ; il ne contraste pas avec le drame, il se soumet à lui, revêt ses couleurs. L'homme en fuite n'a guère le temps de regarder. Les « paysages » de M. Graham Greene ? Une colonie perdue de l'Ouest africain, sous un climat d'ennui, lourd comme la poix, cancrelats et busards : *le Fond du Problème*. Taudis, maisons abandonnées, chambres d'hôtel misérables, halls de gares ouvrières, faux luxe sordide des stations balnéaires à bon marché : *Tueur à Gages*, *l'Agent secret*, *Rocher de Brighton*. Pluie sur les pavés d'une ville en ruines, circulation des égouts : *le Troisième Homme*. Et parmi ces décors, la vie impossible. L'homme, d'ailleurs, est sur une frontière. Ici se traduit l'obsession de M. Greene, une obsession qui date de sa jeunesse, et qu'il relate dans les premières pages de *Routes sans Lois*. Nous vivons sur la frontière du bien et du mal, à leur point d'intersection, et la promiscuité des deux domaines est terrifiante. Cette promiscuité

empêche même que l'on parle de frontière. Le bien, le mal ne sont pas tranchés. Ce serait trop facile! Les deux forces sont connexes, interférentes. Nous ne savons où nous posons le pied, où nous conduisent nos pas. Parce que nous sommes dans le péché, parce que nous sommes le péché. L'Enfer, c'est nous. Conception abusive, en propre à M. Greene? Nullement. Un personnage de Dostoïevski s'exprime en ces termes : « L'échelle du vide est la même pour tous. Je me trouve sur le premier échelon, tu es plus haut... J'estime que c'est exactement la même chose. Une fois le pied sur le premier échelon, il faut les gravir tous. » Ne l'oublions pas : Jésus n'a pas prié pour ce monde. Il en a condamné les « séductions », les « scandales ». Il n'a pas voulu le guérir ; il a voulu le remplacer par le Sien. Quand il meurt sur la croix, le monde meurt avec Lui, et Sa résurrection est une recréation du monde — ce que nous enseigne, si je ne me trompe, la pensée paulinienne. Que peut donc l'homme, s'il n'est pas des saints? Les personnages de M. Greene préfèrent la mort à cette vie. Aucun de ses romans ne se conclut autrement que par la mort. Son œuvre : un immense triomphe de la mort, un branle, une danse des morts, où le bruit des armes remplace les violons. Aussi bien la mort vaut-elle mieux que la vie pour ces êtres qui avancent, les paupières cillées, sur cette intenable frontière dont nous parlions, fléau de la balance tenue par l'ange du Jugement. Ils peuvent, au-dessus et dans l'abîme à la fois, répéter l'interrogation de M. Greene lui-même : « Comment la vie sur une frontière serait-elle autrement qu'agitée? » Au vrai, tous devraient se suicider. Et ils se suicideraient, n'était qu'ils sont chrétiens.

« ENTRE L'ÉTRIER ET LE SOL... »

Un seul se suicide : le major Scobie, dans *le Fond du Problème*. Serait-il un incroyant? Au contraire. On le verra. Dans le bled étouffant de la Sierra Leone, Scobie, sous-chef de la police, poursuit une existence atone, une carrière sans éclat, malchanceuse et résignée. Sa femme, un assez ridicule bas-bleu, n'y tenant plus, lui demande de partir pour un séjour plus agréable. Scobie ne possède pas la somme nécessaire à ce voyage : il l'emprunte à un trafiquant, à l'un de ceux qu'il a pour mission de surveiller. La machine infernale démarre ; premier tour de volant. Pourquoi commet-il cette exaction? Parce qu'il a décidé de faire le bonheur de ceux qui l'entourent et ne peut accepter la souffrance des autres. Scobie est juste et charitable. A l'opposé de Harry Lime, qui déclarait — on se souvient de la conversation dans la Grande Roue de Vienne — à son ami : « A notre époque, personne ne pense en fonction d'êtres humains » le major, lui, éprouve sans cesse sa responsabilité à l'égard de ses semblables. Pendant l'absence de sa femme, il recueille une jeune

veuve, rescapée d'un naufrage, et s'en amourache : il a perdu autrefois sa fille ; son amour paternel, longtemps refoulé, prend cette forme. Second tour de volant : Mrs. Scobie revient. Le major se trouve alors devant un inextricable problème de conscience. Il ne veut abandonner ni sa femme, ni sa maîtresse : ce serait livrer l'une ou l'autre au désespoir. Il est croyant, catholique pratiquant, sincère. Le voici pris, coincé entre sa pitié pour les êtres et son Dieu. Le volant tourne, maintenant, sans relâche, implacable. Pour apaiser les soupçons de sa femme, Scobie accepte de communier en état de péché. Il a épargné les siens, il n'épargne pas son Dieu, il l'outrage par son sacrilège. Scobie décide de se suicider et ainsi se voue, en toute connaissance de cause, à la damnation éternelle.

Un catholique assumant un péché sans rémission par amour de son Créateur, optant pour une dépossession sans fin parce qu'il se refuse à faire passer son âme avant celle des autres, voilà, certes, une situation romanesque neuve, audacieuse, extrême. Cette intrigue, trop rapidement résumée, accuse le caractère du monde de Graham Greene. La plupart de ses personnages étaient de connivence avec le mal. Mais Scobie ? De connivence avec le bien, lui. S'il s'écarte de la voie droite, c'est par bonté, il est « trop honnête pour vivre ». Ah ! j'entends bien ce que certains répondront. La faute de Scobie est de ne pas s'en remettre à Dieu, à la divine Providence. Péché d'orgueil ; manque de foi. Écoutons-le s'adresser à son Seigneur : « Non, je n'ai pas confiance en vous. Je vous aime, mais je n'ai pas confiance en vous. » Mais il nous paraît, ce juste, le jouet d'une affreuse injustice. N'y aurait-il pas de paix sur terre pour les hommes de bonne volonté ? L'histoire de Scobie, c'est la damnation du Bon Samaritain. Et nous voici au comble de cette déréliction totale où M. Graham Greene situe les figures de ses livres. Pour notre auteur, l'on n'est homme que si l'on vide la coupe jusqu'à la lie. Et il fait bonne mesure. Et il en remet. Les enfants, dans son œuvre, ont perdu leur innocence avant de naître. L'amour humain ne connaît rien qui se puisse appeler victoire, ni même espoir. Tout est misère. Il serait absurde de croire, dans un tel monde, à une possibilité de paix. Dieu sait pourtant qu'ils la désirent, la paix, les Scobie, les Pinkie, les Andrews... Reste la miséricorde divine. « N'allons pas nous imaginer que nous puissions avoir la moindre idée de ce qu'elle peut être », dit un prêtre à Mrs. Scobie, après la mort du policier. Le dernier mot est à la Grâce. L'entendent-ils, ce mot, Scobie lorsqu'il cède au poison, le religieux indigne lorsqu'il tombe sous les balles de ses bourreaux, Pinkie lorsqu'il se jette du sommet de la falaise ? « Entre l'étrier et le sol, il y a la miséricorde », assure le gamin de *Rocher de Brighton*. Oui... Et cependant, la démonstration romanesque nous laisse indécis. Au point que la Grâce, en définitive, perce à peine la nuit du pessimisme de Graham Greene, lueur lointaine, sélection dont l'arbitraire nous frappe davantage que l'amour.

Mais ce dernier mot détonne en face de cette œuvre dure, amère, quasi vindicative. Sans doute, les créatures de M. Graham Greene savent-

elles que croire et aimer suffirait à leur salut. On avancerait plutôt qu'elles le savent trop. Elles ont, de l'amour, du péché, de la foi, une connaissance d'abord intellectuelle. Nul, dans la cité chrétienne, n'est censé ignorer la Loi. L'auteur insiste. « Nous sommes damnés à cause de ce que nous savons », s'écrie le major Scobie — entendant par « nous », les catholiques. Et, de même, le jeune gangster de Brighton : « Ces athées, ils ne savent rien ! ». On ne peut, d'un point de vue théologique, y redire. Il n'empêche que l'amour sauveur paraît impossible à des êtres dont l'esprit est averti, oui, mais le cœur d'une extrême avarice d'effusion. Est-il un héros de M. Greene qui aime vraiment Dieu ? Et Dieu aime-t-il ces hommes abandonnés ? On ne l'éprouve pas. Ce monde romanesque est sans amour. Tous les rapports y sont de coupables, qui se connaissent tels, à justicier. Nous sommes dans l'Ancienne Loi. Et l'on ressent comme une absence du Christ, ou plutôt : comme son effacement derrière le Père. Un Père terrible. Celui qui pourchasse Caïn, déclenche le déluge, ordonne le sacrifice d'Isaac, noie Pharaon dans les flots... Des hommes poursuivis ? A la façon d'Absalon, soudain suspendu, dans sa fuite, entre le bas et le haut. On songe à la déclaration de Paul Claudel « C'est Dieu qui prend l'initiative... Je n'ai plus qu'à m'anéantir devant sa Grâce » — parfait exergue à tout livre de M. Greene. Et ici l'on doit parler du rôle attribué à la femme par l'écrivain britannique : elle intervient pour laisser entrevoir le salut aux traqués. Raven, par exemple, le tueur à gages, jusque là muré dans l'indifférence, naît à l'humanité lorsqu'il rencontre Anne, dont il allait faire sa victime ; Pinkie trouve en Rose une compagne qui, fût-ce dans le mal et la mort, se refuse à l'abandonner. On multiplierait des observations semblables. La femme est donc médiatrice : elle semble intercéder. Mais quelle singulière médiatrice ! Elle est aussi la cause de la chute — Mrs. Scobie, Louise, dans *le Fond du Problème* — et toujours l'agent de la mort. Si bien qu'elle témoigne d'une peine aggravée, qu'elle apporte un nouveau châtiment : l'homme tourmenté découvre la paix chez la femme, mais pour mieux apprendre que cette paix est passagère, inaccessible, interdite. La femme révèle au proscrit ce qui aurait pu être, et qui n'est pas, et ne sera pas sur cette terre. Elle ne reflète pas la miséricordieuse image de la Mère portant l'Enfant. Nous sommes avant l'intercession, avant la Nouvelle Loi. Et nous traversons, harcelés de foudre, la nuit de la colère.

L'HOMME ENTRE DEUX POLICES

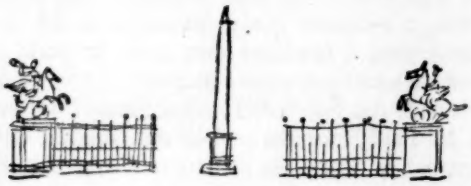
Mais l'ultime parole ? Elle nous échappe, à nous, vivants penchés sur ces destins tragiques. Le Juge seul connaît du bien et du mal. Son verdict ne nous est pas livré. Et sa justice n'a rien de commun avec celle des hommes, avec celle de ce monde. Graham Greene, d'ailleurs, ridi-

culise celle-là. Elle se gourre! Raven est poursuivi par les policiers non pour son crime, mais pour un vol dont il est innocent; la maréchaussée de Brighton ne croit pas à la culpabilité du gamin; la police anglaise persécute à tort *l'Agent secret*, et non ses ennemis, qui sont ceux d'une cause humaine. C'est que la police et la justice des hommes sont formelles, et que le vrai domaine de la culpabilité leur est fermé, absolument étranger. « Je ne nuis pas aux âmes », dit Harry Lime, le trafiquant du *Troisième Homme*. Et le plan de clivage entre les deux justices — entre les deux domaines — est encore plus marqué dans *Rocher de Brighton*, où Rose et Pinkie sont au centre d'une vérité indiscutable sur laquelle se brisent nos lois. Ida, la justicière qui poursuit le crime, est hors de cette vérité, exclue de cette réalité qu'elle ne peut seulement apercevoir. Jamais Pinkie ne pense à la tuer, comme il a tué, supprimé les autres témoins de son acte : il ne saurait l'atteindre, elle n'est pas de son monde. « Œil pour œil », prétend Ida. Et Rose lui répond : « Comme si vous saviez qui est innocent! » Ida n'est pas de ce lieu où « le Mal et le Bien parlent la même langue ». « J'aime mieux brûler avec toi, déclare Rose à son amant, que de lui ressembler. Elle est ignorante. » Rendre des comptes à la société? Quelle absurdité, si la société appartient au Malin! La justice d'Ida, c'est la geôle, la corde, le gibet. Rose et Pinkie, eux, relèvent de l'Enfer et ne se méprennent pas. Mais, dira-t-on, une telle sévérité ne contredit-elle pas l'un des plus hauts mystères de la foi chrétienne? Notre monde est celui de Satan, oui, mais aussi celui du Christ. Déjà Jésus règne, lors même que nous sommes dans le péché. Il règne par ceux qui participent de son corps et de son âme, par l'église et l'ordre sacramentel, avant même que soient, dans la lumière pure, « de nouveaux cieux et une nouvelle terre, où habitera la justice » (II Saint Pierre, III, 13). M. Greene ne s'en remet-il pas trop à la seule gloire, à la seule victoire eschatologique du Christ? Je n'ai pas l'autorité qu'il faut pour trancher cette question. Mais pourrais-je ne pas noter combien désespère l'univers de M. Greene? On y étouffe entre deux polices, n'évitant l'une que pour davantage subir l'autre, dans l'irrémissibilité de la faute.

Ce monde s'accorde au nôtre, au temps que nous vivons, où la « petite fille Espérance » erre dans les bois sombres, tout infestés de loups. Voilà, sans doute, la première raison du succès de M. Graham Greene. On sait l'audience dont il bénéficie chez nous, au point que son œuvre obtient une sorte de « naturalisation » littéraire. La vente de ses ouvrages dépasse souvent celle des *best-sellers ;* d'excellents essayistes — M. Jacques Madaule, M. Paul Rostenne — leur ont consacré des études abondantes et ferventes; la presse les salue par d'innombrables articles. Je ne sache pas que beaucoup d'écrivains étrangers aient connu, de nos jours, un tel accueil — l'on attend encore, pour prendre un exemple, une monographie d'importance consacrée au grand William Faulkner.

Ce succès, cela va de soi, n'est pas seulement d'ordre confessionnel : des incroyants lisent M. Greene, et l'admirent. Certes, notre romancier n'ignore rien de son métier : il ne craint ni l'effet, ni la surcharge ; il sait créer un « climat » ; il a le tournemain. Qu'un journal du soir publie *le Fond du Problème* est un fait à considérer : on aurait pu croire qu'un problème théologique rebuterait des lecteurs habitués à des feuilletons. Nullement. Il est vrai que l'élément intentionnel des romans de M. Greene peut disparaître devant l'intrigue qu'il nous conte. Et l'on peut assister à la projection sur l'écran du *Troisième Homme* sans s'interroger sur la réponse donnée par le scénariste au problème de la Grâce. Pourtant les lecteurs ne s'attacheraient pas ainsi à cette œuvre s'ils ne ressentaient, fût-ce confusément, qu'elle concerne le temps présent et la destinée de l'homme d'aujourd'hui. Elle présente des caractères qui sont ceux-là mêmes de notre mythologie quotidienne : un milliardaire *(Mère Angleterre)*, des fauteurs de guerre *(Tueur à Gages)*, un religieux persécuté *(la Puissance et la Gloire)*, un gangster *(Rocher de Brighton)*, un policier *(le Fond du Problème)*, un agent secret, etc... Ce sont là des archétypes que la presse nous montre chaque jour, matin et soir, au coucher et au réveil. Mais ils sortent ici du quotidien, de l'habitude, de l'usure par l'événement, pour soudain acquérir une espèce de signification transcendante. Ils sont comme *sacralisés*, parce qu'ils ressortissent à un mystère qui les dépasse, mués en figures d'apocalypse. En somme, le romanesque de M. Greene appartient à cette littérature idéologique qui connaît aujourd'hui la vogue la plus certaine, et répond à la demande d'un public plus soucieux de psychagogues et de philosophes que d'écrivains. Il reste à savoir si l'œuvre la plus fructueuse n'est pas la plus libre, la plus ouverte, la moins dogmatique — et si elle ne doit pas être interrogation plutôt qu'affirmation. Aussi, ne nous faudrait-il pas, après tant de constats et de procès, remonter aux sources de l'espoir, et leur laisser le chant ? Notre temps est trop tragique pour autoriser le pessimisme.

MAX-POL FOUCHET



GESTATION DE L'EUROPE

L'OPINION se demande non sans raison si, à force de parler de l'Europe, on n'oublie pas de la faire. Il est certain que les réalisations déjà effectuées sont faibles au regard de ce qu'il reste à accomplir et si nous devions continuer à avancer avec la même lenteur, nous ne risquerions guère d'arriver jamais au bout de la route.

Pour se faire une idée de l'état d'avancement de l'Europe, rien ne vaut l'examen des trois questions essentielles actuellement posées devant les Gouvernements, c'est-à-dire la libération des changes européens, la démobilisation douanière et le régime européen du charbon et de l'acier.

Dans le domaine monétaire, des progrès décisifs viennent d'être accomplis. Nous avons depuis longtemps dénoncé la malfaisance de l'inconvertibilité des monnaies se traduisant par d'innombrables Offices des changes, d'ailleurs plus ou moins efficaces. Nous avons de même montré l'insuffisance de l'œuvre accomplie par l'O.E.C.E. lorsqu'elle a institué des droits de tirage[1] : ceux-ci sont tellement anormaux que leurs détenteurs en sont arrivés à ne plus pouvoir les utiliser. La seule chose à faire était d'instituer une convertibilité libre des monnaies européennes, dès que l'état interne des finances publiques serait arrivé à un niveau relatif d'équilibre, et avec des taux de changes suffisamment réalistes. Ces deux conditions sont approximativement remplies depuis près d'un an, et elles l'auraient même été plus vite si les initiatives françaises avaient été mieux comprises, au lieu de se heurter à une intransigeance britannique qui a été finalement obligée de céder devant la poussée irrésistible des exigences économiques.

Dès la fin de 1949, il était possible de créer une Union Européenne de Paiements, permettant à chacun d'échanger librement sa monnaie nationale contre celle de tous les pays participants, sous la seule réserve du contrôle provisoire que certains pays pouvaient désirer maintenir en ce qui concerne les transactions de capitaux. Le plan en a été dressé en décembre 1949. Il comportait essentiellement la création d'un organisme européen de clearing, en faveur duquel chaque Banque centrale devait ouvrir un crédit important libellé dans sa propre monnaie. Chaque fin de mois, les comptes devaient être arrêtés de façon à faire apparaître le solde actif ou passif de chaque pays vis-à-vis de l'ensemble de tous les autres pays participants. Les pays ayant un solde débiteur net vis-à-vis

1. Système de compensation à l'intérieur du plan Marshall.

de l'Europe devaient être invités à payer 10 p. 100 de ce solde au moyen de devises ou d'or. La masse ainsi constituée devait être répartie entre les pays ayant un crédit net, et cela non pas suivant leur position particulière vis-à-vis de tel ou tel de leur voisin, mais à proportion de leur crédit net vis-à-vis de l'ensemble de l'Europe. Ce schéma était naturellement complété par toutes sortes de régulateurs automatiques destinés à empêcher les mouvements d'une amplitude excessive ; c'est ainsi que la fraction de son débit net qu'un pays devait payer en or ou en devises devait augmenter suivant l'importance de ce débit ; de même, le droit de chaque pays créditeur à recevoir une part de la masse d'or ou de devises apportée par les débiteurs devait s'accroître suivant le niveau atteint par ce crédit.

Les objections vinrent de la Grande-Bretagne, en raison de la situation doublement délicate de la livre sterling puisque, d'une part, celle-ci est actuellement une des monnaies faibles de l'Europe Occidentale et que, d'autre part, elle prétend redevenir la monnaie principale des règlements européens, sinon internationaux. La question se compliquait du fait de l'existence de ce qu'on appelle les « sterling balances », c'est-à-dire les créances que les Dominions ont sur la Grande-Bretagne pour le règlement de leurs fournitures de guerre, créances qui sont bloquées sous forme de dépôts indisponibles, libellés en livres sterling. Aucun de ces problèmes spéciaux n'était cependant insoluble et toutes les dispositions techniques étaient prises pour sauvegarder la situation du sterling, car il n'est pas un pays européen qui ne reconnaisse la nécessité de voir le système monétaire britannique recouvrer une solidité qui est indispensable à la bonne marche des affaires de tous. Toutes les solutions étaient pourtant repoussées par la Trésorerie britannique.

Des pressions furent alors faites pour que l'on passât outre aux observations britanniques et que l'on créât une Union Européenne des Paiements purement continentale. Fort heureusement, ces suggestions n'ont pas eu de suite et tout a été fait pour maintenir la livre sterling dans le système de convertibilité monétaire que l'on préparait. Ces efforts n'ont pas été vains, puisque la Grande-Bretagne a tout récemment donné son accord au système qu'elle avait primitivement écarté. Les dernières réserves qu'elle a faites ne portent plus sur le principe fondamental, qui est définitivement accepté. On peut penser que l'Union Européenne des Paiements fonctionnera à la fin de juillet 1950. Toutes les monnaies européennes seront également utilisables par chaque pays pour solder ses engagements vis-à-vis de tous les autres signataires de l'Union. Les comptes seront tenus en une unité de compte, l'Epunit, dont certains experts pensent qu'elle deviendra une véritable monnaie circulant matériellement. Ainsi on a laissé passer six mois en discussions, et ce que l'on fait aujourd'hui on pouvait le faire auparavant ; du moins le temps écoulé n'a-t-il pas été perdu, puisque nous sommes enfin arrivés au but poursuivi.

De ce résultat il faut se féliciter hautement. Nous le faisons d'autant plus volontiers que nous avons toujours estimé que le problème monétaire pouvait et par conséquent devait être résolu un des premiers, sinon même le premier. Nous avons fait porter tous nos efforts pour le rétablissement de la liberté monétaire et la restauration d'un instrument international imprudemment détruit. Le fait que, sur ce point capital nous ayons atteint l'objectif assigné, montre que cette politique n'était pas une erreur.

Il est malheureux que l'on ne puisse pas en dire autant de la démobilisation douanière, c'est-à-dire de la circulation des marchandises.

On sait que les différents pays ont progressivement dressé autour d'eux une double barrière, l'une quantitative, l'autre fiscale ; la plupart des produits font l'objet de contingents, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent traverser les frontières que pour des montants antérieurement fixés ; d'autre part, le franchissement de cette frontière s'accompagne de la perception d'un droit de douane souvent élevé. L'O.E.C.E. a adopté une politique opportune en s'attaquant d'abord au système du contingentement et ensuite à l'abaissement des droits de douane. Les États firent preuve d'une extrême mauvaise volonté à s'avancer dans cette voie. Ils commencèrent par accepter que 50 p. 100 du commerce soit libéré de tout contingentement, mais à condition que le commerce fait par des organismes d'État en soit exclu, et que la proportion porte sur l'ensemble des produits comme s'ils constituaient une masse unique. De nouveaux progrès furent faits en classant les produits suivant trois catégories : matières premières, produits industriels et produits agricoles, de façon que le pourcentage de 50 p. 100 de libération s'appliquât dans chaque catégorie, ce qui évitait une libération qui était purement théorique puisque, dans l'ensemble du commerce, on avait choisi pour les libérer les produits qui l'étaient déjà en fait. Un pas nouveau sera accompli lorsque, comme cela a été décidé le 3 juin, la proportion des produits libérés passera à 60 p. 100 lors de la création de l'Union Européenne des Paiements, puis à 75 p. 100 avant la fin de cette année, et surtout lorsque le commerce d'État sera libéré dans la même proportion que le commerce privé.

L'abaissement des droits de douane pose des problèmes plus difficiles encore, parce qu'ils touchent à des intérêts particuliers, nettement individualisés, et qui se défendent avec véhémence. Il serait trop facile de blâmer de façon générale cette réaction qui, dans bien des cas, est fondée. Personne n'a le droit d'affirmer que la libération des échanges, pour souhaitable et nécessaire qu'elle soit, doive être instantanée, car on ne sort pas d'un régime aussi artificiel que le protectionnisme au milieu duquel nous étouffons, sans ménager les transitions nécessaires. Mais personne n'a le droit non plus de prétendre qu'il faut maintenir

des activités qui ne sont nées qu'en raison d'un particularisme étroit et à l'abri de protections gouvernementales élevées.

Sans entrer dans le détail de négociations délicates, on ne peut que déplorer ce qui s'est passé ou se passe autour de l'Union douanière franco-italienne. L'intérêt supérieur des deux peuples est évident. Économiquement, socialement et politiquement, l'Union franco-italienne est inscrite dans les faits et d'ailleurs, si elle ne se réalisait pas, un autre rapprochement ne manquerait pas de s'y substituer ; et il serait trop tard de se plaindre lorsque des liens anormaux et dangereux se seraient noués entre l'Allemagne et l'Italie. Quoi qu'il en soit, nous assistons à la protestation de tous ceux dont les intérêts individuels peuvent être lésés par l'Union, sans que s'expriment les intérêts, autrement importants cependant, de tous ceux qui en bénéficieraient. On ne parle que du risque de voir le marché français envahi par des importations italiennes : l'Italie serait-elle capable de satisfaire ainsi tous les besoins de la France en même temps que les siens propres ? Une telle hypothèse, qui peut être vraie dans le détail de cas d'espèce, devient absurde dès qu'on la généralise. Et au surplus, la production française, chassée de certains de ses propres marchés intérieurs, pourrait certainement conquérir, par réciprocité et sur le marché extérieur, des places qu'elle ne détient pas encore. Il faut surtout insister sur le fait que l'abaissement des prix qui peut se produire dans certains secteurs, à la suite d'une concurrence contre laquelle on s'est trop longtemps protégé, représentera un avantage immense pour l'ensemble de la population. L'aspect social des problèmes économiques veut que l'on pense à l'élévation du niveau de vie, qui résultera pour tous d'une fourniture plus abondante et meilleur marché des produits nécessaires, alors que l'on cherche, avec sagesse d'ailleurs, à modifier le moins possible la valeur nominale des salaires. Cependant les choses en sont arrivées à un tel point que, l'Italie annonçant son intention d'instituer des droits d'entrée qui risquent d'être prohibitifs, on peut redouter une véritable guerre de tarifs, à la place de l'Union envisagée et espérée par tant de gens.

Il semble que l'on devrait faire preuve en matière douanière d'un esprit aussi pragmatique, mais aussi inventif, que celui qui s'est manifesté en matière monétaire.

Nous désirons constituer un marché européen unique. Mais cette réalisation est compliquée du fait des régimes tout différents auxquels est actuellement soumise la production dans les pays européens. Si l'on prétendait qu'avant de libérer la circulation des produits il convient d'unifier le système fiscal, d'égaliser les salaires et les charges sociales et d'instituer une monnaie unique, autant vaudrait dire qu'on ne fera jamais rien, si ce n'est d'entrer dans un cercle vicieux dont il est impossible de sortir. Si, au contraire, on prend pleinement conscience que la liberté de circulation suppose que les conditions de la concurrence

soient autant que possible égales, on ouvre la porte à un processus réaliste et progressiste, dans lequel les droits de douane peuvent précisément constituer l'élément compensateur indispensable.

Il est frappant de constater la confusion des discussions portant sur la révision des tarifs douaniers, lesquelles se résolvent finalement par des marchandages où la mesquinerie le dispute à l'arbitraire. Cette attitude était d'ailleurs inévitable lorsque les régimes douaniers servaient à défendre des économies nationales rivales, désireuses de s'assurer des concessions ou des avantages réciproques. Dès l'instant où l'on tend à l'unification du marché européen, de pareilles discussions deviennent parfaitement illogiques et doivent faire place à une méthode cohérente. Le compartimentage économique dont nous voulons nous évader fait que, par exemple, les prix différents de l'énergie ou des transports créent un déséquilibre de base. De même, la volonté internationale fait qu'un pays se voit interdire l'entretien d'une armée, tandis que son voisin est, au contraire, invité à assumer des charges militaires considérables. Dans tel pays, l'inflation a supprimé la dette publique, tandis que le maintien de la monnaie impose à un autre un poids considérable. Personne ne peut contester qu'il ne soit nécessaire d'établir l'égalité à la concurrence entre des productions ainsi injustement défavorisées l'une par rapport à l'autre.

On sortirait de toute appréciation subjective pour entrer dans un domaine réaliste, si l'on établissait en premier lieu la liste et la valeur des éléments essentiels du prix de revient dans chaque pays. Cette nomenclature une fois dressée, l'établissement d'un tarif douanier strictement compensateur supposerait seulement que l'on détermine la combinaison des divers éléments fondamentaux préalablement retenus d'un commun accord, et leur influence sur le prix de revient final de chaque produit à étudier. Si les innombrables conférences douanières qui se tiennent un peu partout s'inspiraient de pareils principes, elles prépareraient l'unification sincère et générale des conditions économiques de l'Europe.

C'est dans cette même perspective d'unification européenne qu'il faut situer la proposition française du 9 mai relative au régime du charbon et de l'acier en Europe. Il est difficile de parler d'un plan que l'on connaît mal et sur lequel aucune précision officielle n'a encore été donnée. Mais les remous provoqués dans l'opinion internationale sont déjà tels qu'il n'est pas prématuré de voir comment les mesures envisagées peuvent s'insérer dans l'élaboration européenne.

Les grandes nations continuent à pratiquer le double prix systématique pour le charbon. Le prix du coke, au départ de la mine allemande, est plus élevé pour un acheteur français que pour un acheteur allemand. La différence est accrue par des discriminations dans les tarifs de transports. Les conditions locales de production n'étant pas les mêmes, on constate au total que les sidérurgistes lorrains paient 5 700 francs ce que

les sidérurgistes de la Ruhr paient 3 850. Comme le charbon est un élément de base essentiel pour la vie économique tout entière, il est certain qu'un régime tendant à le fournir dans toute l'Europe Occidentale, à des prix aussi voisins que possible les uns des autres, représenterait un progrès considérable. L'initiative française doit être louée sans réserve dans la mesure où elle tend ainsi à pratiquer, le plus vite possible, pour le charbon ce qui est malheureusement difficile pour des produits plus complexes. Il est intelligent de s'appliquer à un problème spécial et de le résoudre, plutôt que de se perdre dans des programmes plus ambitieux par leur généralité, mais plus ou moins utopiques en raison de leur ampleur.

Il faut, par contre, se garder de compliquer ce problème par des questions qui risquent de le transformer sans que l'on en ait pleinement conscience. C'est ainsi que, s'il est indispensable d'unifier les conditions de vente du charbon, comme il le sera plus tard et successivement d'unifier les conditions de vente de toutes sortes d'autres produits lorsque les frontières douanières auront été abolies, l'institution d'un pool « charbon-acier » apparaît, par contre, comme une construction économique n'ayant pas de rapport avec le problème de l'Europe.

L'opinion publique est quotidiennement dressée contre le danger des ententes industrielles. Des lois sont en vigueur, ou des projets sont élaborés, de façon à empêcher ces collusions universellement dénoncées. Il faut, cependant, reconnaître que la mise sous une tutelle unique de toutes les productions charbonnières de l'Europe Occidentale représente un cartel du type le plus pur et comportant, par conséquent, les dangers classiques de ce genre d'institution. Nous entendons bien que l'on prévoit le caractère non gouvernemental du cartel ainsi créé, puisqu'une autorité est envisagée qui échappe à la fois aux intérêts privés et aux gouvernements. Nous n'avons pas à priori une tendresse particulière pour cette forme de technocratie.

Pour nous, qui cherchons les enseignements de l'expérience beaucoup plus que ceux d'une science particulièrement incertaine, nous constatons le danger d'organismes se développant de façon autonome dans le milieu économique, cherchant leur raison d'être dans leur propre activité, et mettant finalement la collectivité à leur service au lieu de rester eux-mêmes, comme cela se doit, le serviteur docile des besoins nationaux. Il est possible qu'en théorie une autorité désintéressée et indépendante soit providentiellement dotée de la sagesse et de l'humilité nécessaires pour conduire au mieux les intérêts qui lui sont confiés. Il est possible aussi qu'une telle institution s'ossifie irrémédiablement et devienne, par sa puissance même, un obstacle majeur au développement fluide et imprévisible d'une économie en pleine progression et que la science transforme avec une rapidité surprenante. Nous aimerions en tous cas dire qu'il existe à nos yeux une aire où la souveraineté nationale devrait céder le pas et s'effacer devant les intérêts supérieurs : c'est en

matière monétaire. Là, en effet, l'objectif poursuivi est doué d'une réalité objective qui n'a rien à faire avec l'autorité des gouvernements, puisqu'il s'agit de maintenir la valeur propre d'une monnaie que seuls les gouvernements ont désagrégée. Et cependant, toutes les tentatives pour supprimer ce pouvoir de mesurer d'un instrument nécessaire à la prospérité universelle ont été vaines jusqu'à présent, chaque État voulant conserver le droit de manipuler sa monnaie. Il est assez frappant de voir le contraste qui existe entre, d'une part, la faveur dont est entourée à priori la création d'une autorité industrielle indépendante et supranationale et, d'autre part, la jalousie avec laquelle les États ont jusqu'à présent défendu l'asservissement national de leurs monnaies.

Si l'opinion redoute les cartels, elle est plus encore opposée aux trusts, c'est-à-dire aux ententes verticales qui jumellent deux activités entièrement différentes, mais dépendant partiellement l'une de l'autre. On accuse, non sans raison, le trust de sacrifier alternativement l'élément fournisseur ou l'élément consommateur soudés paradoxalement. Encore le danger est-il moindre lorsque les deux industries associées sont telles que l'une absorbe intégralement et exclusivement la production de l'autre. Mais le trust n'a jusqu'à présent jamais été défendu lorsqu'il soumet une production entière aux exigences d'un consommateur qui n'en utilise qu'une fraction. On croit volontiers que l'industrie lourde est la plus grosse consommatrice du charbon. Il n'en est rien, comme le montre le tableau suivant :

Consommation du charbon (en p. 100.)

	Industries lourdes	Industries autres	Électricité gaz	Transports	Usages domestiques
France.....	16	27,7	12,6	17,3	26,4
Allemagne.	26	21,2	12,1	11,8	28,9
États-Unis.	14,9	29,5	11,4	20	24,2
U.R.S.S....	51,6	6,2	0	30,1	12,1

De ce tableau ressortent deux considérations principales : la première est que, dans les pays occidentaux, les diverses industries et les usages domestiques consomment plus de la moitié du charbon produit et que l'industrie lourde n'en absorbe que 16 p. 100. Il semble donc difficile de lier la politique charbonnière à celle de l'acier, sans risquer de donner à toute l'économie du pays une inflexion qui soit rigoureusement contraire aux besoins aussi divers qu'importants de l'ensemble du pays. La seconde observation résulte de la comparaison entre la situation d'un pays de l'Europe Occidentale et celle de l'U.R.S.S. Ce n'est pas sans raison que l'on a parlé de créer en Europe un « Combinat charbon-acier ».

C'est qu'en effet une association de cet ordre existe en U.R.S.S. et on voit à quoi elle conduit. Dans ce dernier pays, 51 p. 100 du charbon va à l'industrie lourde, au lieu des 16 p. 100 de la France ; 30 p. 100 va aux transports, au lieu des 17 p. 100 de la France. Par contre, les industries ordinaires existent peu, puisqu'elles consomment seulement 6 p. 100, au lieu des 27 p. 100 de la France ; quant à la masse de la population, elle reçoit pour son usage personnel 12 p. 100, où les Français reçoivent 26 p. 100. Voilà comment les chiffres illustrent l'écrasement, au profit des industries de masse, d'une économie que, nous, habitants des pays occidentaux, voulons capable de servir avant tout aux besoins d'une population évoluée et qui s'intéresse moins aux records industriels vantés par les statistiques qu'à tout ce qui fait matériellement la facilité et le confort d'une existence qui doit devenir chaque jour plus aisée.

Si le plan français a donc été justement applaudi comme une initiative courageuse en vue de résoudre certains des problèmes les plus importants de l'unification européenne, il importe de veiller à ce qu'il ne soit pas transformé, par une application abusive, en un superdirigisme qui nous conduirait, sous le couvert de l'idée européenne, à une opération que nos pays n'ont pas voulu tenter à l'échelle nationale et qu'ils n'auraient aucune raison d'essayer à l'échelle internationale.

On voit de quelle façon, en ce milieu de 1950, les problèmes se nouent en vue de solutions pratiques. Les difficultés apparaissent naturellement au fur et à mesure que se précisent les programmes. Bien loin de s'en étonner, il faut s'en féliciter, car cela est la preuve qu'on sort des plans, généreux mais vagues, pour entrer dans le vif des réalisations.

Si, en matière douanière, nous sommes encore loin du but, par contre le problème monétaire est prêt d'être résolu de façon satisfaisante. Réjouissons-nous que l'accord de la Grande-Bretagne, pour long qu'il ait été à obtenir, soit enfin venu. Et tirons-en la conclusion qu'il faut continuer à tout faire pour maintenir cet accord, sans laisser des questions de susceptibilité prendre le pas sur les exigences infiniment plus hautes de la solidarité qui existe entre tous les pays ayant la même conception de la vie.

Nous devons accomplir actuellement un immense effort de bonne volonté pour ne pas laisser s'enliser, dans des discussions stériles ou aveuglément égoïstes, un mouvement qui veut rajeunir l'Europe et lui donner les nouvelles chances dont elle ne sait encore que mal se servir. Ne laissons pas passer cette occasion unique qui nous est offerte. Il serait douloureux qu'un si grand espoir soit déçu et que, suivant le mot bien connu, il en ait été de lui comme de ces grands sentiments qui se perdent dans l'intérêt ainsi que les fleuves dans la mer.

ED. GISCARD D'ESTAING

LA CROISIÈRE DU BREADWINNER

GLISSANT sur le flot jaune, entre des marais blanchis par le sel, le *Breadwinner* avait l'air d'un jouet. C'était un de ces petits bateaux de pêche à courte voile qui, en temps de paix, suivent les courants boueux des rivières du Sud, sortant avec le flux et revenant avec le reflux.

Son château, pas plus grand qu'une niche à chien et jadis bleu, portait maintenant de larges bandes de peinture grise et sa voile, couleur de cuivre, enroulée autour du mât, avait l'air d'un parasol replié. Sur toute sa surface grise, c'était, avec les lettres blanches de son nom, la seule touche de couleur. A l'arrière, il portait un fusil-mitrailleur qui n'avait jamais servi pendant les vingt années de l'entre-deux-guerres et qui maintenant avait l'aspect d'une poêle à frire.

Bien que démodé et apparemment lent à se mouvoir, le *Breadwinner* n'en avait pas moins franchi l'estuaire en dix minutes, puis une longue passe sablonneuse et il s'apprêtait à prendre la mer, face à l'est du Channel, en roulant légèrement sous le faible vent d'Ouest du jour naissant.

Gregson était à la barre, confiné dans l'espace large de trente-huit pouces qui le séparait de l'écoutille et où il avait à peine la place de se tenir. La courbe de son ventre s'écrasait contre les rayons de la roue. Mois après mois, le frottement continuel creusait, dans les trois épaisseurs de ses jerseys, un trou oblong qui laissait voir la couture de sa chemise. Quand les choses en arrivaient là, Gregson retournait ses trois jerseys. Jadis, il avait été haut de six pieds trois pouces. L'âge avait courbé sa taille et il semblait qu'il s'apprêtât toujours à ramasser un objet que la masse de son corps de cent vingt kilogrammes dérobait à sa vue. Mais, lorsque tenant la barre d'une main, il levait sa grosse tête grise vers le ciel pour consulter le temps, puis l'inclinait pour crier des ordres à ses deux hommes d'équipage, il redevenait une sorte de géant et, dans sa main, la roue ne semblait pas plus grande que le cadran d'une montre.

Tout le long du jour, il hurlait dans l'écoutille et apostrophait des hommes :

— As-tu préparé ce thé, Snowy?

— Oui-i-i.

La voix du mousse montait en traînant et quelquefois s'arrêtait sur une note aiguë, parce qu'elle n'avait pas encore fini de muer.

— Allons! presse un peu...

— Oui-i-i.

— Oui qui? Qu'est-ce que je t'ai dit?

— Sais pas.

— Tu sais pas? Attends un peu que j't'apprenne. Je t'ai-t-y pas toujours dit d'appeler le patron : « Sir »? C'est-y pas ça que j't'ai dit? Hein?

— Oui-i-i.

— Oui qui?

— Oui, Sir.

— Trop tard. Apporte le thé.

Si d'aventure un sourire éclaira jamais le visage de Gregson au cours de ces dialogues, Snowy, occupé en bas à réchauffer la théière d'émail sur le fourneau, ne le vit jamais. Il lui semblait toujours que Gregson était sur le point d'exploser. Le patron reprenait :

— Comment va ce moteur, Jimmy?

Gregson n'obtenait jamais du premier coup une réponse à cette question. L'excuse de Jimmy c'était le bruit des dix-huit chevaux du moteur qui, disait-il, ne lui permettait pas d'entendre.

— Jimmy!

— Hello!

Jimmy avançait jusqu'au pied de l'escalier intérieur, la mine sombre; il regardait en l'air, la bouche tordue comme si le côté gauche de sa figure était paralysé par la douleur.

— Hello, répétait Jimmy du ton d'un homme accablé sous le poids de soucis impénétrables et où perçaient à la fois un dégoût misérable de tout ce qui concernait le *Breadwinner* et un reste de tendresse pour le vieux rafiot.

C'est à Jimmy que devait incomber la tâche de se servir du fusil-mitrailleur, si jamais l'occasion s'en présentait.

— Comment va le moteur? questionnait Gregson.

— Je vous l'ai déjà dit cent fois.

— Ne me répète pas qu'il ne vaut rien, puisque je sais que c'est pas vrai.

— C'est pas tant qu'il ne vaut rien. Ce que je me tue à vous dire, c'est qu'on devrait avoir deux moteurs. Un seul ne suffit pas. Faudrait deux moteurs de quatorze chevaux au lieu d'un de dix-huit. Alors il y aurait une chance pour qu'on en ait un qui marche.

— Et à supposer qu'ils marchent tous les deux?

— C'est guère probable.

— En effet, c'est peu probable! Et ce qui n'est pas plus probable, c'est que je trouve jamais l'argent pour acheter un second moteur.

— Enfin, vous pourrez pas dire que j'vous ai pas prévenu. Un de ces quatre matins, en pleine mer, à quarante milles de la côte, on tombera en panne. Et alors?

— Et alors? rugissait Gregson. A quoi diable crois-tu que ça sert, le vent et les voiles?

Il s'écrasait le ventre contre la roue plus fortement que jamais, la serrait à deux mains et fixait l'horizon sans rien ajouter. Derrière lui, la côte d'Angleterre émergeait peu à peu dans la lumière bleu orangé du matin; plus loin, à l'Est, le soleil levant d'un pourpre sombre montait au-dessus des maisons rouges et blanches presque toutes vides, situées sous la ligne des collines. Ce fut de ces collines qui plus loin, dans l'Est, devenaient des falaises, s'abaissant jusqu'à la mer comme des pointes découpées de glaciers crémeux, que Gregson vit venir la première patrouille de la journée.

— Snowy!

— Oui-i-i.

— Des avions.

Snowy déboucha sur le pont comme un lapin hors de son terrier; il tenait une tasse à la main et ses yeux bleus clignaient à la lumière éblouissante de la mer. Il ne paraissait pas plus de dix-sept ans; comme il se retournait pour regarder vers la terre, le vent rejeta sur sa figure une mèche épaisse de cheveux filasse.

— Un groupe de Spits, hein, Snowy? demanda Gregson.

— Des Hurricanes.

Gregson ne répliqua pas. Sur ce chapitre, le mousse était imbattable : il n'y avait pas à discuter avec lui. Il reconnaissait tous les avions en service et même, pensait Gregson, la plupart de ceux qui ne volaient pas encore. Il les identifiait dès qu'ils apparaissaient à l'horizon, ne fussent-ils pas plus gros que des moucherons et même s'ils volaient à vingt mille pieds de haut, parfois même sans les voir, rien qu'au bruit du moteur. Sans lui, Gregson eût été complètement désemparé et le *Breadwinner* incapable d'accomplir sa mission de patrouilleur.

— En tout cas voilà une belle journée qui s'annonce, dit Gregson, pour montrer qu'il n'était pas fermé à toutes les évidences.

Le mousse regardait l'escadrille des Hurricanes venir de l'Est; elle volait droit au-dessus des falaises, lentement, avec une régularité parfaite, comme si chaque avion eût été relié à son voisin par un fil invisible. Les ailes miroitaient dans le soleil. Puis, le groupe vira vers l'Ouest, pour suivre la côte. Le bruit des moteurs n'était pas assez fort pour dominer celui du *Breadwinner*, mais il était quand même assez perceptible pour frapper l'oreille de Jimmy, le mécanicien-canonnier debout sur le pont.

— Des Hurricanes, affirma Gregson, avant qu'il ait eu le temps d'ouvrir la bouche.

— Minute, minute, ça peut être des Spits.

— Ah! tu me fais rire avec tes Spits. Ouvre donc les yeux.

— Il en manque un, précisa le mousse.

— Diable, c'est ma foi vrai, convint Gregson, je ne l'avais pas remarqué. Snowy n'a pas les yeux dans sa poche, hein?

— D'accord, dit Jimmy.

Gregson se retourna pour le regarder, mais il avait déjà disparu en bas de l'escalier. Sur le pont, le mousse, les yeux fixes, suivait comme en rêve le vol des Hurricanes le long de la rive. Il était perdu dans sa contemplation quand Gregson reprit :

— Le thé est prêt?

— Je viens de le faire.

— Allons, tu es un bon garçon! Monte les tasses. J'ai la gorge sèche comme une vieille étoile de mer.

Déjà Snowy descendait.

— Et tu feras bien de rester sur le pont et de faire le guet. Ça m'a l'air d'une belle journée pour le vol, hein?

Le mousse confirma qu'en effet c'était un jour rêvé pour voler, puis descendit prestement à la cuisine et remonta quelques instants plus tard avec le thé.

Les tasses étaient deux fois grandes comme des tasses à thé ordinaires. Gregson prit la sienne et la tint dans sa main comme il eût tenu un œuf. Il commença à boire debout, plongeant le nez dans sa tasse. Snowy se posta à l'avant du bateau, à la place qu'il occupait pendant les patrouilles ; penché légèrement par-dessus bord, il avait l'air d'une petite figure de proue. Il s'installait là chaque matin, ruminant son principal grief contre Gregson. Il y avait longtemps, peu après le début de la guerre, quand il avait été engagé comme mousse sur le *Breadwinner*, Gregson lui avait promis une paire de jumelles. Chaque semaine, depuis lors, il avait rappelé sa promesse au patron. Mais en vain. Posséder des jumelles l'eût cependant ravi plus que tout au monde, plus que d'assister à la chute d'un avion dans la mer, de sauver un aviateur ou même de tirer le canon du bord, tous événements auxquels Snowy rêvait avant chaque départ du patrouilleur : son désir d'aventures était tel qu'il le tenait éveillé la nuit et, dès le matin, le précipitait le long de la jetée, serrant dans sa main les restes de son petit déjeuner. Mais la réalisation de ces rêves n'eût rien été comparée à la vision d'un Gregson s'avançant au-devant de Snowy avec un étui de cuir en travers de son suroît.

Comme il prenait son poste, il sentit avec plaisir la bise d'Ouest chargée d'une douce tiédeur automnale lui caresser le visage. La brise ridait à peine la surface de la mer qui, plus loin, vers l'Est, se couvrait de frissons argentés. Dans le ciel serein, quelques nuages dorés s'étiraient au-dessus du soleil levant. L'atmosphère était si limpide qu'on

pouvait déjà distinguer le relief blanc de la côte française, tandis que la côte anglaise commençait à peine à pâlir. La sombre escadrille des Hurricanes planait à l'horizon.

Le *Breadwinner* croisait depuis un peu plus d'une heure, quand Snowy entendit soudain le bruit lointain d'une détonation en direction du Sud-Ouest.

— Canonnade, hurla Gregson.

— Oui-i-i. Peut-être des exercices de tir.

— Trop loin, hein?

— Écoutez encore.

Ils tendirent l'oreille. Au moment où Jimmy apparut en haut de l'escalier, sa tasse de thé à la main, pour écouter à son tour, ils perçurent nettement l'écho d'un sourd et violent crépitement qui semblait venir du milieu du Channel, très loin de la côte.

— Ça, c'est pas des exercices de tir, dit Gregson. Quelqu'un est pris en chasse.

Snowy écoutait intensément, les deux mains crispées sur la rambarde, sa tignasse jaune penchée en avant comme s'il allait plonger :

— J'entends aussi quelque chose par là.

— Nous aussi. C'est tout de même pas des mouettes!

— Il y a un avion par là. Qu'est-ce que je dis! Deux avions.

— Vas-y, dit Jimmy, trois avions!

— Ah! toi, boucle-la, dit Gregson. Tu as toujours les oreilles bouchées à la graisse de moteur!

— Je vous dis que c'est des exercices de tir. Ils ont déjà commencé hier, dit Jimmy.

Le mousse, penché à l'extrême avant du bateau, ombrageant ses yeux de ses deux mains, était en proie à une excitation farouche :

— Il n'y a que deux avions, dit-il; si Jimmy pouvait faire taire le moteur, je pourrais les repérer.

— Tu entends, Jimmy, dit Gregson, arrête le moteur.

— Arrêter? Vous tenez à avoir des embêtements?

— Ça va, ça va, mets au point mort et laisse courir.

Le moteur à peine arrêté, le mousse hurla qu'il entendait un Messerschmitt.

— Bon, mais peux-tu le voir? demanda Gregson.

— Non, mais je l'entends, je l'entends, je vous dis que je l'entends.

— Et l'autre, qu'est-ce que c'est?

— Sais pas. Maintenant ils ont disparu tous les deux. Je ne peux rien voir.

Snowy pensa subitement que le moment était venu de faire une nouvelle allusion aux jumelles. Mais un violent sentiment de curiosité jaillit en lui comme une flamme et annihila en un instant toute autre velléité :

— Nous devrions aller voir, cria-t-il.

Gregson, lui aussi, commençait à s'animer :

— Eh bien! pourquoi pas? Après tout, pourquoi diable sommes-nous ici, hein?

— Ça recommence, cria le mousse.

— Je vire de bord, Jimmy, reprit Gregson. Remets le moteur en marche.

— Une belle perte de temps. Puisque je vous dis que c'est des exercices de tir, grommela Jimmy en redescendant.

Le mousse sauta en arrière sur le pont et vit la large face de Gregson toujours tendue vers le ciel : il avait l'air d'un lion de mer guettant sa proie. Snowy sentit poindre en lui un sentiment nouveau envers Gregson. Il sentit qu'il l'aimait, et qu'il était bien près de mépriser Jimmy.

***

Gregson lança le *Breadwinner* dans la direction opposée au sentier lumineux que le soleil traçait sur la mer. Au bout d'une demi-heure il était assez avancé vers l'Ouest pour n'être plus en vue de la côte.

— Qu'est-ce qu'il y a là-bas, Snowy?

— Taisez-vous, taisez-vous, dit le mousse.

— Pas étonnant que le gosse ne puisse rien entendre, dit Jimmy avec un sourire.

— Pourquoi? rugit Gregson.

— Est-ce que Jimmy ne peut pas arrêter? demanda Snowy.

— Et pourquoi veux-tu qu'il arrête?

— J'entends quelque chose, un sifflement, oui, quelque chose comme un sifflement.

— Un sifflement, bon Dieu, dit Gregson. Arrête, Jimmy! un sifflement...

Avant que Jimmy ne fût descendu et que le moteur ne s'arrêtât dans un bruit d'explosion étouffée, le *Breadwinner* parcourut encore un quart de mille. C'était suffisant pour ouvrir au mousse un nouveau champ d'investigation et pour que le sifflement devînt plus perceptible. Gregson allait et venait sur le pont étroit, en s'agitant avec la grâce d'un taureau :

— Eh! Snowy, alors qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que t'as repéré, mon gars?

— Vous l'entendez, disait Snowy, vous l'entendez, le sifflet?

Ils écoutèrent tous deux et la figure de Gregson s'illumina :

— Bon Dieu, Snowy, c'est pas loin, tu sais, c'est pas loin.

Mais Snowy n'écoutait plus. Il lui semblait apercevoir, loin vers l'Ouest, à la surface de la mer, quelque chose qui ressemblait tantôt à un coquillage flottant, tantôt à un anneau de lumière scintillant juste au-dessous de la ligne d'horizon. Il resta silencieux un moment encore puis, sûr de ne pas se tromper, il se mit à crier :

— C'est un canot, je le vois, je le vois, c'est un canot...

— Où ça, mon gars?

Gregson tenta de passer une jambe par-dessus la rambarde, mais il manqua son mouvement, retomba lourdement sur le sol et respira péniblement.

— Là, juste devant nous. Le voyez-vous maintenant... Oh! Mister Gregson, si vous ne le voyez pas, vous êtes... Oh! si nous avions eu des jumelles, nous l'aurions vu bien plus tôt...

Gregson aperçut enfin le canot et ne releva pas l'allusion aux jumelles. Snowy, tout à son enthousiasme, n'insista pas. Dans le canot jaune il voyait un homme dont la silhouette se découpait à contre-jour. Gregson, le cou tendu à se rompre, à la façon d'un phoque qui va happer un poisson, avait l'impression d'avoir fait une découverte sensationnelle et rugit :

— Je vois le type, Snowy, clair comme le jour ; je vois sa tête...

— Il porte une combinaison d'aviateur, un cache-nez rouge à pois blancs, dit Snowy.

Quelques instants plus tard ils atteignirent le canot. Gregson courut lourdement vers l'arrière, hurla à Jimmy l'ordre de stopper complètement et revint, toujours courant, au moment où le canot touchait presque le flanc du bateau. L'aviateur n'avait cessé de siffler. Il retira le sifflet de sa bouche et l'agita en guise de salut.

— Fameux, mon sifflet!

— Ça va? demanda Gregson. Pas blessé?

— Tout va bien. Un miracle.

— Un miracle surtout qu'on vous ait vu, dit Gregson. Approchez encore plus près. On va vous hisser à bord.

Snowy restait figé dans une muette contemplation devant le jeune aviateur aux cheveux châtain clair ondulant en larges vagues et à la petite moustache claire, couleur de blé mûr qui égayait son visage et donnait à penser qu'il s'agissait d'un homme qui ne prenait rien trop au sérieux, ni les canots, ni les guerres, ni les dangers des aventures maritimes, ni surtout lui-même.

Gregson et Snowy l'aidèrent à se hisser sur le pont. Le regard du mousse s'abaissa sur les belles bottes fourrées qu'il jugea plus dignes d'admiration que le visage de l'aviateur.

— Vous êtes sûr que ça va bien? demanda Gregson. Vous n'avez pas froid? Voulez-vous du thé?

— Merci, je vais très bien.

Jimmy remonta et se joignit à eux. Le petit pont du *Breadwinner* parut aussitôt surpeuplé.

— C'est pas des choses à recommencer trop souvent, hein? dit Gregson.

— C'est la troisième fois que cela m'arrive. Je commence à m'y habituer.

— Pilote de Spits?

— Non, de Typhons.

— Tu entends, Snowy, des Typhons. Et qu'est-ce qui vous est arrivé?

— C'est encore un de ces sacrés vols en rase-mottes, dit le jeune homme. J'ai pris le Boche en chasse au-dessus des marais à basse altitude. Je lui ai envoyé deux rafales de mitrailleuse et alors son moteur a commencé à bafouiller. L'huile et l'eau du radiateur giclaient de tous côtés. Il n'y comprenait rien, mais il continuait à se démener comme un beau diable en volant toujours en rase-mottes. Il a joué le grand jeu. Il devait pourtant bien savoir qu'il était cuit.

Le jeune homme se tut un moment et promena son regard sur la mer :

— Il avait du cran le bougre. C'est le plus gonflé que j'aie jamais vu.

— Ne croyez pas ça, dit Gregson. Bombarder comme ça des femmes et des gosses en rase-mottes, ça n'a rien de courageux.

— Celui-là était courageux, répéta le jeune homme.

Il parlait avec le calme que donne l'expérience. On oubliait sa moustache comique. Son accent d'autorité était sans réplique.

Gregson, incrédule, médita un moment la réflexion sur la bravoure d'un ennemi et poursuivit :

— Qu'est-ce qui vous est arrivé après ça?

— Pas pu redresser. Nous nous sommes rentrés dedans. Un sacré choc!

— Et lui? Qu'est-ce qu'il est devenu?

Le pilote fixa intensément la mer où traînait une brume que le pâle soleil d'hiver ne parvenait pas à dissoudre.

— C'est ce que je voudrais bien savoir, dit-il.

— Vous feriez mieux de boire une tasse de thé, trancha Gregson. Tant pis pour le Fritz. S'il est tombé à l'eau, nous le retrouverons toujours assez tôt.

— Je voudrais savoir comment il est, dit le jeune homme. Bon Dieu! quel cran il avait.

— Vous croyez que vous l'avez blessé?

— J'en suis sûr.

— Eh ben! c'est une bonne affaire, hein.

Gregson regarda autour de lui, pressa sa bedaine et d'un air décidé :

— Snowy, apporte-nous du thé.

Snowy disparut aussitôt dans l'escalier, dévalant les quatre dernières marches sur les talons de ses bottes.

Sous une couchette, il découvrit une tasse supplémentaire et la mit sur la table avec les deux autres. Puis s'apercevant qu'elle était sale, il l'essuya avec son tricot. Il remplit les tasses d'un thé couleur de bière brune, y versa l'eau de la bouilloire et du sucre en poudre qu'il fit fondre en remuant énergiquement la cuillère. Ce travail ne demanda que trois minutes et Snowy fut étonné, en débouchant, sur le pont, dans la lumière, les trois tasses adroitement accrochées par les anses à ses doigts recour-

bés, de constater qu'il s'était produit du nouveau. Il arriva juste à temps pour entendre Jimmy s'écrier :

— Je ne savais pas que nous étions là pour récolter des Fritz!...

— Je ne sais pas si nous sommes là pour le récolter, dit le pilote, le pauvre bougre est probablement mort. Tout ce que je sais, c'est qu'il avait du cran.

— Ça va, dit Gregson ; s'il est mort, il est mort ; s'il l'est pas, il l'est pas. C'est comme vous voudrez. Moi je m'en fous!

Chacun des trois hommes prit une tasse des mains de Snowy, qui regarda le jeune pilote boire à deux mains ; le col de fourrure de sa combinaison remontait si haut que le cache-nez rouge disparaissait complètement. L'Anglais reproduisait exactement l'image d'un aviateur que Snowy avait un jour découpée dans un journal du dimanche. Le voir ainsi vivre devant lui le plongeait dans une sorte de ravissement ; il restait immobile, médusé.

— Jusqu'à quelle distance croisez-vous ? demanda le jeune homme.

Gregson avait une horreur superstitieuse de naviguer dans l'Ouest de la Manche. Cinquante ans de routine l'avaient conduit invariablement vers l'Est, où il pêchait dans des eaux familières, entre le cap Sud et Ostende. Il n'aurait pas pu dire pourquoi il n'aimait pas l'Ouest. A vrai dire, il n'aimait pas le Sud non plus. Devant l'inconnu, une crainte insurmontable s'emparait de lui.

— Eh bien! nous ne devions pas dépasser l'endroit où nous sommes maintenant. Êtes-vous d'accord pour que nous revenions ?

Le pilote ne répondit pas. Il paraissait réfléchir à la question de Gregson tout en scrutant la surface de l'eau. Mais son visage exprimait la conviction qu'en cas de nécessité, Gregson irait jusqu'au bout du monde ; qu'on allât à l'Est ou à l'Ouest, les risques de rencontre des avions ennemis étaient les mêmes. Soudain, une idée traversa l'esprit du mousse et s'adressant à l'aviateur :

— D'où avez-vous tiré, demanda-t-il ?

— J'étais exactement au-dessus d'une tour Martello, près du rivage.

— Alors, ce n'est pas vous que nous avons entendu, le bruit venait de la mer.

— Exact, dit Gregson.

— C'est donc qu'un autre que vous avait pris l'air.

— On aurait dit des essais de tir, dit Jimmy.

— Faites pas attention à lui, coupa Gregson.

— Aviez-vous des camarades en l'air ?

— Toute l'escadrille était dehors.

— Eh bien, voilà! dit Gregson. Qu'est-ce que nous attendons ? Jimmy, mets en marche et en route.

Tandis que le *Breadwinner* mettait le cap sur le Sud-Est, pointant droit vers le soleil, Snowy se dirigea vers l'avant où le pilote le rejoignit. Il se réchauffait les doigts contre sa tasse et buvait de temps en temps

une gorgée, pensif, les deux pointes de sa moustache comique hérissées par la brise.

Snowy ne trouvait pas qu'il eût l'aspect d'un héros, mais plutôt celui d'un authentique possesseur de jumelles :

— Si nous avions des lorgnettes, dit-il, nous verrions beaucoup mieux.

— Je ne m'en sers jamais, constata le pilote.

Peu à peu la lumière devenait plus intense, mais le soleil était encore assez bas pour répandre sur l'eau un long sentier d'éblouissante clarté. Snowy se protégeait les yeux avec les deux mains ; il aurait voulu à tout prix capter l'attention de son compagnon et faire étalage de son expérience de la navigation. Mais ils restèrent tous deux silencieux pendant quelques minutes, les mains en visière pour se protéger contre la réverbération du soleil sur l'eau. Tout était calme. Rien ne bougeait, excepté le *Breadwinner* qui glissait lentement vers le Sud, sur une mer plus vide et plus paisible qu'en temps de paix. Enfin, Gregson interpella le mousse :

— Je commence à claquer du bec, gamin. Tu n'as pas encore épluché les patates ?

— Non, Sir.

— Eh bien! tu ferais bien de t'y mettre. Epluches-en une double ration. Les aviateurs ça mange comme nous.

Le mousse leva les yeux vers le pilote :

— Faut que je descende maintenant. Je vais prendre votre tasse si vous avez fini.

La pensée de quitter son poste le désespérait tant, qu'il fut sur le point de haïr Gregson. L'aviateur vida sa tasse :

— Si vous en voulez d'autre, je peux vous en monter, c'est facile.

— Non, merci, mais cela m'a fait du bien.

Snowy descendit. Il titubait un peu dans l'escalier et dans la cabine, comme aveuglé par le soleil. Il se sentait loin du monde extérieur et il souffrit d'entendre Jimmy remonter, le laissant seul dans la petite cuisine, un sac de pommes de terre à côté de lui et son couteau de poche à la main. Il pensait avec désespoir que rien ne se passait jamais en bas, que rien ne pouvait s'y passer. Tout son être était tendu vers le désir de parler avec le pilote, là-haut, au soleil.

De temps à autre, tandis qu'il épluchait les pommes de terre, il entendait venir jusqu'à lui la voix de Gregson, toujours forte et violente, n'articulant jamais de mots, lançant seulement d'énergiques monosyllabes que le bruit du moteur ne parvenait pas à couvrir. Le sentiment de sa solitude l'étreignit si lourdement qu'il s'avança jusqu'au bas de l'escalier pour continuer sa besogne. Pour se conformer aux ordres de Gregson, il fallait éplucher une quarantaine de pommes de terre. Il en était à la quinzième quand Jimmy dégringola l'escalier, en poussant un violent rugisse-

ment. Snowy le vit disparaître dans le berceau du moteur exigu et lui cria :

— Qu'est-ce qui se passe là-haut, Jimmy?

— Un homme à la mer.

Snowy grimpa l'escalier d'un bond, tenant à la main une pomme de terre à demi épluchée. Le moteur stoppa et Jimmy un instant plus tard rejoignit son camarade. Sur le pont, Gregson et le pilote étaient à l'avant, Gregson allait et venait en proie à une extrême agitation. Dans la lumière crue de l'hiver, l'aviateur sembla immense à Snowy. Le chef orné d'un bonnet en fourrure marron il était en train de retirer sa combinaison, ébouriffant au passage sa moustache. Il enleva également son tricot de jersey blanc et ses bottes.

— S'approche-t-il toujours? demanda-t-il à Gregson.

Celui-ci, penché lourdement au-dessus du bastingage, cria :

— Oui, il flotte sur le dos. C'est bien un Fritz.

— Oui, c'est bien un Fritz, confirma le pilote.

Il était prêt maintenant à se jeter à l'eau pour repêcher un corps qui flottait à une soixantaine de pieds de là et qui progressait gauchement à la surface de l'eau, à la façon d'un crabe.

— Voulez-vous une corde? demande Gregson.

— Une corde? Pourquoi faire. Je pourrais nager jusqu'en France!

Un instant plus tard, il plongeait avec souplesse et reparaissait à la surface quinze ou vingt pieds plus loin, en s'ébrouant comme un jeune chien. Il commença à nager à puissantes brasses, montrant chaque fois qu'il tournait la tête une moitié de moustache qui avait l'air d'être collée sur son visage mouillé. Ce qu'il paraissait y avoir en lui de dandysme avait disparu. En vingt secondes, il atteignit le naufragé, plongea au-dessous de lui et reparut à son côté. La manche bleue enveloppa la vareuse jaune de l'Allemand, puis la manche, la vareuse et les deux têtes blondes se dirigèrent ensemble vers le bateau.

Snowy était fasciné. Gregson, puissant et majestueux, se déplaça d'un mètre ou deux le long du bastingage suivant la cadence du nageur et il poussait le mousse devant lui.

Le bloc jaune et bleu qui venait vers eux reculait par moment au gré d'une vague, puis en dérobait la vue. Quand il reparaissait, il semblait avoir des proportions gigantesques ; chaque fois qu'une lame rejetait en arrière la tête du pilote, Snowy apercevait la moustache aplatie par l'eau et le haut du corps du naufragé. Ce corps était apparemment sans vie. Le buste était barré par une courroie de cuir à laquelle était suspendu un étui de cuir : suivant le rythme de la disparition de l'homme à la vareuse jaune, l'étui disparaissait dans l'eau, puis surnageait à la surface. Snowy remarqua cet objet et tressaillit de joie. Écrasé contre le bastingage par le corps massif de Gregson, il ne pouvait plus bouger. Tout à

coup le patron du mousse s'aperçut de sa présence et se mit à hurler :

— Qu'est-ce que tu fiches là, Snowy? File et va chercher du thé. Ils vont en avoir un sérieux besoin.

Et d'une bourrade amicale il poussa Snowy en avant. La bourrade était si vigoureuse que Snowy se retrouva en bas de l'escalier avant d'avoir eu le temps de s'en apercevoir. Il resta un moment étourdi, sans même remarquer qu'il tenait encore dans sa main une pomme de terre à demi épluchée et qui portait l'empreinte huileuse de ses doigts. Il entendait les éclats de la voix de Gregson, mais ne pouvait comprendre ce qu'il disait. Il avait seulement l'impression que des choses passionnantes se passaient sur le pont. Ce sentiment réveilla son énergie. L'image de l'étui de cuir suspendu au cou de l'Allemand lui traversa l'esprit et il souffrit d'être séparé du monde des hommes. Il refit du thé, tout en réfléchissant que rien de comparable à ce qui venait de se passer ne lui était encore arrivé : il n'y avait eu dans sa vie ni aviateur, ni sauvetage, ni Fritz, ni jumelles! Il entendit Gregson crier de nouveau, cette fois plus fort encore ; il crut entendre qu'il s'agissait d'un canon. Il écouta, tête levée, et une foule d'images affluèrent à son cerveau. Dans son village, certains de ses camarades avaient eu des chances inouïes. Ils possédaient des morceaux de canons, des cartouchières garnies. Devant ses yeux passa la vision de ces fortunes incroyables. Il ignorait jusqu'à présent ce qu'il advenait des armes et des jumelles des pilotes tués ou capturés. Maintenant, enfin, il allait le savoir.

Ayant versé le thé dans les deux tasses, il était occupé à remuer le sucre quand il entendit, venant d'en haut, deux bruits nouveaux : un pas rapide sur le pont et en même temps, venant du Sud-Est, faible, mais perceptible, le ronflement d'un avion. Il ne fit pas de rapprochement entre ces deux bruits ; pour l'instant, les avions avaient cessé de l'intéresser. Mais il devait se passer sûrement quelque chose d'extraordinaire sur le pont. Gregson commençait de plus belle à crier et les pieds à courir. Les pas étaient si pesants que ce ne pouvaient être que ceux du patron. Tout cela était confus. Aussi bien peu lui importait, il était désormais convaincu que la guerre était une aventure magnifique. Une tasse dans chaque main, il s'apprêtait à sortir de la cuisine quand le ronflement de l'avion tout proche le cloua sur place. Manifestement, il fonçait sur le *Breadwinner*. Son vrombissement couvrait les bruits de voix et de pas. Sans abandonner ses tasses, Snowy sortit de la cuisine ; il avait à peine atteint le bas de l'escalier qu'il entendit un bruit plus étrange que les autres : celui du canon du bord qui tirait.

Cela dura une demi-seconde. Snowy n'aurait pu dire comment il avait distingué ce son de celui qui suivit immédiatemnt et dura deux secondes. Il s'aplatit, la face contre les marches. Le thé bouillant coula le long de ses bras, dans ses manches et sur sa poitrine, mais il ne ressentit ni brûlure ni douleur. Sans regarder en l'air, il se rendit compte que le carré de lumière en haut de l'escalier s'obscurcissait pendant l'espace

d'une seconde au passage de l'avion. Il pensa que l'appareil allait heurter le pont, mais il repassa une seconde fois sans que le canon tirât de nouveau. Enfin, tout s'apaisa. Il attendit une minute — une minute interminable — avant de ramper jusqu'en haut de l'escalier. Il se hissa par les mains, car ses jambes flageolaient. Le petit moteur du *Breadwinner* était arrêté et un silence de mort régnait partout.

***

Devant le spectacle qui s'offrit à lui sur le pont, Snowy resta atterré, incapable de se dresser sur ses pieds. La tête appuyée sur la première marche, les yeux éblouis comme s'ils venaient de regarder le soleil, il apercevait vaguement des taches sombres ou pourpres qui dansaient devant son regard comme des lambeaux de nuages. Peu à peu, ces nuages se rassemblèrent et il s'aperçut que la masse brumeuse était une sorte de ramassis informe de vêtements sombres noués par des morceaux de tuyaux de caoutchouc rougeâtre. Il se passa quelque temps avant que Snowy ne comprît que ce ramassis avait été Jimmy et que ce fouillis de tuyaux était tout ce qui restait des entrailles du mécanicien.

Il parvint enfin à se mettre debout et s'avança sur le pont. Toute la partie avant lui était cachée par le château. Il eut le sentiment d'être complètement seul et tout en marchant, il se sentait très grand, sur un bateau si grand lui aussi qu'il n'en atteindrait jamais l'extrémité. Alors il se mit à courir à l'aveuglette pour fuir, sans s'occuper de ce qui gisait devant lui.

Quand il eut dépassé le château, il commença à bredouiller des mots incohérents. Pour la première fois, il se trouvait face à face avec la mort. Il poursuivit sa course, mais la peur qui l'avait chassé en avant se trouvait maintenant devant lui et le frappait au visage. Il s'arrêta court ; les mots qu'il prononçait prirent un sens. Il n'eut plus qu'un nom à la bouche et cria : « Jimmy, Jimmy, Jimmy, Jimmy », sur un ton qui disait à la fois son angoisse et son refus de se laisser convaincre par l'affreuse réalité. Enfin, il regarda à terre. Le pont lui sembla jonché de corps humains : c'étaient ceux du jeune pilote et de l'Allemand côte à côte, et celui de Gregson qui les couvrait en partie. Leur attitude était celle de gens qui viennent de s'adonner à un exercice de lutte. L'enchevêtrement de ces membres avait je ne sais quoi de tranquille et de rassurant. On ne voyait pas de sang. La moustache du jeune pilote était collée sur sa figure, comme le postiche d'un comédien. Pourtant, Snowy ne douta pas que tous ne fussent morts.

Tout d'un coup, il se produisit un événement prodigieux. L'énorme corps de Gregson se souleva lentement sur les mains et les genoux ; Snowy mesura l'affection qui le liait à son vieux patron ; ensuite, il songea qu'il avait dû monter l'escalier et parcourir le pont en quelques

secondes, car le bruit de l'avion qui s'éloignait était encore tout proche.

— Mister Gregson, capitaine, capitaine, patron, patron!

— Snowy, dit Gregson.

Il tourna sur lui-même, lentement, comme un éléphant agenouillé et regarda le mousse en clignant des yeux :

— C'est toi, où étais-tu?

Le garçon ne trouva pas la force de répondre. Pourtant il aurait voulu dire ce qu'il savait de Jimmy. Sa bouche et ses mains s'agitaient en une mimique frénétique et incohérente.

— Il a du toupet, celui-là, hein? Le salaud, reprit Gregson.

Snowy pensa qu'en un pareil moment ces propos étaient frivoles. Des frissons de terreur parcouraient son échine. Gregson, toujours à genoux et les mains à terre, tâtonnait comme un homme qui revient à lui après un éblouissement.

— Tu n'as rien, gamin, eh! tu n'as rien?

— Jimmy, dit le garçon, Jimmy...

— Je l'ai entendu tirer ce sacré machin. C'est épatant ce qu'il a bien marché pour la première fois. Tout comme ce sacré moteur.

Soudain, le jeune pilote se mit à pousser des gémissements et se retourna. Gregson se ressaisit, rampa entre les corps des deux aviateurs et se pencha sur l'Anglais :

— Allons, dit-il, allons où êtes-vous touché?

Le jeune homme, arc-bouté sur ses talons, soulevait son torse dans une convulsion douloureuse.

— Les salauds, les salauds, répéta Gregson.

Et se tournant vers l'Allemand, qui gisait étendu sur le côté, les genoux ramenés contre la poitrine :

— Saloperie de vol en piqué. C'est ça les consignes qu'on vous donne?

Il ne reçut pas de réponse. Un violent sursaut précipita l'Allemand face contre terre.

— *God*, disait l'Anglais, *god*.

Il se retourna et regarda vers le ciel, sa tête roulant d'un côté puis de l'autre. Son visage était de la couleur de la mer, d'un gris bleu, terne et froid ; sur la peau grise de son front, des gouttes d'eau de mer avaient l'air de gouttes de sueur ; son corps était encore trempé et ses vêtements lui collaient à la peau.

— Je vais vous descendre, dit Gregson.

— Ne me touchez pas, non, ne me touchez pas.

— Vous serez mieux en bas, vous vous réchaufferez... On vous mettra sur une couchette. Je vais vous porter.

— Non, ne me remuez pas, c'est dangereux. Couvrez-moi seulement, c'est tout.

Tout en parlant, il continuait à rouler la tête.

— Va leur chercher des couvertures, Snowy. Et la boîte de pansements. Et dis à Jimmy de venir aussitôt qu'il pourra.

Le mousse descendit à la cabine, en proie à une stupeur terrifiée, en s'efforçant de ne pas regarder le corps de Jimmy. Hypnotisé par ce fouillis de chair sanglante et d'entrailles répandues sur le pont, il ne put cependant se défendre d'y jeter un coup d'œil. L'horreur qu'il éprouva le précipita en bas de l'escalier où il retrouva un courage tout neuf. Quand il remonta avec le paquet de couvertures grises, il sentit monter en lui une nausée et se jura de ne pas regarder. Mais il aperçut quand même les mains de Jimmy qui tenaient un objet. C'était la crosse du fusil-mitrailleur coupée au ras du canon. Elle était maculée de sang frais. Absorbé par la pensée de son camarade, il restait debout et muet à côté de Gregson, toujours agenouillé entre les deux pilotes. L'Allemand s'était tourné sur le dos. Il était, lui aussi, très jeune, âgé de dix-neuf ans environ. Il se plaignait faiblement, comme se parlant à lui-même et rejetait en arrière sa belle tête dont la souffrance avait marqué profondément les traits. Mais ce qui fascinait Snowy, c'étaient les jumelles dont Gregson avait débarrassé le pilote et qu'il avait déposées sur le pont. Car c'était bien des jumelles, il en était sûr désormais, et jamais il n'avait rien vu de plus tentant. Elles étaient là, à côté de la tête de l'Allemand, dans leur étui de cuir sombre, taché de sel, marqué aux initiales K.M. gravées en noir. Snowy en oublia Jimmy, qui gisait, réduit à l'état de bouillie sanglante, à quelques pas de là.

Gregson lui prit les couvertures des mains sans qu'il s'en aperçût, grommela un : « Ah! c'est comme ça, mon garçon. » Mais Snowy n'entendit pas. Il regarda le patron recouvrir d'abord l'Anglais, puis l'Allemand, chacun de trois couvertures. Un vent léger qui se levait du Sud-Est souleva l'une des couvertures qui couvraient les pieds de l'Allemand. Snowy se baissa, repoussa les pieds sous la couverture. A ce moment, l'aviateur hurla de douleur.

Le mousse recula effrayé et se sentit coupable, il ne pouvait parler. Gregson s'approcha de l'Allemand et lui murmura à l'oreille quelques mots de réconfort, que Snowy ne comprit même pas. Ils furent tous deux bien étonnés d'entendre le blessé rompre de nouveau le silence et dire très tranquillement en anglais :

— Je crois que c'est ma jambe. Peut-être même mes deux jambes,

— Il parle anglais! s'exclama Gregson, comme si cela était prodigieux qu'un individu d'une autre nation puisse savoir une autre langue que la sienne..., anglais, il parle anglais!...

— Je crois que c'est ma jambe, répéta l'Allemand.

— Nous avons une boîte de pansements, reprit Gregson. Ça ne sert pas à grand-chose une boîte de pansements. Mais on vous tiendra au chaud. On va retourner à terre. Bientôt. Compris? Hôpital. Compris?

— Je n'ai pas monté la boîte de pansements, dit Snowy, j'ai oublié.

Personne ne prit garde à cette réflexion. Le pilote anglais demanda :

— Dans combien de temps pourrons-nous être à terre?

— Ça dépend, dit Gregson, une heure, peut-être plus. Ça dépend si le mécanicien peut mettre en marche rapidement.

Snowy ne bougea pas. Il aurait voulu parler. C'était de son devoir de dire à Gregson que jamais plus Jimmy ne mettrait le *Breadwinner* en marche.

— Va chercher du thé, Snowy, et de l'eau-de-vie aussi. Remplis quatre gobelets, tu en prendras aussi pour toi. Non, cinq ; il en faut un pour Jimmy.

— Jimmy...

— File et monte-nous ça vite. Cinq gobelets, mon garçon.

Il regarda le ciel et sa fureur explosa :

— Je me demande où est passé ce salaud. Je croyais bien que Jimmy l'avait eu.

— Il nous a hachés comme de la chair à pâté, dit l'Anglais.

— Je l'aurais bien haché, moi aussi, ce bandit. La prochaine fois, c'est moi qui tirerai le canon. Jimmy!...

La violence de cet appel terrorisa Snowy qui s'enfuit et courut préparer le thé. Il agissait comme un automate, le cerveau vide.

Il mit les gobelets sur un plateau de fer, afin de pouvoir tout porter en une seule fois. Il avait ajouté la fiole d'eau-de-vie. Il ne pouvait se décider à ne prendre que quatre gobelets. Il en ajouta un cinquième, comme si ce geste pouvait conjurer le sort.

Il emporta alors le plateau sur le pont et s'aperçut que le temps avait complètement changé. Un nuage sombre s'avançait de l'Ouest et il n'y avait plus de lumière sur la surface de la mer. L'attitude de Gregson avait quelque chose de terrible. Il se tenait à quelques centimètres de l'emplacement du canon, les jambes écartées, les bras raides et loin du corps. Ce fut la couleur de ces bras qui frappa le mousse ; ils étaient rouges de sang. Mais à la place où avait été le corps de Jimmy, amas de chair écrasée, on ne voyait plus qu'une toile cirée sous laquelle on devinait à peine la forme d'un être humain. Gregson regarda venir Snowy et s'essuya les mains avec un chiffon.

— Pas besoin de la cinquième tasse, Snowy.

— Je sais, dit le mousse en retenant ses larmes. J'avais vu.

— Il avait trois gosses, dit Gregson.

Son vaste corps s'était soudain tassé. Il pensait au pauvre Jimmy : « En voilà du beau travail! »

Il continua à s'essuyer les mains avec le chiffon huileux jusqu'à ce que le mélange de sang et d'huile eût couvert ses doigts d'un enduit brunâtre.

— Il avait toujours souhaité tirer ce canon. Eh bien! il l'a tiré! » ajouta-t-il comme en manière de consolation. Il vaut mieux prendre le thé tout de suite pendant qu'il est chaud. On dirait que ça sent la pluie.

Le mousse porta le thé à l'avant du bateau où les deux pilotes étaient étendus. Il entendit Gregson, derrière lui, agiter vivement ses mains

dans un baquet d'eau. Les aviateurs parlaient entre eux et les jumelles étaient toujours posées à côté d'eux.

— Ça c'est drôle, disait l'Anglais, j'ai tout le temps pensé que c'était vous.

— Je ne trouve pas ça si drôle.

— Ça vous apprendra à voler à si basse altitude.

Ils souriaient tous deux.

— Voilà le thé, dit Snowy.

— Bravo!

L'Anglais essaya de lever la tête, mais il la laissa retomber en proie à une douleur atroce qui sembla tordre sa colonne vertébrale. « Mon Dieu! Mon Dieu! » Il respirait profondément et ses lèvres tremblaient : « Oh! mon Dieu! »

Gregson se pencha vers lui. Il lui posa doucement les mains sur les épaules et Snowy remarqua que jamais elles n'avaient été aussi propres.

— Je crois qu'il faudra vous descendre. Il va pleuvoir.

Une étrange expression de souffrance passa sur le visage de l'Anglais. Elle crispa les traits juvéniles de son visage qui parut soudain vieilli. Snowy ne pensa pas que le pilote pût trembler de peur, car il ne lui venait pas à l'idée qu'un homme pût avoir peur.

— Descendez Messner, dit l'Anglais avec un sourire. Les hôtes d'abord. C'est le nom de l'Allemand.

— Je vous descendrai tous deux en un rien de temps, répondit Gregson.

— Soit. Lui d'abord. Si vous le laissez tomber, je saurai ce que j'ai à faire.

Gregson se tourna vers l'Allemand, lui glissa ses deux bras sous le dos et le souleva. Alors il se rendit compte que les jambes du blessé paraissaient détachées du tronc et pendaient comme celles d'un pantin désarticulé. Il entendit l'homme haleter et le reposa sur le sol.

— Allons, dit-il, on va chercher la civière.

Il pleuvait plus fort maintenant. L'Allemand, raidi, la face tournée vers le ciel, respirait avec peine et semblait accueillir avec plaisir cette pluie bienfaisante. Les lèvres ouvertes, il aspirait goulûment les gouttes de pluie qui tombaient dans sa bouche.

La civière était accrochée près de la lucarne qui éclairait l'escalier. Gregson la détacha et l'emporta sous son bras :

— Du travail pour toi, Snowy, dit-il, attention à ton dos.

Le pont du *Breadwinner* semblait plus étroit que jamais ; la civière faisait l'effet d'une échelle au travers d'une minuscule pièce. Gregson la posa à côté de l'Allemand et Snowy se mit aussitôt à en défaire les courroies.

Puis, Gregson souleva les épaules de Messner et les déposa sur la civière. Messner serra les poings : « Mes jambes, je vous en prie, mes jambes. » Gregson ne répondit pas et fit glisser les jambes sur la civière. A ce

moment, le jeune homme lança ses mains en l'air et les rabattit violemment sur sa figure, les doigts crispés. Il sanglotait derrière ses doigts décolorés. Le mousse fut moins ému par ces larmes d'un adversaire que par la tache sanglante qui mouillait le pont à la place de ses jambes. Messner garda les mains sur son visage pendant qu'on le transportait en bas ; Gregson marchait devant, le mousse, derrière, peinait dans l'étroit escalier. Ils déposèrent leur fardeau sur le plancher de la cabine, entre les couchettes. Snowy posa à terre les bras de la civière d'un air à la fois fier et détaché ; c'était la première fois qu'il s'occupait de choses si sérieuses. Il se tint droit en se frottant négligemment les mains, regarda Gregson et l'Allemand d'un air de gravité lassée. Il avait vu le sang pour la deuxième fois en quelques minutes et dominait désormais son émotion ; il se sentait transporté dans un monde de larmes et de douleur et en éprouvait une violente exaltation intérieure.

L'Allemand avait toujours les mains sur sa figure quand Gregson et Snowy remontèrent avec la civière. Sur le pont il pleuvait de plus en plus. L'Anglais avait enfoui sa tête sous les couvertures. Rigide et entièrement couvert il avait l'air d'un cadavre. Il rabattit le haut de la couverture et montra un visage osseux et creusé d'ombres :

— Ramasse toutes mes affaires, dit-il à Snowy, avant qu'elles ne soient trempées.

Et Snowy, obéissant avec fierté, ramassa les bottes et les chaussettes.

Gregson se pencha sur le blessé :

— Pouvez-vous bouger un tout petit peu ? Juste pour me permettre de vous soulever.

— Comment va le vieux Messner ? Vous ne l'avez pas laissé tomber ?

— Allons, dit Gregson, un petit effort.

— Mon Dieu, mon Dieu, oh ! Jésus !

Il geignait en serrant les dents, tandis que la pluie ruisselait lourdement sur son visage, sur ses cheveux clairs déjà poissés d'eau de mer, lui donnant un aspect étrangement sauvage. Brusquement, Gregson lui rabattit la couverture sur la figure, le souleva d'un mouvement rapide et le déposa sur la civière, au moment où Snowy arrivait avec les bottes et les chaussettes. Ils descendirent leur compatriote. La pluie redoublait sous la poussée du suroît et délayait les flaques de sang répandues sur le pont.

Cinq minutes plus tard, le mousse remonta pour ramasser les tasses encore à demi-pleines. Cette fois, il ne jeta même pas un regard sur le tas informe qui avait été Jimmy et le sang qui marquait la place des deux pilotes ne lui fit pas plus d'impression que celui qu'il avait l'habitude de voir tacher le sol du marché aux poissons.

Il ne pensait qu'aux jumelles. Leur étui était trempé d'eau salée et il eut beaucoup de peine à les en extraire. Il les porta à ses yeux et contempla la mer à travers la masse mouvante et grise de la pluie. Soit que l'eau eût troublé les verres, soit qu'ils ne fussent pas accommodés à sa vue, il

ne vit rien qu'une vague lueur brouillée d'un gris sale. Aucun rapport avec ce qu'il avait rêvé. Fébrilement, il remit les jumelles dans leur étui, ramassa les tasses et se hâta de descendre en baissant la tête sous la pluie cinglante.

***

En bas, un nouveau problème se posait. La voix de Gregson bougonnante sortait du réduit où Jimmy s'était si souvent débattu aux prises avec le moteur.

— Tu y connais quelque chose dans les moteurs, Snowy?

Le mousse posa le plateau et les jumelles sur la table de la cabine qui séparait les corps étendus à terre des deux pilotes. Gregson, incapable de se glisser tout entier dans le réduit qui contenait le moteur, se tenait accroupi, le corps à demi engagé dans le réduit et considérait le moteur avec une morne désolation, tout en le caressant avec un chiffon huileux comme si cette caresse eût, par miracle, suffi à le remettre en marche.

— Je sais qu'on tourne cette sacrée manivelle, mais c'est tout ce que je sais.

— Ça ne doit pas être bien malin, dit le mousse.

— Il ne voulait laisser personne s'en occuper, grogna Gregson.

La mort elle-même n'avait pas supprimé tous ses griefs contre Jimmy. « Personne n'avait le droit d'y toucher. Rien que lui. » Il cessa d'essuyer et jeta le chiffon souillé d'huile sur le moteur et, branlant la tête : « Il savait toujours mieux que tout le monde. Il n'y avait rien à lui dire. »

L'image de Jimmy gisant là-haut, étripé, méconnaissable, informe, traversa l'esprit du mousse. Il s'empressa de dire :

— On le fait partir ici en bas, je sais ça.

— Eh! bien, vas-y. Fais-le, toi.

Gregson recula de quelques pas. Snowy s'introduisit avec agilité dans le réduit. Il se sentit investi d'une grave responsabilité après une succession d'événements terrifiants : la mort de Jimmy, l'essai des jumelles, la descente des blessés dans la cabine et maintenant la mise en marche du moteur. Il avait jusqu'à présent considéré le moteur comme sacré. Il ne devait pas y toucher, il appartenait à Jimmy et ne communiquait qu'à lui ses secrets.

Il se glissa le long du berceau et appuya sur le bouton du carburateur, de haut en bas. Il reproduisait les gestes qu'il avait vu faire par Jimmy. Ce moteur était un extraordinaire assemblage de bouts de fil de fer, de dispositifs bizarres imaginés par Jimmy qui lui donnaient l'apparence du projet ébauché d'un inventeur. Un morceau de fil de fer était accroché au starter. Il fallait le tirer en arrière dans une position déterminée au moyen d'une ficelle enroulée sur un clou et le relâcher quand le moteur tournait trop vite. On tournait deux fois la manivelle avant de donner l'allumage.

Tout en regardant faire le mousse, Gregson murmura :

— Il faut que nous rentrions vite. Tu sais ça, n'est-ce pas ?

Snowy fit signe que oui, tout en constatant, à part lui, qu'en somme il ne savait pas du tout comment les choses s'étaient passées là-haut.

— Il volait sacrément bas, dit Gregson. On aurait pu toucher ses ailes. J'ai cru qu'il allait me décapiter. Il tirait comme un enragé. Il nous a jetés les uns sur les autres, comme des chiens qui se disputent un os.

Il jeta un regard par-dessus son épaule :

— Tu sais qu'ils ont tous les deux de sales blessures ?

Le mousse opina et dit qu'il pensait pouvoir mettre en marche. Puis, avec une feinte négligence, il appuya la main droite sur la manivelle de départ.

— Tu crois que tu pourras y arriver ?

Snowy répondit d'un ton de lassitude méprisante :

— Ça part pas comme ça du premier coup. Faut que ça fasse un tour complet.

— Ah ! c'est ça, c'est donc ça, dit Gregson.

Il aimait faire croire à Snowy qu'il avait appartenu à la marine à voile. En réalité, il n'avait jamais servi que sur des bateaux à vapeur, très petits, très vieux et généralement en mauvais état. Il n'avait pas grande confiance dans les moteurs ; moins que jamais. Il tenait ses mains à plat sur son ventre. Tout était tranquille ; on n'entendait que le bruit, hostile et irritant, de la pluie qui battait le pont. Il se demanda soudain quelle heure il pouvait être.

Avant même qu'il eût tiré sa montre, le mousse avait réussi à donner un tour de manivelle ; dans sa surprise, Gregson oublia sa montre. Il n'était pas surpris que le moteur ne voulût rien savoir : il y était habitué ; ce qui l'étonnait, c'est que Snowy eût lancé la manivelle exactement comme l'aurait fait un mécanicien professionnel. Le mousse connaissait par cœur les gestes de Jimmy et leur répétition exacte semblait à ce moment ressusciter le disparu ; il était là près d'eux, dans ce trou sale, avec son visage triste, ses traits tirés par la souffrance.

Quand Snowy eut à quatre reprises tourné en vain la manivelle, Gregson acquit l'amère conviction que le moteur ne se mettrait jamais en marche. Le mousse s'acharnait. Il examina les bougies et dit : « Elles ne donnent pas. » Il désirait passionnément réussir, sentant qu'en cas de succès il deviendrait aux yeux de Gregson une sorte de héros. « Il n'y a pas de compression », dit-il encore.

— Compression, compression ! répéta Gregson. Laisse-moi essayer.

Il n'avait aucune idée de ce qu'était la compression. Il saisit la manivelle comme il aurait pris une clef de pendule. Quand il lui eut donné l'élan nécessaire, elle tourna sous cette formidable impulsion, décrivit deux ou trois tours complets. Gregson, perdant l'équilibre, fut précipité contre la cloison.

— Cette sale mécanique n'a jamais été bonne à rien. Je l'ai toujours dit. C'est miracle qu'elle ait jamais marché.

Il s'appuya contre la cloison, tout haletant, en proie à un violent et lourd désespoir.

Snowy ne répondait pas. Il rampait de nouveau derrière le berceau du moteur, sans très bien savoir ce qu'il cherchait. En se glissant sous le bloc-moteur, il mit les genoux dans des flaques d'huile qui lui parurent anormalement larges. Il tâta l'huile de la main et s'aperçut qu'elle était mélangée d'eau. Alors il promena ses mains sur le moteur jusqu'à ce qu'il trouvât l'endroit où un éclat d'obus avait ouvert une brèche aux bords déchiquetés encore imprégnés d'huile.

Snowy appela Gregson, dont l'imposante stature bouchait toute la largeur de l'escalier et il songea tout à coup qu'il avait fallu un miracle pour qu'une si grosse cible sur un si petit bateau n'ait pas été touchée.

— C'est fichu, dit-il.

— Fichu quoi? dit Gregson, qu'est-ce que ça veut dire? Qu'est-ce qu'il y a?

Snowy se glissa hors du trou, subitement las, les genoux et les mains couverts d'une huile qu'il essuyait machinalement sur sa figure et sur ses cheveux clairs où se dessinaient des traînées sombres.

— Oui, le moteur est fichu. C'est bien ce que je craignais. Un éclat d'obus.

Gregson leva son énorme visage; la colère gonflait les veines de son cou.

— Pourquoi ces salauds ne nous ont-ils pas envoyés par le fond? Ça serait fini maintenant.

Le mousse entendait le vent s'élever et craignait une nouvelle complication.

— Qu'est-ce qu'on va faire? dit-il.

Il se rendait bien compte qu'avec un moteur ruiné, la situation était sérieusement compromise sinon désespérée. Il sentit sur ses lèvres le goût écœurant de l'huile et répéta machinalement :

— Qu'est-ce qu'on va faire?

— Va nous chercher du thé, rugit Gregson.

Tout en pestant et en rageant, il gravit l'escalier de la dunette et monta sur le pont, sous la pluie battante.

Le pilote anglais tressaillit et ouvrit les yeux comme si le mousse l'avait brusquement tiré d'un rêve en entrant dans la cabine. Quant à Messner, il gardait les yeux clos et le visage tourné de côté.

La cabine n'était éclairée que par une lucarne large d'un mètre carré à la vitre dépolie, que la pluie et les embruns avaient recouverte d'une épaisse croûte grisâtre. Dans la pénombre, Snowy apparut au pilote comme une ombre mouvante et irréelle. Il ne pouvait ni ne souhaitait sortir de sa torpeur. Ses yeux s'étaient enfoncés plus profondément dans

leurs orbites, voilés comme la vitre du plafond, ils suivaient vaguement les mouvements du jeune garçon.

Il mit longtemps à comprendre que Snowy était occupé à manier un objet qui ressemblait à une lampe de poche et que tour à tour il levait vers la lucarne, dirigeait vers les murs, puis vers Messner et vers lui-même, sans l'allumer. Il lui semblait que le mystérieux objet n'était pas étranger à la douleur qu'il ressentait au plus profond de lui-même ; c'était comme un coup de marteau frappé juste au-dessus des yeux et qui prolongeait ses irradiations jusqu'au bas de la colonne vertébrale.

— Que diable fais-tu là ? demanda-t-il enfin.

Le mousse surpris, non par la question, mais par la douceur de la voix qui semblait venir de très loin, se sentit un peu coupable.

— Pas grand-chose, répondit-il.

— Pose cette lampe, ne la remue pas comme ça.

— C'est pas une lampe, c'est des verres.

— Des verres ?

— Des jumelles. Celles de l'Allemand. Je les ai trouvées sur le pont.

— Ah !

— J'peux pas m'en servir. Tout à l'air détraqué là-dedans.

— Fais voir : des jumelles allemandes, cela doit être de bonne qualité.

Il éleva un peu les mains sans étendre les bras ; Snowy lui tendit les jumelles. Le pilote les posa sur sa poitrine et respira avec effort, comme si ce simple geste l'eût épuisé. Puis il les porta à ses yeux et les tint immobiles sans accommoder les verres à sa vue. Il appuya les lentilles contre ses orbites creuses et resta sans mot dire, comme perdu dans un rêve de fatigue, d'oubli ou de douleur.

Snowy ne se rendait pas compte de ce que cachait cette longue et silencieuse attente ; une lutte sauvage pour essayer d'agir normalement, de mettre au point ses lunettes et de dire quelques mots sans laisser même soupçonner son angoisse.

Au bout d'un long moment, il reposa lentement les verres sur sa poitrine et Snowy remarqua qu'il les tenait extraordinairement serrés. Il esquissa un sourire épuisé, mais tranquille, comme s'il cherchait à rassurer le mousse.

— Elles ont besoin d'être réglées, c'est tout.

Ses mots sortaient de sa bouche par saccades, rapides : « Je peux le faire ; c'est très facile. »

Il serra plus fort l'appareil contre lui. Ses yeux semblaient vouloir se fixer sur quelque point obscur et lointain, au delà des murs vernis de la cabine. Leur expression marquait un désespoir affreux.

Mais ce qui inquiétait surtout le mousse, c'était de voir les mains du pilote crispées sur les jumelles. Il attendit un moment que l'aviateur les lui rendît. Puis il comprit qu'il attendait en vain. L'Anglais les serrait de plus en plus contre sa couverture ; enfin, ses yeux se fermèrent et Snowy se résigna.

Il se souvint du thé. Il jeta un dernier regard sur le pilote dont le corps avait pris une rigidité cadavérique et qui serrait les jumelles dans ses mains, à la façon dont on voit, sur les images, les mourants serrer un crucifix. Il poussa la bouilloire sur le feu et vida les tasses encore pleines de thé refroidi. Il était saturé du thé, écœuré de tous les événements de cette journée, ponctués chaque fois par les cris de Gregson réclamant du thé qu'il laissait refroidir sans le boire, quitte à en redemander dès que survenait une nouvelle catastrophe. Il jeta les tasses en vrac sur la table où elles allèrent heurter bruyamment la poêle à frire pleine de pommes de terre.

Ce fut à ce moment que Messner se tourna sur le dos et commença à gémir. Sa plainte parvint aux oreilles du mousse qui, partagé entre l'écœurement et l'indifférence, feignit, pendant quelques instants de ne rien entendre. Enfin, à contre-cœur, Snowy se décida à refaire du thé et à appeler Gregson. Il alla au bas de l'escalier de la dunette et cria :

— Mister Gregson, patron, le thé.

Mais aucune réponse ne lui vint au travers de la pluie. Il leva la tête et vit l'averse strier le carré de ciel noir de fines rayures blanches. Il devait encore se passer quelque chose d'anormal. Quant il eut gravi quelques marches, il constata que Gregson avait gréé une voile. Alors Snowy monta sur le pont et demeura émerveillé devant ce triangle de toile d'un brun cuivré claquant sous la pluie. Il n'avait encore jamais vu cela. Le *Breadwinner*, si trapu, si petit, avait considérablement grandi. Il avait pris de l'importance et l'énorme silhouette de Gregson, le ventre écrasé contre la barre, de la sveltesse.

— Mister Gregson, le thé est prêt.

— Pas le temps, rugit Gregson.

Le mousse resta cloué sur place. Il n'était pas croyable que Gregson pût refuser du thé :

— Je peux vous le monter...

— Pas le temps, je te dis. J'ai le temps de rien. Voilà le vent qui se lève. Regarde la mer, regarde donc. Il faut que nous ramenions à terre nos deux bonshommes.

Le mousse se retourna et s'aperçut que le temps avait changé. La pluie et le vent faisaient rage et déjà la mer se couvrait de sillons écumeux. L'horizon s'était rétréci et le ciel semblait se confondre avec l'eau. Des nuages massifs s'amoncelaient en direction du Nord-Est.

— Encore une heure et nous rendrons tripes et boyaux, dit Gregson. Nous sommes allés trop à l'Ouest. Je l'avais bien dit.

Il ressassait ses vieilles marottes. Le mousse se rappelait les plaintes désespérées du pauvre Jimmy, réclamant à cor et à cri un moteur auxiliaire. Mais il ne dit rien. A quoi bon? Il était trop tard.

— Descends, dit Gregson, et occupe-toi de ces deux-là en bas.

— Oui.

— Eh ben! ne reste pas là!

La violence de l'apostrophe fit sursauter Snowy qui s'en retourna prestement. Il revit en passant le corps de Jimmy, masse informe déjà noircie par la pluie, où le sang délavé formait des taches pâles et qui ne ressemblait même plus à un mort. Replongé soudain dans l'atmosphère d'horreur qu'il avait un peu oubliée, couvert d'une sueur froide, il descendit précipitamment, se versa du thé et le but à grosses gorgées.

Le bateau avait commencé à rouler légèrement et déjà les oscillations s'accentuaient. Snowy savait qu'elles ne cesseraient plus. Bientôt, le *Breadwinner* se mettrait à tanguer, et si le vent soufflait plus fort, le roulis et le tangage continueraient jusqu'à un demi-mille de la côte. Le bienfaisant breuvage dissipa un peu ses angoisses. Il vida sa tasse et s'aperçut qu'il y avait du nouveau dans la cabine.

L'Anglais avait étendu la main jusqu'au pied de la table ; puis il s'était traîné sur le plancher et avait avancé de quelques mètres. Il pouvait maintenant toucher l'épaule de l'Allemand :

— Messner, Messner, disait-il, je vous parle, Messner.

Il regarda le mousse :

— Il ne me répond plus. Il a toussé et grogné comme un diable, et maintenant il ne répond plus.

Il tira l'Allemand par sa vareuse :

— Messner, Messner...

Snowy se pencha vers Messner, qui avait détourné la tête. Le sang qu'il avait rejeté en toussant luisait sur sa vareuse, sur le sol et sur sa figure pâle. Un nouveau flot sanglant s'écoula de sa bouche, lorsque le mousse lui remua la tête. Ses yeux se fixèrent dans la direction de Snowy, mais il était évident qu'ils ne voyaient plus.

— Il vomit du sang. Il y en a partout. Qu'est-ce que je vais faire ?

— As-tu une boîte de pansements de secours ?

— Oui.

— Regarde ce qu'il y a dedans.

Pendant que Snowy cherchait la boîte dans le placard de Gregson, l'Anglais, épuisé, ferma les yeux à demi. L'Allemand recommençait à gémir faiblement ; sa tête roulait de côté et d'autre, comme celle d'une poupée mécanique ; chaque mouvement faisant sourdre aux coins de sa bouche un nouveau filet de sang.

Le mousse ouvrit la boîte et la posa à côté de l'Anglais. Mais celui-ci n'y prit pas garde :

— Regarde sous la couverture, dit-il, relâche ses vêtements. Tâche de le soulager. Déboutonne sa vareuse et son pantalon.

La boîte inutile resta par terre. Snowy rampa sur les mains et les genoux jusqu'à l'Allemand. Il n'avait jamais pensé qu'il pût s'agir d'un être tout à fait humain et il le pensait moins que jamais de ce triste pantin dont la tête roulait sans cesse de gauche à droite.

En tirant la couverture, il vit une grande tache sombre qui s'étendait du haut des jambes jusqu'au-dessus de l'aîne gauche. Snowy fut saisi

par la crainte de défaillir. Il sentit ses dents grincer et recouvrit vivement le corps qui oscillait légèrement, suivant le balancement du bateau.

Assis par terre entre les deux pilotes, il ne pouvait parler. La nausée lui monta à la gorge.

— Qu'est-ce que c'est? demanda l'Anglais.

— Du sang, du sang partout. Sur les jambes, sur l'estomac.

— Laisse-le couvert.

Il parlait brièvement, ménageant sa propre faiblesse. Ses mains seraient toujours les jumelles contre sa poitrine. Il sourit à Snowy :

— Je me sens un peu aplati.

— Le temps se rafraîchit, dit le mousse.

— On m'avait dit qu'il pleuvrait vers midi. J'avais tout juste le temps de faire une patrouille...

— Voulez-vous du thé? demanda Snowy.

Et il fit mine de se lever, mais le pilote lui sourit encore et dit :

— Non, merci. Reste assis là et parle-moi.

Mais Snowy ne savait que dire. Il eût bien préféré que ce fût l'aviateur qui parlât.

Celui-ci reprit :

— Il fait noir comme en enfer ici, tu ne trouves pas?

— Non, il ne fait pas noir, mais je peux allumer la lampe.

— La lampe?

Il articulait lentement; il semblait vouloir garder ce mot sur ses lèvres. Il leva les paupières dans un effort désespéré pour apercevoir le jeune garçon dans l'obscurité de la cabine. Deux lampes à huile étaient fixées sur la paroi, entre les deux placards. Snowy frotta une allumette pour allumer celle qui se trouvait à tribord, du côté de l'Anglais. La maigre flamme orangée ne donna d'abord presque pas de lumière. Snowy leva la mèche et quand il s'éloigna, son ombre s'étendit sur l'Anglais, jetant un reflet fauve sur les parois jaunes et sur la figure de l'Allemand.

Tristement, Snowy se blottit dans un coin. La lueur huileuse de la lampe tomba sur le jeune Anglais, modelant doucement le visage aux traits détendus, arrondissant les angles, effaçant les méplats. Snowy vit passer sur ce visage les premiers signes de la mort. Il était si paisible qu'il crut pendant quelques instants que tout était fini : les yeux étaient clos, les lèvres entr'ouvertes, comme si elles étaient encore en train de prononcer le mot : lampe.

Mais les yeux se rouvrirent; ils paraissaient plus noirs, insensibles à la lumière extérieure, éclairés du dedans par une lueur sombre. Le mousse sursauta en entendant le pilote murmurer :

— Ça va mieux.

Snowy s'assit, soulagé, serrant ses genoux entre ses mains :

— Comment va ce vieux Messner?

— Il est tranquille, dit le mousse.

— Messner, comment vas-tu?

Messner ne répondit pas ; il ne gémissait plus et avait détourné sa tête de la lumière.

— Sacré brave bougre.

— C'était peut-être pas lui, dit Snowy.

Il se refusait toujours à reconnaître qu'un ennemi pût être brave.

— Je crois bien que si. Et lui aussi sait bien que c'était moi.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Mais vous alliez plus vite que lui, n'est-ce pas ? Vous auriez pu l'attraper facilement, n'est-ce pas ? Les Anglais vont plus vite, n'est-ce pas ?

D'un seul coup, il s'informait de tout ce qui lui tenait à cœur.

— Aller vite ne suffit pas, dit le pilote.

— Non ?

— D'ailleurs, je n'étais pas plus rapide que lui. Il pilotait un 109. J'ai eu de la chance.

Il sourit, fatigué, et de nouveau son regard sombra.

Puis dans un sursaut d'agonie, un grand frisson parcourut tout son corps et convulsa son visage. Un éclair de terreur s'alluma dans ses yeux qui roulèrent, affolés, comme ceux de quelqu'un qui tombe brusquement dans le vide et cherche éperdûment où s'accrocher.

— Snowy, dit-il, Snowy.

Instinctivement, Snowy lui prit les mains. Elles étaient toujours crispées sur les jumelles, poissées d'une sueur morbide et pourtant glacées. Le mousse croyait sentir cette douleur et ce froid passer dans les siennes.

— Je vais chercher le patron, dit Snowy. Je vais appeler mister Gregson...

Il voulut se mettre debout, mais ses mains étaient prisonnières.

— Ça va mieux, Snowy, ne t'en va pas. Ça va, maintenant.

— Sûr ? demanda Snowy. Je ferais quand même mieux d'aller le chercher.

— Non, ne t'en va pas. Comment va mon vieux Messner ? Regarde un peu ce qu'il devient.

Messner était tranquille. Le mousse, toujours retenu par les mains, ne pouvait bouger. Mais il confirma que Messner paraissait paisible et proposa de nouveau d'aller chercher Gregson. Cette fois, le pilote ne répondit pas. Snowy avait depuis longtemps perdu la notion du temps. Dans la pénombre et le silence, il avait l'impression que le jour mourait.

Il resta accroupi pendant longtemps encore, captif des mains de l'aviateur. Il pensait aux jumelles dont la courroie était inextricablement emmêlée entre leurs doigts. Il n'entendait que la respiration du pilote, irrégulière et rauque, faisant écho au bruit de la pluie et de la mer qui battait les flancs du rafiot. Snowy ferma les yeux et se laissa bercer au rythme du roulis. A l'ampleur des oscillations il devinait presque à quelle distance de la côte se trouvait le *Breadwinner* : cinq milles environ. Il

perçut le courant de la rivière, d'abord faiblement, puis plus fort à mesure qu'on approchait de la terre. Les jours de vent d'ouest comme aujourd'hui il y avait toujours un remous qui les portait à la côte. Mais ils avaient encore du chemin à faire.

— Messner va-t-il bien?

La voix de l'Anglais n'était plus qu'un souffle. Snowy trouvait extravagante cette insistance au sujet de l'état de Messner. Il ne pouvait attacher aucun intérêt à Messner, ses jumelles mises à part, et il se taisait.

— C'est un type épatant, ce Messner. Il aura des choses à dire si nous rentrons! Le pilote esquissa un sourire, mais le mouvement de ses lèvres était sans force.

— Si nous rentrons; ça c'est la question. Il parlait de plus en plus lentement : « Quand vous rentrerez ». Il essaya encore de sourire, avec le même insuccès. « Si vous rentrez! »

Cette ironie désespérée confondit le mousse. Le pilote le regardait, les lèvres entr'ouvertes, la pensée flottant dans le vague.

Quand il se remit à parler il changea de sujet.

— Cette lampe éclaire beaucoup.

— Voulez-vous que je baisse la mèche.

— Non. Sa voix n'était plus qu'un murmure montant d'un grand trou. « Ça ne me déplaît pas. Penche-toi un peu ».

L'ombre du mousse s'étendit, large et protectrice, sur le visage du jeune homme. Leurs doigts étaient toujours étroitement unis sur l'étui des jumelles. Il faisait froid et Messner ne donnait aucun signe de vie. De temps en temps, quand le bateau plongeait au creux d'une lame, la lampe lançait un violent éclair qui faisait vaciller l'ombre. Il devait être déjà tard quand le pilote commença à murmurer des choses que Snowy ne comprit pas. A un moment, il ouvrit les yeux où brilla une dernière flamme et il parla d'une femme. Un instant plus tard, il reprit :

— Dis à ce vieux Messner qu'il s'est bien battu.

Il se tut enfin. Le mousse le regarda mourir sans savoir qu'il mourait. Ce fut seulement quand il se déplaça pour mieux voir son visage qu'il sut qu'il était mort. Le souffle s'était éteint pour toujours et la moustache mouillée et plaquée sur le visage avait plus que jamais l'air d'un postiche. La lampe éclairait avec force, allumant une lueur inquiétante dans les prunelles maintenant immobiles, toujours fixées sur le mousse.

Snowy parvint enfin à libérer ses doigts et libéra en même temps les jumelles. Il avait froid et reculait lentement en rampant sur le plancher. Quand il se pencha sur Messner, il s'aperçut que l'Allemand avait, lui aussi, cessé de vivre. La lumière éclairait maintenant, avec le même éclat, les deux hommes étendus côte à côte.

***

Le *Breadwinner* parvint tard dans la journée à l'abri des dunes et de la péninsule Ouest de la baie. Gregson et le mousse se tenaient sur le

pont. La pluie, qui tombait en cascades du ciel crépusculaire, cachait les falaises et les collines se perdaient dans les nuages. Snowy serrait les jumelles contre lui — aussi fortement que Gregson s'appuyait à la barre — comme s'il allait les porter à ses yeux pour inspecter l'horizon.

Ils avançaient vers l'estuaire et Gregson dirigeait le *Breadwinner* vers le port. Le vent gonflait la voile par à-coups et le bateau roulait de tribord à bâbord. Snowy commençait à distinguer les contours du rivage embrumé de pluie et la ligne brune des dunes, seule touche de couleur dans le décor hivernal. Il leva son regard sur Gregson et crut discerner sur la grosse figure boudeuse les signes d'une légère détente. Il le vit lécher sur ses lèvres les gouttes de pluie. Cela lui donna du courage.

— Presque arrivés, mister Gregson, dit-il.

La réponse éclata avec une violence qui parut effrayer Gregson lui-même.

— Dieu les damne, rugit-il, Dieu les damne, tous tant qu'ils sont. Pourquoi ne nous laissent-ils pas tranquilles, hein, pourquoi ? Combien de temps ça va-t-il durer encore ? Pourquoi ne nous laissent-ils pas vivre en paix ? Dieu les damne et les foudroie, tous ces salauds, tous, dans le monde entier.

Il cessa de crier et poussa un profond soupir. Il était lourdement appuyé sur sa barre, le corps abandonné, la figure subitement vieillie et pâlie, inondée par la pluie comme par un flot de larmes.

Il mit sa main sur l'épaule du jeune garçon, comme s'il se rappelait brusquement sa présence. La mer s'apaisait près de l'embouchure de la rivière et le *Breadwinner* s'insinuait dans l'étroit passage, le long de la rive sauvage et déserte. Aucune lumière n'éclairait cette lugubre fin d'après-midi et la pluie assombrissait de plus en plus les collines, les falaises et le ciel bas.

Snowy restait immobile. Il avait décidé dans son for intérieur que, quelques minutes avant de débarquer, il porterait les jumelles à ses yeux ; mais il n'en avait plus envie. Il n'était même plus très sûr qu'il valût la peine d'avoir des jumelles.

La main de Gregson, toujours appuyée sur son épaule, il songea à Jimmy, à la violente explosion de Gregson, aux deux aviateurs gisant sous la lumière orangée de la petite cabine et à leurs deux beaux visages reposant sans vie, côte à côte. Il pensait à tous les aviateurs, tous les aviateurs tués en combattant, quelque part dans le monde. A ce moment, ils pénétrèrent dans l'estuaire. Gregson le tenait toujours affectueusement par l'épaule, sans parler ; une fois de plus, l'enfant leva les yeux vers lui et vit sa vieille figure tirée et comme baignée de pleurs. Snowy ne dit rien, mais il sentit monter en lui une vague d'allégresse. Il était allé à la guerre avec les hommes ; il avait vu la mort. Il était vivant et le *Breadwinner* rentrait au port.

(Traduction d'Hélène Ducru). H. E. BATES

JOHN D. ROCKEFELLER

1839-1937 : deux années de plus auraient suffi pour que John D. Rockefeller devînt centenaire. S'il fut tenté, à l'approche de la mort, de revivre l'atmosphère de son enfance et de la comparer à celle de sa vieillesse, il dut se demander s'il appartenait toujours au même pays. Dans les mots, rien de changé ; ses parents lui avaient appris ce qu'étaient la Constitution, le Président, le Congrès, les États membres de l'Union ; à son tour, il donnait les mêmes explications à ses petits-enfants. Il avait beau cependant les répéter ; leur sonorité était différente. En un siècle, il avait assisté à l'une des transformations les plus prodigieuses de l'histoire. Entre les États-Unis de 1839 et ceux de 1937, le contraste était si grand qu'il croyait rêver en évoquant le passé. Jadis, dix-sept millions d'Américains ; désormais cent trente-deux. Cent années plus tôt, Washington ne comptait guère que quarante mille habitants, et New-York atteignait à peine deux cent mille ; Chicago était un hameau de six cents personnes. Aujourd'hui, ces trois villes se rangeaient parmi les plus grandes agglomérations du monde : sept cent mille âmes, sept millions et demi, trois millions quatre cent mille. Du temps où Rockefeller était aux prises avec les difficultés matérielles de l'existence, l'Union était encore limitée à vingt-cinq États et son territoire ne s'étendait guère au-delà du Mississipi. Maintenant que Rockefeller est l'homme le plus riche du monde, il aperçoit quarante-huit étoiles sur le drapeau fédéral ; s'il regarde la carte, il voit, de l'Atlantique au Pacifique, du Rio Grande au lac Michigan, un pays immense, près de deux fois plus grand qu'à sa naissance, fondu en une unité nationale. Assurément, peut-il se dire, l'Amérique et moi, nous avons grandi ensemble. Des deux métamorphoses, laquelle, cependant, est plus surprenante, celle de mon pays ou la mienne ?

***

Il est de coutume de découvrir dans l'enfance des grands hommes des indices qui expliquent leur destin. Napoléon dédaigne-t-il de jouer avec

ses camarades dans la cour de Brienne qu'on y voit déjà la marque d'un génie incapable de se plier aux habitudes communes. Épargnons à Rockefeller ces diagnostics faciles. Rien dans les premières années de sa vie ne le prédisposait à devenir un milliardaire. Une hérédité sans grand intérêt ; un père généreux, commis-voyageur en produits pharmaceutiques, courant les routes à la recherche d'une fortune qu'il ne parvint jamais à rencontrer ; une mère énergique et pieuse, ennemie du désordre et du gaspillage, absorbée dans l'éducation de ses cinq enfants. La famille Rockefeller ne connaissait ni la richesse ni la misère ; aux hasards des aventures de son chef, elle se déplaçait de bourgade en bourgade ; vivant d'abord dans l'État de New-York, elle finit par s'établir définitivement plus à l'Ouest, à Cleveland, petite ville sans histoire de vingt-six mille habitants. Comme presque tous les enfants de son temps, John D. fréquenta l'école communale. A seize ans, ses études étaient terminées. La description que ses camarades firent de lui cadre à merveille avec ses photographies. Il est aisé, grâce à ce double témoignage, de reconstituer le caractère du jeune écolier. Deux traits y dominaient : la persévérance et le sérieux. Il devait faire ses devoirs avec autant de méthode qu'il en apportera à traiter ses affaires. On a peine à imaginer qu'il ait jamais ri aux éclats ; on croit le voir ponctuel, soigneux, grave, se rendant en classe comme à son bureau. Il connaissait d'instinct la valeur de l'argent ; encore imberbe, il consentit un prêt de $ 50 au taux de 7 pour 100 ; plus tard, il commentera en termes solennels cette première opération financière ; « Elle m'apprit, dira-t-il, que l'argent devait être mon serviteur et qu'il ne fallait pas que j'en fusse l'esclave. »

On peut douter que cette alternative ait été présente à son esprit quand en 1855, à moins de dix-sept ans, il se mit en quête de sa première situation. Continuer plus longtemps ses études aux frais de son père lui donnait, raconte-t-il, « une sueur froide ». Il n'envisagea pas une minute de se diriger d'un autre côté que celui des affaires. Les passants, dans une rue de Cleveland, assistèrent un jour à un spectacle auquel ils n'attachèrent aucune importance : un jeune homme marchait comme porté par les ailes du bonheur ; ils eurent tort d'être indifférents ; cette scène eût mérité d'être peinte pour l'histoire ; le héros était John D. Rockefeller, à qui venait d'être promis un salaire d'un demi-dollar par jour. Il commença le lendemain son travail, plus appliqué que jamais. On lui donna à copier des comptes ; rien ne pouvait mieux lui convenir. Bientôt, il tint sa propre comptabilité aussi consciencieusement que celle de son patron ; l'une et l'autre irréprochables, à un cent près. On a retrouvé ses écritures personnelles ; un premier don y figure : $ 2,50. De distractions, il n'était pas question ; six jours par semaine, le bureau ; le septième jour, l'église. Les fidèles du temple baptiste admiraient à chaque office du dimanche l'attitude dévote de ce jeune homme modèle ; son prestige s'accrut encore quand il fit réussir une souscription publique qui sauva le pasteur de la faillite. Ses camarades cherchaient à l'entraîner vers des occupa-

tions plus frivoles. Il n'avait aucune peine à refuser de les suivre. « Je n'ai jamais eu envie de rien, avoua-t-il un jour, sinon de réussir ». A quoi bon se disperser dans des désirs secondaires? « Ce que j'ai toujours voulu, déclara-t-il encore, c'est aller de l'avant. »

Autant dire qu'il était bien décidé à ne pas finir ses jours comme teneur de livres. Il fit pendant trois ans d'impeccables colonnes de chiffres, puis demanda une augmentation; son patron manquait de jugement; il la lui refusa; John D. Rockefeller s'en étonna et le quitta. Ne dépensant à peu près rien, il avait mis quelque argent de côté. En 1859, il fonde avec un Anglais, Clarke, sa première affaire. Le voilà, à vingt ans, commissionnaire en « grains, viandes et marchandises diverses ». Pour toutes ses relations professionnelles, il est déjà « Mr Rockefeller »; qui oserait appeler par son prénom, à la mode américaine, cet adolescent sûr de lui et impassible? Il séduit même les banquiers : le jour où il obtient son premier emprunt — $ 2 000 — il s'abandonne quelques minutes à l'enthousiasme, mais vite il se domine. « Un succès aujourd'hui, un échec demain, réfléchit-il. Parce que tu as réussi une affaire, tu te crois un grand commerçant. Attention! Tu risques de perdre la tête. Du calme! » Conseils d'autant plus faciles à suivre qu'ils faisaient appel à son instinct. Lentement, prudemment, méthodiquement, la Maison Rockefeller and Clarke accrut chaque année ses profits. Rien de grandiose dans ses méthodes; rien d'impossible dans ses objectifs. La guerre civile ne ralentit pas son expansion. Rockefeller était Yankee et détestait l'esclavage; sa nature l'empêchait toutefois de croire que le progrès pût résulter de la violence; il ne songea pas à revêtir l'uniforme.

***

L'histoire est-elle modelée par les héros? Les êtres exceptionnels ne sont-ils que le produit d'une atmosphère collective? Discussion vaine, puisque ni l'une ni l'autre de ces hypothèses ne peut conduire à des certitudes. Dans l'ascension des grands hommes, on retrouve toujours un mélange de hasard et de volonté.

Le destin et Rockefeller furent fidèles au rendez-vous. L'année même où le futur milliardaire s'initiait aux griseries de la vente à commission, l'annonce d'une découverte sensationnelle galvanisa l'Amérique. En août 1859, le « colonel » Drake avait foré le premier puits de pétrole. La ruée vers « l'or noir » se développa, comme quelques années plus tôt la ruée vers le métal doré. Sur la Pensylvanie comme sur la Californie s'abattirent des hordes d'aventuriers et de rêveurs, les uns décidés à lutter et à vaincre, les autres s'imaginant que la chance les dispenserait de l'effort. Sans plan d'ensemble, ils creusèrent le sol, espérant voir surgir le liquide miraculeux. Beaucoup furent déçus, mais un grand nombre aussi reçurent leur récompense. En quelques années, la production du pétrole devint une

des richesses des États-Unis. Rockefeller soumit le problème à l'examen de son esprit lucide. Il regarda la carte. Cleveland, reliée à la côte Est par plusieurs lignes de chemin de fer, occupait une position stratégique. Il décida d'y maintenir son quartier général, mais d'élargir sa zone de manœuvres. Faire commerce de blé et de bétail lui paraissait déjà un métier démodé. L'avenir exerçait sur lui une attraction irrésistible. Ce mystérieux produit, dont on connaît à peine l'emploi, quelles possibilités n'offre-t-il pas au monde, se disait-il? Laissons-nous, nous autres Américains, porter par les vagues de l'avenir ; soyons les premiers à débarquer sur les rives enchantées où débarrassée de la pauvreté et de l'ignorance, l'espèce humaine, grâce à la prospérité, connaîtra enfin la sagesse! Seul l'appât du gain l'inspirait, dira-t-on. Cette interprétation est superficielle, car elle méconnaît le mélange surprenant d'idéalisme et de réalisme qui caractérise la mentalité américaine. Certes, Rockefeller voulut faire fortune, mais la conquête de la richesse fut aussi pour lui une sorte de croisade.

En 1863, il se décide ; la raffinerie Andrews, Clarke et Rockefeller est fondée. Il est au travail à sept heures du matin avec ses associés. « Jour après jour, je faisais des vœux pour qu'ils parlent de quelque chose d'autre, raconte sa sœur avec qui il vivait ; mais ces trois hommes n'avaient qu'un sujet de conversation : le pétrole, et le pétrole, et encore le pétrole. J'en avais par-dessus la tête. » Rockefeller se souciait peu de ces récriminations féminines. Cette fois, il apercevait un destin digne de lui. Raconter les détails de ses succès serait fastidieux ; qu'il suffise de jalonner sa route. De 1863 à 1870, s'appuyant sur la force de sa volonté et la séduction de son raisonnement, il adopte la politique dont il ne se départira plus. Son mot d'ordre est simple : convaincre, si possible ; sinon, contraindre. L'un après l'autre, ses concurrents fléchissent devant ses arguments, ou cèdent à ses pressions. On eût dit qu'associer leur sort à celui de J. D. Rockefeller leur paraissait le seul moyen de ne pas être distancés dans la course au bonheur. Lui a deux puissants alliés dont il se sert avec maestria : les banques auxquelles il emprunte, les chemins de fer à qui il apporte du fret. S'il ne fut jamais ébloui par les mirages de la spéculation, nul n'eut plus de foi que lui dans les ressources du crédit. Le premier de ses associés, Clarke, se laissait volontiers séduire par des projets un peu risqués ; il s'en sépara rapidement. « Je ne veux pas qu'un joueur participe à mes affaires », se borna-t-il à dire. Au même moment, les établissements de crédit de Cleveland recevaient ses visites quotidiennes. « J'usais les genoux de mes pantalons, raconte-t-il, en suppliant les banquiers de m'ouvrir des crédits. » Il ne leur parlait pas en rêveur ; l'avenir dont il dessinait devant eux les contours leur semblait aussi réel que le présent ; refuser un prêt à Rockefeller, c'était presque commettre un péché contre la foi. Un banquier lui demanda un jour à brûle-pourpoint : « Mr Rockefeller, auriez-vous un emploi pour $ 50 000 ? » Il joua l'indifférent « Ma foi, répondit-il, peut-être ; laissez-moi vingt-quatre

heures pour y réfléchir »; et le lendemain, se faisant presque forcer la main, il accepta avec condescendance un prêt dont il avoua plus tard qu'il avait un impérieux besoin.

De cette souplesse de procédés, alliée à une inlassable tenacité, il donna autant de preuves dans ses rapports avec les Compagnies de chemin de fer. Leur concurrence était féroce. Il nous est presque impossible d'en imaginer les excès, tant nous sommes habitués à assimiler la notion de transport et celle de service public. Tel n'était nullement le cas dans les États-Unis du XIXe siècle. Les Compagnies américaines se disputaient les clients comme les gondoliers vénitiens s'arrachent les touristes. Rockefeller sut profiter avec adresse de cette compétition. « Allez-vous me traiter comme un fournisseur ordinaire, leur disait-il? Je vous confierai plus de fret que vous n'en avez jamais transporté; surtout je vous donnerai la garantie d'expéditions régulières. Serez-vous victimes d'habitudes désuètes? Vous avez, dites-vous, des tarifs applicables à tous les commerçants. Soit. Servez-vous en pour moi comme pour les autres, et vous respecterez dans les formes l'égalité de traitement à laquelle vous vous êtes engagés. En réalité, qui vous empêche, cependant, de me rétrocéder une partie des sommes que vous aurez prélevées sur mes concurrents? Le désir d'être juste? Mais ne serait-il pas injuste aussi de ne consentir aucun avantage à celui qui vous fera réaliser un chiffre d'affaires tel que vous n'en avez jamais rêvé? »

La plupart des Compagnies ne furent pas insensibles à cette argumentation. Les ristournes qu'elles accordèrent à Rockefeller furent l'objet de critiques véhémentes; on y vit une combinaison entre « grands » décidés à écraser les «petits». En un sens, cette interprétation était exacte; comment les autres raffineries pouvaient-elles se défendre du moment où les chemins de fer acceptaient de transporter à un tarif inférieur les produits de leur concurrent principal? Un tel raisonnement semblait incompréhensible à Rockefeller. Non qu'il fût dépourvu de cœur, mais ces tarifs différentiels ne représentaient pas à ses yeux un privilège arraché par la force au détriment de la faiblesse; ils ne faisaient que constater l'évolution des faits. « Pourquoi, soutenait-il, laisser subsister cette poussière d'organisations qui ne correspondent pas aux besoins du monde? L'ère des affaires géantes commence; quelle perte de temps que de résister à la pression de l'avenir! »

Dès 1870, il avait démontré par lui-même que la concentration des entreprises était, en effet, une réalité. Cette année-là fut créée la Standard Oil of Ohio. Quatre années plus tard, elle possédait à peu près toutes les raffineries de Cleveland, fabriquait ses barils, était propriétaires de réservoirs et d'innombrables installations sur la côte Est, avait sa propre organisation de vente et, à New-York, un bureau d'exportation. En 1879, le monopole de la raffinerie était, à concurrence de 95 p. 100, réalisé à son profit.

***

Rockefeller avait quarante ans. « Cent quarante ans plutôt, affirmait l'un de ses associés, car, expliquait-il, à le voir si plein d'expérience et de sagesse, il devait déjà être âgé de cent ans à sa naissance ». Centenaire ou quadragénaire, il n'était pas disposé à s'arrêter ; il continua son ascension. Mais plus il s'élevait, et plus une tempête de haine accompagnait ses pas. Elle avait déjà failli retarder sa marche une dizaine d'années plus tôt. Les chemins de fer, ses alliés, avaient constitué une Compagnie, The South Improvement Co, dont l'objet était d'unir, en deux associations puissantes, raffineurs et transporteurs ; ils espéraient ainsi mettre fin à une guerre de tarifs qui les ruinait. Cette initiative déchaîna la fureur des « petits » producteurs. Rockefeller, dont le rôle s'était limité d'ailleurs à une neutralité bienveillante, fut englobé dans un mouvement de réprobation tel que la Compagnie, à peine formée, dut être dissoute. Il comprit d'autant moins l'émotion populaire que le projet n'avait pas, en fait, été mis à exécution. Plus tard, il comparait cet incident à une anecdote qu'il aimait raconter. Un nègre était venu trouver un juge, accusant sa femme de lui demander tous les jours un dollar. « Que peut-elle bien faire avec tous ces dollars ? », demanda le magistrat. « Comment saurais-je, répondit le plaignant, je ne lui en ai pas encore donné un seul. »

L'animosité qui entourait Rockefeller fut pendant quelque temps limitée aux spécialistes du pétrole ; elle finit, plus tard, par prendre des proportions nationales. En 1881, un article de Henry Demarest Lloyd, publié dans l'*Atlantic Monthly* sous le titre *L'Histoire d'un Monopole*, détermina dans l'opinion publique des réactions presque aussi vives contre les grandes entreprises que *La Case de l'Oncle Tom* en avait provoqué quelques années plus tôt à l'égard de l'esclavage. Dès lors, les attaques ne cessèrent plus. Journaux, revues, conférences dénoncèrent à l'envi le « trust » du pétrole. Des poursuites judiciaires furent engagées sous les clameurs de l'opinion publique ; à un moment, treize actions gouvernementales différentes étaient en cours ; l'une d'entre elles aboutit, en 1911, à la décision fameuse par laquelle la Cour Suprême condamna la Société Holding Standard Oil of New Jersey à se diviser en une quarantaine de Sociétés distinctes.

A cette date, Rockefeller ne jouait plus dans ses affaires, depuis douze années, un rôle actif. Jusqu'à 1899, il n'avait cessé d'étendre ses activités. Le pétrole ne lui suffisait plus ; le fer, à son tour, l'avait tenté, puis bientôt les moyens de transport ; il était devenu propriétaire de mines et d'une flotte marchande sur les Grands Lacs. Carnegie l'appelait avec humour son « camarade milliardaire » ; chiffrer sa fortune devenait d'ailleurs presque impossible, tant des investissements nouveaux en déplaçaient chaque jour les limites. « L'homme le plus riche du monde », disaient ses contemporains avec un mélange de haine et d'ad-

miration. Il n'avait pas plus de soixante ans. Les critiques le laissaient insensible ; sa conscience ne lui garantissait-elle pas qu'elles étaient injustes ? Loin de les redouter, il appelait à lui les responsabilités ; il les saluait comme autant de messagers que l'avenir lui dépêchait, sûr d'être compris de lui. Ni doute ni lassitude ne peuvent expliquer son étonnante décision à la Charles-Quint.

En 1899, il résolut de se retirer. Depuis trente-quatre années, sa fortune n'avait cessé de grandir ; à chaque problème, il avait su trouver une solution. Mais voici que se posait une question qui, plus qu'une autre, le hantait. Ces millions acquis avec tant de ferveur, à quel usage les destiner ?

***

A ce point d'interrogation qui se dressa devant chacun d'entre eux, il est curieux de constater combien les grands hommes d'affaires américains ont répondu de manière différente. Parallèle saisissant que celui de la vieillesse de J.-P. Morgan, d'Andrew Carnegie, de Henry Ford et de John D. Rockefeller. L'un, plus soucieux d'art que de philanthropie, mélange paradoxal de grand seigneur de la Renaissance et de capitaliste ; l'autre Écossais par naissance, Américain par goût, qui, probablement, n'eût pas donné à sa fortune la même affectation s'il l'avait faite en Europe et non aux États-Unis : éducation, culture, furent, on le sait, les idées directrices de sa philanthropie. Chez Ford, rien de semblable : ni souci de sauver, à la manière de Morgan, les trésors du passé, ni désir comme Carnegie d'enrichir la vie intellectuelle future ; tout au plus, un certain goût du folklore local. Lui, fut uniquement un technicien et le resta toute sa vie ; des usines plus grandes, des ingénieurs plus savants, des ouvriers mieux payés, à ce programme il limita son ambition. Américain que le monde étranger laissait indifférent ; homme du Middle West, pour qui le Mississipi et les Grands Lacs étaient le centre des États-Unis ; des quatre « milliardaires », Ford est sans doute celui que l'emploi de sa richesse rendit le moins soucieux. Rockefeller, au contraire, ne cessa d'y penser ; pour lui, ce problème était essentiel. Si l'on veut essayer de comprendre sa psychologie, savoir comment il distribua ses millions est plus important encore que de ne pas ignorer comment il les amassa.

Dès sa jeunesse, pratiquer la charité fut l'un de ses principes de vie. Y apportait-il de l'émotion ? On peut en douter. C'eût été contraire à la tournure d'esprit baptiste. Ses réactions nous paraissent extraordinairement froides. « La manière de donner » du jeune Rockefeller était, avant tout, méthodique. 10 p. 100 de son budget était régulièrement affecté à des fins secourables. On l'imagine mal se rendant de maison en maison pour distribuer ses aumônes à la mode d'un saint Vincent de Paul. Les bénéficiaires de sa générosité en eussent été aussi choqués que lui-même. Faire la charité, pensait-il comme ses coreligionnaires,

c'est moins venir en aide à des cas personnels qu'exprimer par un geste tangible un sentiment de fraternité humaine. Peu importe à qui il s'adresse. Nous serions tentés d'apercevoir une teinte d'hypocrisie dans cette méthode presque anonyme, grâce à laquelle il estimait se libérer de ses obligations morales vis-à-vis des moins fortunés que lui. Mais ce serait se méprendre sur les mobiles qui l'inspiraient. Être généreux, lui avaient prêché les ministres baptistes dont il écoutait pieusement les sermons, consiste, certes, à soulager des misères ; mais ce qui est plus important encore pour les riches, c'est de contribuer au développement d'une atmosphère collective dans laquelle heureux et malheureux, millionnaires et mendiants trouvent constamment la sensation de leur solidarité.

Plus la fortune de Rockefeller s'accrut, plus l'affectation de ses crédits de charité se révéla cependant délicate. Distribuer $ 100 est plus aisé que d'en répartir $ 100 000. Il découvrit avec surprise que le problème risquait de devenir insoluble [1]. Il avait beau accélérer ses dons, ses millions se multipliaient plus vite qu'il n'arrivait à en disposer. « Votre fortune dévale sur vous comme une avalanche, lui dit un ami en qui il avait pleine confiance. Il faut vous en débarrasser plus rapidement qu'elle ne grandit. Si vous ne le faites pas, elle vous écrasera, vous, vos enfants et vos petits-enfants. » Rockefeller n'avait pas l'habitude de se laisser dominer par les événements. Plusieurs années avant sa retraite, il commença déjà à organiser ses services charitables avec autant de méthode que les bureaux de la Standard Oil. Une fois retiré des affaires, il ne cessa de perfectionner l'extraordinaire mécanisme grâce auquel sa richesse, faisant, si l'on peut dire, marche arrière, s'incorporait à nouveau dans la collectivité d'où il avait su l'extraire. Ces restitutions volontaires, probablement sans exemple dans l'histoire, atteignent des proportions fabuleuses. On les évalue à $ 550 millions. Ce chiffre n'aurait aucune signification transformé en francs de 1950, mais prend toute sa valeur si l'on se souvient que, depuis leur création définitive en 1789 jusqu'au début de la guerre civile en 1861, les États-Unis, en soixante-douze années, ont dépensé deux fois moins, au titre du budget fédéral, que Rockefeller ne distribua en charités pendant une période d'une durée sensiblement égale.

De cette politique de dons, quels étaient les principes ? D'abord, dans les formes, deux règles absolues. Rockefeller ne prenait jamais en premier ressort les décisions. Son ami Gates, son fils John D. Jr. avaient sa confiance entière ; il n'intervenait que pour les affaires les plus importantes, ou en cas de désaccord entre ses collaborateurs. S'il est une méthode de travail que les Américains ont su perfectionner, c'est assurément celle de la délégation de pouvoirs. Pour eux, une affaire est bien

1. Il n'y avait pas alors d'income-tax et Rockefeller ne fut influencé par aucune considération d'ordre fiscal.

organisée quand son chef dispose de loisirs. Rockefeller résuma un jour, en termes expressifs, cette conception dont il était plus que quiconque imprégné : « Notre règle de conduite, dit-il en souriant à l'un de ses nouveaux associés, est de ne jamais faire nous-mêmes ce que nous pourrions faire faire par quelqu'un d'autre. » Qu'il s'agisse de charité ou de pétrole, sa méthode fut la même : savoir choisir ses représentants et leur conférer le maximum d'autorité. Puis — précepte non moins essentiel — ne pas être pressé! On a écrit des volumes de lieux communs sur l'Amérique trépidante. C'est un malentendu d'origine visuel. Les Américains ayant horreur de l'immobilité se déplacent sans cesse ; il ne faut pas en conclure qu'ils se décident vite parce qu'ils remuent. Rien n'est considéré plus contraire à l' « efficiency » que la précipitation. Quand Rockefeller se décida à créer une université, il hésita pendant des mois avant de choisir la ville où elle serait bâtie ; puis, une fois Chicago adopté, enquêtes sur enquêtes se succédèrent : qui serait président, à quel programme d'éducation s'arrêter, combien d'étudiants seraient-ils admis? Ces questions et bien d'autres furent étudiées avec un soin méticuleux, au grand désespoir des bénéficiaires qui, jusqu'à la dernière minute, redoutèrent que le tout-puissant donateur ne changeât d'avis.

Pour obtenir son accord, la patience était, en effet, la qualité première. Mais un autre conseil aurait pu être donné aux quémandeurs, ne pas parler d'eux-mêmes. La charité individuelle était, en principe, exclue. A la fin de sa vie, sous l'influence d'un agent de publicité ingénieux chargé du soin de sa légende, Rockefeller se laissa aller aux gestes symboliques : il n'est pas d'Américain qui n'ait entendu parler des « dimes » [1] que le milliardaire distribuait à tous ceux qui avaient l'occasion de l'approcher. Mais la modicité de cette obole lui donnait plus le caractère d'un souvenir que d'une aumône. Si « l'homme le plus riche du monde » avait consenti à étudier les demandes personnelles qui lui parvenaient chaque jour, il lui eût fallu créer une organisation gigantesque ; à certains moments, son courrier compta cinquante mille lettres par mois. Quel principe appliquer pour leur répondre? Pourquoi refuser à Mr Jones ce que l'on a accordé à Mr Smith? Rockefeller avait une horreur égale de l'arbitraire et du désordre. Ce qui l'intéressait, c'était d'aider l'humanité, et non pas tel ou tel homme. Il lisait peu et n'avait rien d'un intellectuel ; il devait cependant apprécier la prose d'Emerson et les poèmes de Walt Whitman, tant les mobiles qui guidaient sa charité procédaient de la même source que l'inspiration de ces auteurs. Solidarité, liberté, progrès : ces mots avaient dans l'Amérique du XIXe siècle une consonance magique à laquelle nul ne songeait à se soustraire ; John D. Rockefeller, moins qu'un autre. Sa richesse, pensait-il, comment mieux l'employer qu'à améliorer l'avenir? Si la fortune d'un être lui permet d'accélérer la marche de ses semblables vers le bonheur, pourquoi reprocher

1. 50 centimes en francs de 1914.

à ces millions de s'être réunis pour réussir ensemble ce qu'ils eussent été incapables de faire isolément? La direction à suivre lui paraissait claire. Lutter contre la maladie, répandre l'instruction; détruire les microbes, chasser les préjugés : à cette tâche que les États-Unis s'emploient, que celui de leurs citoyens qui a le mieux réussi donne le premier l'exemple. Fondations, universités, hôpitaux reçurent tour à tour des dons gigantesques. A quoi servirait-il d'en énumérer la liste? Notre pays n'a pas oublié ces gestes de générosité dont il fut un des bénéficiaires. Ni nationalisme, ni sectarisme n'eurent d'influence dans le choix des dons. Un seul critérium : le progrès du monde; un seul objectif : la fraternité humaine.

***

La charité de Rockefeller ne l'empêcha nullement d'être, pendant la majeure partie de sa vie, l'homme le plus détesté de son temps. Serait-ce parce qu'il était également celui qui avait le mieux réussi? Cette réponse facile serait, partout, insuffisante; dans un pays comme les États-Unis, qui a toujours glorifié le succès, elle ne mérite guère d'être retenue. En réalité, les haines que provoqua Rockefeller, comme les triomphes de sa carrière, ne s'expliquent pas si aisément.

Une remarque de Rockefeller est fameuse; sa sincérité est telle qu'elle a donné lieu à d'innombrables malentendus. Il prononçait un discours à l'Université baptiste de Chicago, fondée grâce à lui quelques années plus tôt. « Mon argent, dit-il, m'a été donné par le Bon Dieu; comment pourrais-je le refuser à Chicago? » Cette déclaration d'alliance entre le créateur du monde et celui de la Standard Oil fut l'objet de critiques passionnées. On y vit la preuve d'un orgueil intolérable; dans l'interprétation la plus bienveillante, on taxa Rockefeller d'hypocrisie. Ces accusations le laissèrent, comme toujours, indifférent. A bien des égards, cet homme d'affaire était un mystique; il était convaincu que, si la Providence lui avait permis de faire fortune, c'était pour le plus grand bien de l'humanité. L'opposition que soulevèrent certains de ses projets lui semblait révéler une incompréhension stupéfiante de la toute sagesse divine. « Mon idée était juste, déclara-t-il un jour, à propos d'un plan qu'il dut abandonner devant l'indignation de l'opinion publique. Je le sais par ma conscience. Mon Dieu était d'accord avec moi. » Les pasteurs baptistes n'eurent jamais de fidèle plus consciencieux que lui; quelles que fussent ses occupations, il assistait toujours au service religieux. « J'ai besoin, affirmait-il, d'être remonté, comme une vieille pendule, une ou deux fois par semaine : les sermons me font cet effet-là. » On le voyait arriver au temple, aux cours du soir, aux pique-niques collectifs, toujours sérieux et appliqué.

Modèle d'assiduité dans l'accomplissement de ses devoirs religieux, sa vie privée pouvait servir d'exemple. Mari attentif, père dévoué, il avait à un degré extrême le respect des vertus familiales auxquelles

l'Amérique bourgeoise du XIXe siècle était si profondément attachée. Décrire son mode de vie, c'est décrire celui de centaines de ses contemporains. Trois maisons en ville, à New-York et à Cleveland ; deux propriétés à la campagne ; le tout confortable, mais jamais luxueux. Le Musée de New-York [1] a conservé une partie de son mobilier ; il s'en dégage une impression de laideur cossue, quelque peu déprimante. On imagine à merveille John D. Rockefeller dans une de ces chambres correctes et ternes. Il se prépare à partir pour son bureau ; il est huit heures et demie ; une heure plus tôt, la famille au grand complet, lui, sa femme, ses quatre filles et son fils, se sont réunis autour du « breakfast » ; il a dit les « grâces », comme à chaque repas ; un moment de détente s'impose maintenant ; derrière sa maison a été construite une patinoire ; si la saison s'y prête, les passants auront peut-être la chance de l'apercevoir dessinant sur la glace quelques arabesques ; mais correction oblige : il patine en redingote, et porte sur la tête un chapeau haut de forme. En été, il ira volontiers à pied à son bureau, accompagné d'un de ses associés ; cette promenade lui permettra de mettre au point le programme de ses rendez-vous. Parfois, il conduira lui-même sa voiture ; on le verra, le fouet en main, toujours impassible, diriger dans les rues de New-York ou de Cleveland un équipage qui ne retiendra guère l'attention, tant il ressemble aux autres. La journée finie, il rentrera chez lui. Comme tous les hommes de son milieu, il fait partie de plusieurs clubs ; toutefois, il ne les fréquente guère. L'atmosphère familiale est celle qu'il préfère. Quelques amis, de temps à autre, viendront dîner ; la table ne sera guère plus raffinée à cette occasion ; à la même heure, des millions d'Américains mangeront à peu près la même nourriture fade et substantielle que leur concitoyen. La soirée ne se prolongera jamais tard. Vers dix heures, John D. Rockefeller se retirera. Il aura sans doute gagné dans la journée quelques millions de plus. Son âme est paisible, sa conscience en repos. Dieu le protège, sa famille l'entoure ; tout dans sa demeure est calme, ordonné, respectable.

***

Incarner si parfaitement l'Amérique victorienne représentait déjà pour lui un avantage appréciable. Il était de son temps, il était de son pays ; ces qualités, dans une certaine mesure, expliquent son succès. Regardons, toutefois, au-delà de ce point de départ. D'une réussite si prodigieuse, il existe assurément des motifs plus subtils qu'une simple concordance entre un homme et une époque. A l'origine de ses succès, comme toujours, on trouve l'ambition. Mais ce mot résume mal les

1. Nous tenons à exprimer nos vifs remerciements à Mr Edward L. Tinker, trustee du Museum of the City of New York, pour l'intérêt qu'il a bien voulu porter à cette étude.

réactions qui le guidaient. Certes, puisqu'il entreprenait, il voulait réussir; échouer l'eût humilié comme un signe d'impuissance. De l'accroissement de sa fortune, il retirait moins cependant une satisfaction d'orgueil qu'une preuve de clairvoyance. Il avait foi dans son pays; devenir milliardaire, c'était presque justifier son optimisme. Nous ne pouvons plus guère concevoir, dans une époque de désintégration, ce stimulant puissant que les individus trouvaient jadis dans l'atmosphère constructive qui les entourait. Pour comprendre l'état d'âme de Rockefeller, il faut imaginer l'ardente et juvénile espérance qui animait les États-Unis au milieu du XIXe siècle.

Que ce conquérant de la fortune fût « raisonnable », qui le contesterait? Ordre et méthode; travail et économie; patience et précision s'alliaient si harmonieusement dans sa personnalité qu'on pourrait être tenté de voir en elle un parfait exemple de l'idéal bourgeois. Ses *Souvenirs* [1], qu'il publia, pour faire plaisir à sa famille, à l'âge de soixante-dix ans, donnent souvent l'impression d'avoir été écrits par un vieil employé désireux d'occuper les loisirs de sa retraite. La plupart des pages ne révèlent chez l'auteur aucune envergure. Écoutons-le parler de lui-même : « J'ai commencé ma vie comme teneur de livres. J'ai ainsi appris à avoir un grand respect pour les chiffres et les faits. J'avais une telle passion pour les détails qu'il m'a fallu plus tard lutter pour la dominer. » Le voici qui donne quelques conseils aux débutants; les aurait-il copiés dans un livre de morale civique? « Dans les affaires..., les hommes les meilleurs arrivent au sommet. » Ne fermons pas cependant le livre par lassitude. De temps à autre, derrière ces teintes grisâtres, on distingue des coloris plus vifs : autant d'éclairs que l'imagination de Rockefeller projette sur les voiles sombres dont sa raison l'enveloppe. Quoi de commun alors, semble-t-il, entre cet homme qui s'exprime en prophète et qui, tout à l'heure, parlait en comptable? « L'ère de la concurrence individuelle dans les vastes entreprises est terminée à tout jamais... Il est trop tard pour discuter des avantages et des inconvénients de la concentration industrielle; c'est une nécessité... » « Qu'elle soit parfois abusive est un argument qui ne prouve rien; ira-t-on reprocher à la vapeur d'être explosive? La vapeur est indispensable, et il est possible de réduire ses dangers au minimum... » « Je suis d'ailleurs loin de penser que cette évolution nuira aux individus... » « Je suis par nature un optimiste et quand j'en viens à imaginer ce que notre peuple accomplira plus tard, je ne trouve aucun mot assez fort pour exprimer mon enthousiasme. »

De sa foi dans l'avenir, mieux encore de sa clairvoyance, Rockefeller donna des preuves multiples. Comme tous les grands hommes, il devança son temps. « J'avais toujours des idées », dit-il en parlant de sa jeunesse.

1. *Rockefeller John D.* Random Reminiscences of men and events, New York, 1909.

« Pourquoi réussit-il si bien, expliqua l'un de ses associés, c'est parce qu'il voit toujours un peu plus loin que n'importe lequel d'entre nous. » Non qu'il se fiât à son intuition ; le meilleur de ses biographes a justement comparé sa tournure d'esprit à celle d'un joueur d'échecs. Il réfléchissait longuement, puis, par une série de manœuvres méthodiquement conçues, démolissait le jeu de ses adversaires. Des décisions lentes ; une exécution rapide : dans le cheminement de sa pensée comme dans le déroulement de son action, Rockefeller fut un parfait exemple de la mentalité américaine à laquelle répugnent également l'impulsivité et l'hésitation. Une seule fois, lui arriva-t-il d'être pris au dépourvu ; ses concurrents espérèrent, un moment, le gagner de vitesse dans l'utilisation des pipe-lines dont il n'avait pas, semble-t-il, compris les répercussions. Cette erreur de jugement fut, toutefois, fugitive ; dès qu'il s'en rendit compte, il sut, avec son énergie inexorable, reprendre possession de l'avenir qui avait failli lui échapper. La construction des pipe-lines de la Standard Oil ressemble, par certains côtés, à une expédition militaire. Amis traditionnels de la Compagnie, les chemins de fer criaient à la trahison ; ils menaçaient d'avoir recours à la violence. Leur ancien allié se souciait peu de leurs protestations déjà assourdies, trouvait-il, dans les brumes du passé ; il était décidé à aboutir, par la force s'il le fallait ; à certains emplacements de leurs parcours, les pipe-lines furent protégés par des groupes d'hommes armés. Le sang ne coula pas, car les chemins de fer, intimidés, n'osèrent engager la lutte ; ils connaissaient assez Rockefeller pour savoir que « son Dieu et lui » toléraient difficilement les obstacles.

***

A force de renverser les unes après les autres les barrières opposées à sa marche, il était fatal que Rockefeller accumulât autour de lui haines et rancunes. Un autre eût peut-être su les empêcher d'éclore, ou tout au moins de s'épanouir. Mais incompris comme il l'était, il ne se souciait guère de découvrir à ses contemporains les secrets de sa psychologie.

On pourrait être tenté de croire que les critiques dont il fut l'objet émanèrent des groupes socialisants. Il n'en fut rien. Une étude publiée à New-York, en 1905, sous le titre *Un Point de Vue socialiste sur Mr Rockefeller*, contient ces remarques significatives : « Les attaques dirigées contre Mr Rockefeller évoquent le bûcher de Giordano Bruno, l'empoisonnement et les tortures de Galilée ; elles sont inspirées par l'esprit de réaction et d'ignorance en lutte avec le progrès et la connaissance. » « L'homme le plus riche du monde » dut, sans doute, sourire si ces lignes lui tombèrent sous les yeux, mais il n'eut pas de peine, nous l'imaginons, à en comprendre le sens profond. Pourquoi ces alliés inattendus,

dira-t-on? N'était-il pas aux yeux de millions d'hommes, le symbole du capitalisme? Du capitalisme, certes, mais d'un capitalisme nouveau; non plus celui de la petite entreprise du milieu du XIXe siècle, mais celui des organisations géantes dont le trust de la Standard Oil fournissait le plus parfait exemple. A qui croit en Karl Marx, tout est bon pour démontrer que le prophète avait raison quand il a vaticiné qu'à force de grossir le capitalisme étoufferait. Voici que le plus grand des capitalistes justifie cette prédiction, pensait probablement l'auteur de cette curieuse brochure. Saluons en lui le « fossoyeur » qui s'est chargé de prouver que la concurrence n'est qu'une étape sur la route du monopole.

Que les marxistes aient attribué un sens inexact à l'œuvre de Rockefeller ne nous paraît guère surprenant avec quelques années de recul. Les apparences justifiaient leur thèse, et ils ne voyaient pas au-delà. Entraînés par la logique abstraite de leur raisonnement, il était tentant pour eux d'interpréter comme une solution définitive une situation qui en réalité n'était que transitoire. Trente ans avant même la mort de Rockefeller, le « trust » de la Standard Oil avait déjà disparu. « La guerre du pétrole » n'a cessé depuis lors de se poursuivre entre des Compagnies rivales et, loin d'en être la victime, la « petite » entreprise a bénéficié de cette bataille de titans. Grâce à elle ont surgi sur les routes américaines des milliers de garagistes et de distributeurs d'essence, dont chaque geste représente la plus parfaite des réfutations qui puisse être opposée aux assertions dogmatiques de l'auteur du *Capital*.

Le malentendu qui opposa Rockefeller aux forces traditionnelles de l'individualisme fut infiniment plus grave que celui grâce auquel les marxistes tentèrent de l'exploiter. La vraie bataille fut livrée entre le laissez-faire, tel que l'Amérique de 1850 le comprenait, et le capitalisme réglementé vers lequel elle s'est acheminée depuis lors. Qu'on lise les journaux de l'époque, les comptes rendus de réunions publiques, les actes d'accusation contre la Standard Oil, et l'on distinguera aisément ce que la masse du pays reprochait à Rockefeller. Il ne fut question dans le débat que de « trust », de monopole, d'atteinte à la concurrence. Les plus acharnés à la lutte n'étaient pas les ouvriers, encore impuissants et inconsciemment favorables, d'ailleurs, à tout mouvement d'association. Ce sont des capitalistes, et non des prolétaires, qui poursuivirent de leur haine celui d'entre eux qui avait le mieux réussi; non par jalousie contre sa fortune, mais par crainte que son succès, dû à une concentration d'entreprises, ne portât atteinte aux principes individualistes auxquels ils étaient passionnément attachés.

***

Les dernières années de Rockefeller s'écoulèrent dans sa propriété de Pocantico, non loin de New-York. Un horaire immuable réglait ses journées. Réveil à sept heures, « breakfast » à huit. La présence des invités

était de rigueur ; le premier repas de la journée était précédé par des prières et accompagné de la lecture de la Bible ou de sermons. La matinée se passait à jouer au golf ; le grand homme s'adonnait avec méthode à son sport favori ; il se faisait suivre d'un nègre qui, d'une voix mécanique, lui rappelait à chaque départ de balle qu'un bon joueur ne doit pas lever la tête. A une heure trente, déjeuner suivi d'une sieste ; à trois heures trente, promenade en auto ; ce milliardaire s'arrêtait volontiers pour causer avec les pauvres gens ; il lui arrivait de rentrer chez lui dans une voiture pleine d'ouvriers qu'il ramenait de leur travail ; il s'entendait à merveille avec eux ; les mots hideux de « lutte des classes » étaient sans doute aussi ignorés de ses passagers que de lui-même. Le dîner avait lieu à sept heures trente ; qu'il fût seul ou non, Rockefeller s'habillait ; un jeu de cartes occupait la soirée, qui se terminait à dix heures trente. De lectures ou de conversation, on ne s'encombrait guère.

Les personnes qui l'approchèrent à la fin de sa vie furent impressionnées par la force de son expression. « Il avait la physionomie émouvante d'un moine de l'Inquisition espagnole peint par le Greco ou Zurbaran », prétend un de ses visiteurs français. « J'éprouvais la sensation de me trouver en présence d'un saint », écrit le peintre Sargent, qui a été jusqu'à le comparer à saint François d'Assise. Rockefeller eût sans doute été bien étonné d'apprendre que sa candidature à la canonisation se trouvait finalement posée. N'attachons pas plus d'importance qu'il ne convient aux dires d'un artiste soucieux d'idéaliser son modèle. Dans l'exagération de cette remarque, il y a cependant une part de vérité. La vieillesse de Rockefeller fut de celles qui s'achèvent dans la sérénité, tant, à la veille de disparaître, il se sentait en paix avec sa conscience.

Ses funérailles ne furent pas celles d'un héros et son corps ne repose dans aucun Panthéon. Les États-Unis sont-ils sûrs de ne pas être ingrats ? De cette figure au relief accentué, ils ont surtout jusqu'à ce jour aperçu les tares ; ils commencent seulement à en distinguer la grandeur. Peut-être un sentiment de nostalgie les anime-t-il inconsciemment. Une Amérique nouvelle est en train de naître ; il est de mode d'y glorifier « l'homme moyen » ; à lui tous les espoirs, pour lui toutes les faveurs. Cependant, le présent a beau trouver encombrant le fardeau du passé ; il n'est pas encore arrivé à s'en débarrasser. Se retournant de temps à autre, les Américains aperçoivent les générations qui les ont précédés ; ils voient défiler les pèlerins de Plymouth, les révolutionnaires de 1776, les pionniers du XIXe siècle ; et songeant à leur réussite, ils se rappellent qu'elle fut toujours l'œuvre de personnalités puissantes, qui ne craignaient pas de se distinguer des autres. Les voici aujourd'hui, comme le monde entier, attirés vers une uniformité médiocre. Est-il surprenant qu'avec regret déjà, bientôt avec orgueil, ils songent à la mémoire de John D. Rockefeller ?

ROBERT LACOUR-GAYET

Sabotage en YOUGOSLAVIE

SELON les récents rapports de la police secrète de Tito (U.D.B.A.), la Yougoslavie a hermétiquement clos ses frontières aux agents du Kominform et a déjoué toutes les tentatives de sabotage et incitations à la révolte. Cette affirmation péremptoire apparaît optimiste à l'excès. Le 27 août 1949, la presse relatait que la plus grosse raffinerie de pétrole de Yougoslavie, les « Établissements Unis de Yougoslavie » à Rijeka, avait sauté, et qu'on soupçonnait en l'occurrence un acte de sabotage du Kominform. Mais on n'a guère parlé du sabotage d'un des arsenaux de Tito, celui de Brdo, sur lequel nous avons pu obtenir, grâce aux révélations d'un agent du Kominform, de curieuses révélations.

***

Le matin du 22 septembre 1949, sur la route de Novare près de Milan, Giordano Mani, un jeune employé de l'entreprise Fiat, trouvait un inconnu sur le point de mourir. Ce malheureux avait le corps criblé de coups de couteau. Transporté à l'hôpital de Milan, le blessé demeura sans connaissance durant plusieurs jours. Tous les efforts déployés par Vincenzo Agensina, chef de la police de Milan, pour découvrir ses agresseurs, restèrent infructueux.

La victime se nommait Ion Gherman. C'était un ouvrier né en Roumanie et âgé de quarante-neuf-ans. En 1919, il avait quitté Cheia Dambovitzei, son village natal perdu dans les Carpathes, et s'était rendu à Bucarest. Là, il travailla chez des patrons divers, dans le district d'Obor, et en 1932 fut engagé comme spécialiste en soudure à l'usine Grivitza C.F.R. La même année, il s'inscrivait au parti communiste.

Jusqu'alors sa vie avait été calme. Il s'était marié, avait eu trois enfants, et s'était construit une petite maison dans le quartier ouvrier d'Obor. Mais après son admission dans le Parti, son existence allait devenir mouvementée.

En 1937, il entra à l'usine Malaxa où il demeura jusqu'au mois de janvier 1949. A cette date, le Kominform le désigna pour suivre des cours de sabotage et l'envoya en Yougoslavie avec un groupe d'agents du Kremlin.

A Trieste, au début de septembre 1949, juste après sa fuite de Yougoslavie, cet homme a raconté son histoire. Il paraissait terrifié des menaces qui étaient encore suspendues sur sa tête. « Nous sommes considérés comme des traîtres! disait-il. Si nous voulons vivre, nous devons nous cacher pour échapper à la vengeance du Kremlin. Nous savons que le Kominform n'a jamais épargné ceux qui ont trompé sa confiance. »

Deux de ses camarades, Alexandre Vogel, de Radautzi, en Moldavie, âgé de vingt-huit ans, et Stefan Radu, de Deva, un homme de trente-quatre ans, avaient suivi son exemple, et fuyant l'Europe du rideau, s'étaient réfugiés à Gratz après avoir franchi les Alpes Karavanken dans le sud de l'Autriche.

Voici l'histoire de Ion Gherman, telle qu'il l'a racontée :

« Le 3 janvier 1949, deux hommes qui parlaient avec un accent russe marqué se présentaient comme venant de la police à l'usine Malaxa où je travaillais. Je dus les suivre alors que j'étais justement fort malpropre et tout couvert de graisse. Je savais qu'il ne fallait jamais discuter.

» Une pluie fine et froide lavait les glaces de la voiture tandis que nous suivions la grande route nationale qui, de Bucarest, se dirige vers le nord. Dans la forêt de Snagov, à environ vingt-cinq kilomètres de la capitale, des patrouilles militaires apparurent. J'en comptai huit avant notre arrivée devant le péristyle d'une importante villa. Les fenêtres étaient obscures, les rideaux tirés.

» Au bout d'un corridor, je fus introduit dans un bureau luxueux. De grandes cartes tapissaient les murs. Derrière une immense table, couverte de papiers, un homme était assis : visage soigné, cheveux gris, yeux bleus. Il portait l'uniforme de colonel de l'armée roumaine, avec des galons et des décorations soviétiques.

» D'un regard froid, il parcourut ma personne de la tête aux pieds. J'appris plus tard qu'il se nommait Constantin Goles et que, de ce quartier général du Kominform à Snagov, en collaboration avec le général soviétique Goudounov siégeant à Sofia, il dirigeait l'action militaire contre Tito.

» — On vous a, dit-il brusquement, jugé loyal envers le Parti. Vous allez maintenant suivre des cours dans une école spéciale. Puis vous irez en Yougoslavie. Désormais, il vous est interdit de communiquer avec quiconque ou de voir qui que ce soit, hors du cadre de votre travail. Je ne

doute pas que vous ne me compreniez. N'oubliez jamais le sort qui attend les traîtres. Pour le monde extérieur, Ion Gherman a été tué dans un accident. Est-ce clair?

» C'était clair, en effet. Depuis longtemps, nous nous perdions en conjectures sur des mystérieuses disparitions, de plus en plus fréquentes, des membres du Parti qui jouissaient de la plus totale confiance des dirigeants. On disait qu'il leur était arrivé malheur, mais on ajoutait tout bas que ces manquants étaient peut-être tout simplement en mission spéciale. Nul d'entre eux, d'ailleurs n'est jamais rentré chez lui.

L'Ecole de sabotage.

» Dès le jour suivant, j'étais engagé dans l'action secrète contre Tito.

» L'école était installée dans un vieux monastère situé sur les premières pentes des monts Oltenia. De tous les côtés, il y avait de vastes forêts, des montagnes abruptes. Seul, un petit sentier de montagne permettait de venir jusqu'à nous de Rosia-Gori, le village qui se trouve au pied de la chaîne. Aux bâtiments du monastère proprement dit l'on avait adjoint quelques constructions légères. Une clôture de fil de fer barbelé haute de quatre mètres nous séparait du reste du monde.

» Il y avait cinq cents hommes dans cette école, tous de jeunes camarades choisis parmi les membres les plus sûrs du Parti. Durant les trois premiers mois, on nous enseigna à nous glisser à travers différents obstacles, à procéder à des attaques individuelles et à nous défendre. Nous apprîmes comment placer des explosifs au pied des pylônes d'un réseau électrique, à la tête des ponts, entre les rails, dans le charbon destiné au chargement des bateaux. Nous apprîmes également à manier les armes légères et à régler les bombes. On nous apprit aussi à nous déguiser et comment nous devrions répondre si nous étions pris. On passa de longues heures à nous expliquer les mœurs et habitudes des Yougoslaves. La plupart d'entre nous parlaient déjà parfaitement le serbe.

» Puis, pendant trois autres mois, on familiarisa chacun de nous avec une spécialité : sabotage de l'industrie, des mines, des dépôts de munitions, ou des routes, des navires, des terrains d'aviation. On nous apprit en somme comment on peut détruire les instruments de production et frapper à mort un pays.

» Le Kominform avait attaché à notre école le capitaine soviétique Sakhomonov, par l'intermédiaire duquel nous était délivré tout ce qui était nécessaire à notre instruction et aux renseignements dont nous avions besoin. Non seulement on nous donnait connaissance de la marche et des rouages les plus secrets de toutes les importantes entreprises yougoslaves, et des forces qui les gardaient, mais encore on nous indiquait les établissements dans lequels nous pouvions trouver des complices et ceux dont nous devions nous défier. Nous connûmes ainsi les détails

intimes de la vie privée des officiers et des soldats chargés de la garde des installations dont le Kominform avait décidé la destruction.

» En présence de trois officiers soviétiques du M.G.B., le colonel Goles fit une brève apparition à l'école le 7 juin 1949. Les cinq cents élèves étaient alignés devant les bâtiments. L'un des Soviétiques nous harangua :

» — Faites la guerre à cette misérable vermine, et revenez en héros du grand combat socialiste, vous qui aujourd'hui allez brandir les armes de la vérité dans les pays du mensonge!

» Les 8, 9 et 10 juin, nous recevions les dernières instructions. Une partie de notre travail scolaire avait été consacrée à l'étude géographique de la région dans laquelle chacun de nous devait opérer. On nous avait indiqué aussi les chemins qui nous permettraient d'atteindre nos objectifs.

» On nous donna aussi une idée approximative des forces qui allaient être clandestinement introduites en Yougoslavie. On nous persuada que, formés dans quelque quarante écoles de sabotage en Pologne, en Hongrie, en Roumanie, en Bulgarie, douze mille hommes pénétreraient par infiltration en Yougoslavie. Ce nombre serait suffisant pour neutraliser toute réaction possible. Les hommes devaient être expédiés en quatre groupes et l'on nous dit que notre groupe était l'avant-dernier ; que quatre mille hommes étaient déjà répartis le long des frontières hongroise, roumaine et bulgare. Une fois leurs missions spéciales de sabotage accomplies, ils gagneraient les régions de Yougoslavie occupées par les partisans « antitistes ». Un rassemblement des forces « antitistes », accru d'éléments ayant pénétré par infiltration à travers les frontières ou par parachute serait ainsi en mesure d'opérer librement dans tout le pays, tandis que l'armée yougoslave serait retenue aux frontières pour faire face à une attaque éventuelle des Soviets.

» Mon groupe de seize hommes devait partir de Tchupernia, une petite ville située sur les hauteurs au-dessus du col de Saint-Nicolas, à la frontière bulgaro-yougoslave. Il serait conduit par Vladislav Pornin, le commissaire politique qui m'était adjoint ; chaque chef de groupe était ainsi doublé par un commissaire. Je crois qu'il était Polonais de naissance, mais il avait été élevé à Moscou.

» A la frontière, le groupe devait prendre contact avec les partisans yougoslaves du Kominform et utiliser leur concours pour exécuter sa première mission, qui était la destruction de la voie ferrée dans les passages de montagne entre Tchiatchak et Sarajevo. Notre action devait mettre hors de service la principale ligne dont usait l'armée de Tito pour le transport des troupes vers la frontière bulgare.

» Deux hommes qui avaient été instruits à l'école de sabotage de Moscou devaient aider notre groupe à atteindre l'objectif suivant : la ville de Tuzla, où nous avions à faire sauter une importante usine de produits chimiques.

» Quant à moi personnellement, séparé de mon groupe, je devais me mettre en route vers le nord, en partant du village roumain de Hinova, prendre la route conduisant à Belgrade, entrer en rapport avec différentes personnes amies que nous comptions dans l'administration de Tito, et enfin gagner le maquis tenu par les partisans du Kominform dans les montagnes, au-dessus de la source de la rivière Vrbas entre Bania Luka et Sarajevo. Dans cette région, je devais aller à la rencontre de mon groupe et me mettre à sa tête pour la dernière mission avant de rejoindre définitivement le maquis. Dans le petit village de Brdo, il y avait l'un des plus importants dépôts de munitions de l'artillerie yougoslave. Ce dépôt était camouflé. Il fallait le faire sauter.

» Toutes les instructions ayant été données, le 11 juin nous quittions le « couvent-école » pour gagner nos différents points de départ. Durant la nuit du 12, nous recevions l'ordre de franchir la frontière. Il était douteux qu'aucun de nous revînt jamais, car nous devions trouver dans le Service de Sûreté yougoslave un rude adversaire.

Chez les Yougoslaves.

» Mon point de départ sur le territoire roumain se trouvait dans le secteur d'une division blindée soviétique, arrivée de Dniepropetrovsk, qui venait de remplacer une division d'Odessa, expédiée en Hongrie. A deux kilomètres à l'intérieur des frontières, le pays était semblable à une fourmilière. Les Soviétiques creusaient des tranchées, cachaient leurs chars dans la forêt, camouflaient leur artillerie lourde. D'énormes colonnes de camions transportaient de l'infanterie à grande vitesse, toutes lumières éteintes, vers de nouvelles positions.

» J'étais muni d'un laisser-passer roumain et soviétique spécial qui me donnait libre circulation dans tous les pays contrôlés par le Kominform. Il me fallut le remettre à qui de droit avant d'entrer en Yougoslavie. Après que j'eus pris un guide yougoslave, mon guide roumain rentra à Hinova, près du Danube, pour faire son rapport. A quelques kilomètres de la frontière, un lieutenant yougoslave de la garde des frontières, s'avança vers nous et nous fit prendre la direction d'une petite maison grise. A ce moment, mon guide, un homme petit mais fortement charpenté, qui avait des cheveux noirs et un teint olivâtre, et qui était de la ville de Vrsac, m'adressa la parole pour la première fois : « Avez-vous, me dit-il, de l'argent sur vous ? »

» J'avais 800 000 dinars. Chaque agent du Kominform en Yougoslavie portait pareille somme. Argent destiné à provoquer l'inflation et à ruiner l'économie yougoslave. Il s'agissait de fausse monnaie, naturellement, mais si bien fabriquée à Moscou avec les mêmes planches que les dinars yougoslaves qu'il était pratiquement impossible de découvrir qu'il s'agissait de faux.

» — Il ne reste pas beaucoup d'imbéciles qui consentent à se faire tuer gratuitement pour le Kremlin! dit le guide d'un ton bourru, et il ajouta : « Si les Russes paient, je fais leur travail. Autrement... (Il coupe l'air d'un geste tranchant.) Le reste ne me concerne pas. Mais ne soyez pas trop sûrs, vous, les camarades qui venez ici pour faire du sabotage, que jamais vous en sortirez vivants. Que savez-vous de la puissance de l'armée et de la police de Tito? En tout cas, payez-moi ce que vous me devez. »

» J'étais assez déconcerté par son hostilité. Je payai. Quelques jours plus tard, je continuai ma route avec cet étrange compagnon comme guide. Tout le long des voies ferrées menant vers la frontière, il y avait une grande activité. Des troupes yougoslaves se déplaçaient dans toutes les directions. Partout l'on voyait les uniformes bleus de la Police de Sûreté, la U.D.B.A.

» Les papiers qui m'avaient été fournis étaient tous parfaitement en ordre. Plusieurs patrouilles militaires passèrent. Nous suivions la ligne Panuvo-Kovacitza pour aller jusqu'à Belgrade, qui était le point de réunion ou de dispersion des agents, suivant les missions qui leur étaient assignées.

» Un jeune Yougoslave en civil s'approcha de mon guide, et je l'entendis chuchoter, comme il passait : « — Ne me perdez pas de vue. Ordre de changer de route et de passer par Zagreb. »

» Une patrouille militaire surgit aussitôt après. L'inspection fut particulièrement stricte. Les trains étaient en retard. La priorité fut donnée à un convoi de la Croix-Rouge. Quelqu'un murmura : « La ligne a sauté à Paratchin ». C'était mon groupe — le groupe de la Toile d'Araignée — qui avait exécuté cette mission.

Le groupe de la Toile d'Araignée.

» Pendant ce temps, mon groupe devait recevoir ses instructions définitives à Tchupernia, à la frontière bulgaro-yougoslave. Là, il trouva Brovenik, un grand et sombre jeune homme. Celui-ci avait été secrétaire du parti communiste de la ville de Bor jusqu'en 1948, date à laquelle il avait été arrêté pour « stalinisme » et emprisonné à Zaicear, à environ sept kilomètres de la frontière bulgare. Le 1er mai 1949, le directeur de la prison, un officier de l'U.D.B.A. profita des fêtes pour libérer tous les prisonniers et passer avec eux en Bulgarie. Depuis lors, Brovenik en contact avec le quartier général du général Goudounov à Sofia, a été l'un des chefs de l'action « antititiste ». Ce fut lui qui donna à mon groupe ses instructions définitives. Tihomir J..., né à Negotin et ancien officier de l'U.D.B.A. à Zaicear, qui s'était enfui et avait gagné le territoire bulgare en franchissant la rivière Timoc, devait prendre la tête du groupe.

» Immédiatement après le passage de la frontière, mes hommes eurent leur première surprise. Calna, un village yougoslave situé à quelque

soixante kilomètres de Bor, était rempli de soldats et de policiers yougoslaves. Deux membres du groupe furent tout de suite arrêtés. Dès lors, la poursuite commença. Le groupe avait à peine quelques heures d'avance sur ceux qui le pourchassaient. Il réussit finalement à échapper et, grâce au guide suivant, put se porter en direction de la Montagne Noire. Le guide, un jeune homme de vingt et un ans, avait depuis l'âge de quatorze ans joué un rôle comme partisan anti-allemand et était le chef de la Jeunesse Yougoslave d'Alexinatz.

» La Montagne Noire (Tzrnirh), avec ses forêts sauvages et ses sommets élevés, est aujourd'hui l'un des centres les plus importants de l'action contre Tito. Elle constituait déjà une base active contre les Allemands pendant la guerre. C'est de là que les partisans communistes yougoslaves descendirent en 1945 pour fusiller cinq cents personnes dans un seul village de trois mille habitants. Située à environ dix kilomètres de Bor, cette position est la meilleure comme point de départ pour atteindre la ville. Bor est à peine éclairée, et, comme la route de Zaicear est dans l'obscurité complète, il n'est pas difficile d'entrer sans être vu.

» Sur le boulevard Tzrvenia Armja (boulevard de l'Armée Rouge : en dépit des événements, c'est le qualificatif « Rouge » que l'on continue à employer) au numéro 24, le groupe a vu le président du soviet de la ville, un partisan du Kominform. Ensuite, il s'est rendu auprès d'un policier, dans un bâtiment de l'armée yougoslave. Là, les stores étaient baissés et seule une toute petite lumière brûlait, comme signal, au rez-de-chaussée.

» Ce policier donna au groupe une liste de prisonniers de guerre allemands qui avaient signé des contrats avec le gouvernement yougoslave et qui, maintenant, travaillaient dans les usines et les mines du voisinage. Cette liste devait être soumise à l'examen du Kominform pour le recrutement de nouveaux agents. On la remettrait, à Bania Luka, à un agent de liaison, lequel l'enverrait à l'Ambassade des Soviets à Belgrade.

» La deuxième phase de la mission commença aussitôt que le groupe eut quitté Bor. La voie ferrée menant de Sarajevo à Bor — via Tchiatchak, Paratchin et Metovnitza — devait sauter. Si l'on réussissait à détruire un tronçon de la ligne dans une gorge de ces montagnes farouches, la voie pouvait être rendue impraticable pendant longtemps : or, elle devait être empruntée par l'armée yougoslave pour gagner la frontière bulgare.

» Le groupe perdit sept hommes dans ce travail. Deux autres hommes furent si grièvement blessés qu'on dut les achever pour qu'ils ne tombent pas vivants entre les mains des Yougoslaves. Le groupe réussit à détruire la ligne dans la région d'Ujitze. Il la fit sauter au moment où passait un convoi yougoslave.

» C'est à Tuzla que le groupe connut les épreuves les plus dures. Des mesures de précaution spéciales avaient été prises dans cette ville de

trente mille habitants. Quelques jours plus tôt, Djilas, le grand chef de l'U.D.B.A. y avait été blessé pendant une tournée d'inspection, et la police surveillait de près les étrangers qui se montraient dans la ville. Les services de sûreté formaient un ensemble si solide et si cohérent que toute action nous parut impossible.

» Après qu'un effort pour pénétrer dans la ville eut coûté deux vies au groupe, il fallut renoncer à une action visant une entreprise de produits chimiques et l'on se retira dans la région de Litva, un village montagnard de deux cents habitants situé au cœur d'une région occupée par les partisans. Un capitaine de l'U.D.B.A. de Tuzla nous fournit sur la ville les renseignements demandés par le Kominform.

» Entre le 12 et le 26 juin, le groupe réussit à passer à des amis du Kominform 15 600 000 faux dinars et des tickets d'alimentation pour 32 millions de repas : tous papiers qu'il fallait « injecter » à l'économie yougoslave.

» Le 27 juin, les trois survivants du groupe de seize hommes atteignirent, par Sarajevo, le lieu de rendez-vous qui leur avait été fixé : le quartier général « antititiste » de Milos, dans les montagnes qui dominent les sources de la Vrbas. »

Le quartier général « antititiste » de Milos.

La région constituée par le triangle des villes de Tuzla-Sarajevo-Bania Luka commande les principales voies d'accès conduisant dans toutes les parties de la République yougoslave. Elle est, aux yeux du Kominform, d'une importance capitale. Le 26 juin, dans les monts Grbova, Ion Gherman se rendit auprès du chef du mouvement antititiste Gregorcik ; un guide habillé en paysan, le conduisit de Bania Luka au lieu fixé pour la rencontre. Entre d'énormes rochers gris et noirs, les deux hommes suivaient un sentier à peine visible, côtoyant dangereusement les pentes des précipices. Aucun signe annonciateur d'un quartier général ne frappait la vue. Enfin, ils trouvèrent quelques cavernes, et dans l'une d'elles plusieurs hommes barbus étaient assis. Ici et là, des sentinelles veillaient, regardant au loin. On ne distinguait nullement Milos des paysans de la région, des Mahométans d'aspect sauvage, aux pittoresques costumes. Il avait un visage carré aux traits fortement marqués, des yeux noirs et brillants, un menton saillant et énergique sous une barbe en désordre, un cou épais, court et musclé sur de larges épaules. Nul ne savait d'où il venait. Lui-même et deux de ses lieutenants, Jusic et Bregovel, prétendaient qu'ils venaient d'Aldinatz, un tout petit village perdu dans les montagnes des Balkans. Deux autres hommes, qui paraissaient être des chefs, disaient qu'ils venaient de Banovici, un hameau au cœur de la Bosnie.

— Nous nous réunissons ici de temps en temps simplement pour rece-

voir et pour donner des ordres, dit Milos. Mes hommes, ajouta-t-il, vivent dispersés aux alentours. » D'un geste large, il indiqua, au loin, les cabanes de bois qui, dans la sombre forêt, se distinguaient à peine des rochers. Puis il poursuivit : « Moi seul et quelques-uns de mes compagnons vivons ici. Nous sommes encore trop peu nombreux pour engager une lutte ouverte contre Tito, mais le moment viendra où nous recevrons des renforts. Nous attendons quinze mille hommes armés des pays du Kominform et six mille Allemands pour entamer une véritable guerre de partisans. »

— Des Allemands ? fit Bregovel, le lieutenant de Milos, suffoqué et visiblement stupéfait.

— Des Allemands, oui, d'anciens S.S. repentis, appuya Milos. Ils connaissent la région depuis 1943. Ils ont reçu l'entraînement nécessaire dans les camps de prisonniers de l'U.R.S.S. et ont offert volontairement leurs services. Nous mettrons le feu aux poudres aussitôt qu'ils seront arrivés et que les unités de partisans de la guerre de Grèce auront commencé leurs attaques à la frontière macédonienne.

Ces affirmations ne soulevèrent aucun enthousiasme. On délibéra ensuite sur les moyens que devait employer le groupe de la Toile d'Araignée pour accomplir sa dernière mission.

Dernière mission.

28 juin. La nuit tombait lentement. Aux trois survivants du groupe de la Toile d'Araignée, Milos avait adjoint un Allemand, un homme d'âge mûr sans famille, ancien soldat de la Wehrmacht. Ce dernier avait déserté en 1943 et gagné le maquis yougoslave. Depuis, il n'avait jamais quitté la région. A la fin de 1942, il avait séjourné dans le village de Brdo. Il connaissait la situation et les plus petits détails du bâtiment qui était maintenant l'un des plus importants dépôts de munitions d'artillerie de l'armée yougoslave.

Brdo comptait environ quatre mille âmes. Le dépôt se trouvait au milieu de la localité, à la place qu'avait occupée jadis le marché. Il avait été construit par les Allemands.

Ion Gherman poursuivit son récit :

« Nous nous glissâmes à la file jusqu'aux lisières du village, et nous attendîmes derrière des haies l'extinction des derniers feux. Puis on s'égailla et l'on commença d'avancer lentement en direction des murs gris du dépôt, après avoir coupé les fils du téléphone et du télégraphe.

» En compagnie de Stefan Radu, qui par la suite s'enfuit en Autriche, je me cachai, en me baissant, dans l'ombre des murs, attendant que les autres nous eussent débarrassés des gardes. Un cri de hibou monta faiblement dans la nuit. C'était le signal lancé de l'autre côté de la place du marché. La porte principale du dépôt grinça. Nous nous jetâmes en avant. Nous plaçâmes des charges explosives en six points différents,

plus une charge au pied du principal pilier qui soutenait l'arche centrale. La déflagration devait se produire à minuit une minute. Il ne nous restait que quelques minutes pour fuir. Nous entamâmes une course folle à travers le village.

» Soudain la nuit fut déchirée par une détonation terrible. Puis les explosions se succédèrent rapidement. D'énormes flammes s'élançaient vers le ciel. Les débris incandescents du dépôt traçaient des routes de feu dans l'air comme de fantastiques pièces d'artifice. La tour de l'église fut crevée. Des toits furent arrachés. Une marée ardente submergea le village. Des fers tordus et des blocs de béton tombaient avec fracas dans les rues.

» Les gens, la face convulsée de terreur, s'enfuyaient dans toutes les directions. Hommes, femmes, enfants étaient pris sous la pluie de feu, de fer et de mortier. Près de moi, l'Allemand ouvrait de grands yeux. Vladislav Pornin, mon commissaire politique, riait : « Qu'ils brûlent comme des rats! » criait-il.

» Alors une fureur sauvage s'empara de moi. La désillusion de mon expérience communiste, les années de souffrance, la ruine de ma propre vie et de la vie des miens, tout cela qui depuis longtemps me tourmentait envahit mon esprit avec une force inouïe. Je devins une bête farouche. Je frappai. Je tuai Pornin comme j'aurais tué un dangereux animal, et je m'enfuis. L'Allemand tira sur moi. Je courus comme un fou, loin de l'horrible massacre, vers la forêt.

» Je m'étais déjà passablement éloigné, lorsque j'entendis le hurlement des sirènes et le ronflement des moteurs dans la nuit : les forces de Sûreté yougoslaves étaient alertées.

» Je réussis à atteindre Saint-Pierre, près de Trieste. Là, je fus arrêté par la police yougoslave. Je savais avec quelle sévérité on traitait les agents du Kominform. Heureusement, je bénéficiai d'une chance inespérée : on avait justement reçu l'ordre d'envoyer tous les prisonniers à Belgrade pour y être interrogés. Jusque-là les décisions concernant les agents du Kominform qui étaient l'objet d'un simple soupçon avaient été prises sur place et exécutées sur le champ. Des jeunes hommes, partisans dévoués de Tito, logaient une balle dans la tête des prisonniers, et la question se trouvait réglée. »

La police yougoslave expédia Ion Gherman à Belgrade. « Pendant le trajet, dit-il, je réussis à m'échapper. Une fois de plus, il me fallut traverser la Yougoslavie. Enfin, j'atteignis Trieste. Je voulais essayer de gagner la France en passant par l'Italie, de mettre le plus de distance possible entre les Soviétiques et moi. »

Nous savons qu'en fait cette fuite fut inutile. Ion Gherman fut assassiné dans la nuit du 21 au 22 septembre 1949 sur la route de Novare.

FRANÇOIS DE ROMAINVILLE

PÈLERINAGE DE ROCKEFELLER CENTER AU SAINT-SÉPULCRE

Le cardinal Spellman tend son anneau à baiser avec une paternelle familiarité. Puis il s'assied tout d'une pièce sur un siège quelconque, dans un salon quelconque, en style Louis-Philippe, et sa première phrase est : « *What can I do for you?* » Que puis-je faire pour vous? Geste, mot de passe, apostrophe sacramentelle du pasteur chrétien au fidèle en voyage, joli mot hospitalier, paternel, souvenir de l'Orient où on lave les pieds du pèlerin. Son évêché, en pierres grises, de style gothique, collé à la cathédrale Saint-Patrick, est tout pareil à un palais épiscopal de Limerick ou de Malines. Et sa cathédrale, majestueuse demeure, entre la 5e avenue et Madison avenue, a l'air d'un bâtiment minuscule, en face de Rockefeller Center, mastodonte, léviathan contemplant, du haut de ses trente-sept étages, le petit presbytère Viollet-le-Duc, au milieu de ses taxis couleur d'omelette, à capots vin de Porto ou rouge indien. A la fête de Saint-Patrick, tout New-York défile dans la 5e avenue, et la police à cheval caracole en tête des cortèges irlandais, parce que la police est irlandaise, et les chevaux aussi, et que l'emblème idéal de l'hôtel-de-ville de New-York est le Shamrock. Le maire, O'Dwyer, qui fut séminariste à Salamanque, habite au milieu d'un parc, au bout de l'East End avenue, une maison charmante, dans le style classique 1800, blanche, revêtue de bois, vrai château pour grand planteur du temps de la Déclaration des Droits. Et les écureuils escaladent les hêtres de ce jardin créé par un Allemand nommé Schultz, un proscrit démocrate de 1848. Sept cent mille Irlandais, un million d'Italiens, et les Allemands, et les Polonais composent l'essentiel de cette communauté catholique, formidable *melting pot* (creuset commun), où le Celte domine.

« Le Grand New-York, me dit le cardinal, avec Brooklyn, Bronx et Queens, compte maintenant deux millions et demi de catholiques... Nous avons un archidiocèse et deux diocèses... »

Le jour du Seigneur, les piétons endimanchés sont tous catholiques romains : les protestants dorment en attendant l'heure du golf ou du

« service », généralement après la méridienne. De-ci de-là, un couple élégant se dirige vers une église réformée et, si le monsieur porte chapeau melon, n'hésitez pas, c'est un ménage anglican. Aussi bien, même les catholiques de New-York ne vont à l'église qu'en tenue *formal*, et c'est bien le seul lieu où ils se montrent en veston noir et pantalon rayé, vêtement jugé inconvenant dans le monde politique, et que le Congrès de Washington reproche avec humour à M. Dean Acheson. Au jour des Rameaux, les messieurs chargés du service d'ordre à Saint-Patrick portent la jaquette et le col raide, dans une église gothique, en plein Manhattan. L'exotisme éclate seulement, et de quelle ravissante façon, aux premiers accents du *Pueri Hebraeorum*, quand les marguilliers nous remettent, au lieu du buis de nos campagnes, des branches de palmiers, cueillies en Floride par des négresses. Gerbes vertes encore, chargées de souvenirs ensoleillés, de chansons romantiques, *negros spirituals*, *blues* de Louisiane, complaintes de l'*Old man river*, lancées de façon poignante par Robson, gerbes si proches parentes de celles que, là-bas, à Jérusalem, le peuple réuni déjà pour la Pâque, sur la route de Bethphagé, étalait sous les pas du Maître...

***

On se rappelle le tableau de Sarah Lockwood : « New-York est un jeune géant de trois cents ans, haut de vingt kilomètres et couché sur le dos, ses pieds sont à la Batterie, sa colonne vertébrale, si droite, c'est la 5e avenue, ses côtes sont les rues transversales, ses yeux sont Broadway, et Park Avenue, son foie ; son ventre, les deux gares ; sa tête est à Harlem ; ses bras s'étendent au-dessus des rivières ; son argent, il le met dans sa botte en un endroit sûr, appelé Wall Street. Quant au cœur, il n'en a pas... »

Tout est vrai dans ce tableau, sauf le dernier trait. On a dit que le Mur, le Wall, construit par les premiers colons hollandais, au sud de Manhattan, avait été élevé contre les loups, mais qu'on l'avait abattu et que, depuis lors, les loups entraient comme chez eux. Cela est faux. En plein Wall Street, en face du Stock Exchange, on admire une statue de Washington et une plaque enchâssée dans la pierre noire, représentant le fondateur, en habit à la française et l'épée au côté, pliant le genou au pied d'un arbre, rendant grâces au Seigneur, et son cheval, à demi-caché par l'arbre, attend, tout sellé, bien sagement. Cette berquinade, dans ce quartier, a bien plus qu'une valeur de symbole. En haut de maints gratte-ciel, ces « maisons des nuages », un dernier toit esquisse une copie de la Sainte-Chapelle. Et aux bureaux des Compagnies de navigation, aérienne surtout, les affiches annoncent l'*Anno Santo* entre un suisse et sa hallebarde et le dôme de Saint-Pierre. Au pays de Colomb et d'Amerigo Vespucci, le Gênois fut l'ancêtre des innombrables Columbia Universitys, Columbia Broadcasting System, Columbia Steel and

Brass... Columbia Gas and Electric Company. L'autre, le Florentin, donna son nom à tout le continent. Il s'appelait Amerigo parce que son père, féru de roman de chevalerie, avait lu l'histoire d'Aymeri, héros de la prise de Narbonne, chanté par les troubadours et repris par Victor Hugo.

***

Embarquons à Idlewilde, le nouvel aérodrome, le transcontinental. La Guardia, déjà engorgé, n'est plus affecté qu'aux services intérieurs. En Amérique, un palace à vingt-deux étages est déplacé du jour au lendemain... L'hôtel Ritz déménage en ce moment. Il fera le voyage en six mois. Imaginons le Ritz de Paris quittant la place Vendôme pour la porte Maillot. Le New-Yorkais est demeuré l'émigrant. Avec quelle nostalgie contemple-t-il les affiches aux noms charmants de personnages de Maeterlinck, *Boac*, *Sabena*, *Twa*, *Swissair*, *Air France*, gent ailée, mouettes, pétrels, et leurs invitations aux voyages... Et ces maîtres de la production en série, ces virtuoses du Rendement, se laissent prendre à l'appel du Beefeater de la tour de Londres, de la Victoire de Rude, de la Jeanne d'Arc de la place des Pyramides, du Suisse qui, en costume dessiné par Michel Ange, monte la garde à la porte de bronze, de la colline de Sion, vallée du Jourdain, mont des Oliviers, Via Dolorosa... L'Américain, s'il a triomphé dans le Rendement, s'il a édifié une « théocratie du Rendement », n'en écoute pas moins l'appel des pays exotiques : Irlande, France, Rome, Athènes... et Jérusalem, Jérusalem...

Dans le long couloir de l'aérogare, les cris retentissent, appels de passagers proférés par des demoiselles : « Monsieur et madame Smith... Révérend Jones... veuillez vous présenter au bureau des passeports, s'il vous plaît. » Le public des autobus aériens ne change guère : familles avec des bébés, chanoines venus d'Ohio ou de Boston, à plastron noir et collet blanc, mâchant des chewing gums et préparant, aussitôt après le rituel des passeports, leurs signets dans leurs bréviaires.

L'autre semaine, tous mes voisins s'appelaient Stein ou Geisler et parlaient en bien mauvais anglais. Pourtant tous étaient citoyens américains, comme les Canelli et les Vaggagini qui m'entourent aujourd'hui et qui s'en vont à Rome, pour l'Année sainte. En moins de cinquante ans leurs noms se transforment. Van Huys devient Vannice, comme Caillé est devenu Kyle, sans parler de monsieur et madame de L'Hôtel mués en mister et mistress Doolittle.

Enfin, voici les Ezra, les Hiram, les Ezekiel, les Elijak, les Eliju qui m'accompagneront jusqu'à Lydda, en Palestine. Seuls les Athanasios qui sont Tone et les Vasilios qui s'appellent Bill descendront à Athènes.

Les blanchisseurs chinois qui, hier encore, s'appelaient Chuang ou Tchoung sont devenus John, Franck, voire Emil... Leurs pèlerinages nationaux les ramènent sous d'autres cieux, vers Cipango ou le royaume de Calicut, découvert par Marco Polo. Nous, les faces pâles, en face des

Mélaniens, des Chinois ou des Niséis (nom donné aux Japonais d'Amérique), nous sommes, paraît-il, des Caucasiens, appellation accordée par le grand savant Gunner Nyrdal dans son *Américan Dilemma*, livre-clé de la question noire aux États-Unis. L'avion s'en va lourdement sur la piste de béton bleu, les moteurs s'emballent, puis se calment, et l'outil ailé, peinant rudement, perce sa route. La nuit sera là avant Gander et la Terre-Neuve ; elle arrive, enveloppant le ciel de poussière bleue, et l'avion qui devient bleu. Un instant, la terre s'est détendue et nous a catapulté loin d'elle, vers le Nord. Bientôt, ce sera Shannon.

— Shannon, la nuit, avec son caravansérail, ses inscriptions gaëliques, ses feux bleus, ses *Air Hostesses* à calot épinard, ses maîtres d'hôtel en vestes géraniums, son clair de lune, ses étoiles, témoigne délicieusement de l'immortalité irlandaise, sorcières, brouillards, poètes, chevaux broutant, au bord de la rivière, le clair de lune... Le supérieur général des Salésiens d'Amérique, en route vers Rome pour une cérémonie de béatification, ferme son bréviaire et remplace son feutre mou par un béret basque. Je remonte l'escalier de fer, échelle de Jacob de mes rêves. Sur la carte, j'ai repéré des noms exquis, comme Clonmaenois et Ballybunion... De ces villages-là sont partis les missionnaires qui évangélisèrent l'Allemagne avec saint Colomban, New-York et Boston avec tous les Sullivan et les Murphy. Les grands hommes d'Irlande sont un New-Yorkais nommé Valera, né de père espagnol, et Costello. Tant il est vrai que l' « irlandisme » n'est pas un nationalisme, mais une atmosphère.

Les moteurs, dans la nuit, font danser les feux follets bleus. Nous vivons, depuis douze heures, dans une pâte de béton noir. Europe! La radio chante son message aigu, criard, affamé comme une plainte de nouveau-né. Cette ferme isolée, dont nous apercevons la lumière, petit point rouge dans le vide noir, est-elle anglaise ou française? Une simple lampe, la nuit, les paysans ne s'en doutent pas, on peut l'apercevoir à cent vingt kilomètres.

— Rome. Le Suisse à grand béret noir présente les armes à des officiers américains. On entend le claquement sec de ses talons, le choc de sa hallebarde, et ces hommes, surpris, en uniformes kaki, rendent le salut en souriant, d'une main raide portée au calot... Ils sortent de la cour Saint-Damase, franchissent la porte de bronze, s'éparpillent à travers la via della Conciliazone. Le soir, autour des bouquets d'œillets de la place d'Espagne, je les vois flâner, photographier la barcasse du Bernin, gravir les extraordinaires escaliers de la Trinité des Monts. Et le lendemain, à Saint-Pierre, ils se mêlent aux Italiens vociférant : « *Viva* » dans la basilique, tandis que le prince Colonna, assistant au trône, en pourpoint noir, hauts de chausses et collerette à godets, monte la garde à côté du Souverain Pontife. Seize cardinaux, cent évêques et deux cents prélats, tout le corps diplomatique où les dames jouent de l'éventail et

du face à main, sous la mantille de Valenciennes noire, et le patriciat des Torlonia et des Barberini, et les archimandrites venus de Cappadoce et de Thessalonique, que tout cela charme les imaginations des moins dévots et des plus artistes! Mais quelque chose me plaît davantage, les jeunes abbés jaunes et les abbés noirs, en surplis blancs ou déjà en robes violettes, venus d'Éthiopie ou de Nigérie, de Cipango ou du fleuve Amour... l'armée des prêtres exotiques. L'Américain dévisage ces clercs aux yeux bridés ou aux visages lippus... Il se rappelle la *Colour bar* et la loi inexorable de *Segregation*...

Anxieux, le grand cauchemar américain lui revient, les treize millions de Noirs, l'État de Mississipi envahi, la marée montante vers Washington et menaçant New-York, les mulâtres, qualifiés « hideux mélange » et inspirant aux vertueux presbytériens une horreur sacrée, et la « clause du grand père » (n'est électeur, dans les États du Sud, que celui dont l'aïeul était électeur avant 1867, avant la guerre de Sécession) et le « Chef pâle » qui n'admet qu'au compte-gouttes la main-d'œuvre exotique, et les rodomontades des « riches Blancs » qui prononcent : « Enfin, nous ne sommes pas au Brésil », et le complexe sexuel qui crée le préjugé du *misgeneration* et l'attrait du poète blanc pour la Sulamite. Péril biologique, disent les eugénistes. Menace d'un spartakisme. Tunique de Nessus, en tout cas, qui emprisonne la vie américaine. Rappelons-nous la déchirante chanson réaliste d'Édith Piaf : *Qu'as-tu fait, John, qu'as-tu fait?* où l'âme du noir d'Alabama, lynché et pendu, s'en va, d'un seul vol, chez le bon Dieu qui, sans autre explication, lui ouvre toutes grandes les portes du paradis. Au Vatican, le Noir peut s'appeler monseigneur, bientôt éminence... Au lieu de Segrégation, l'Évangile enseigne : « Aimez-vous les uns les autres », et tout Rome se tourne vers le vieillard diaphane aux mains de lumière qui lance, d'une voix si bouleversante, l'appel final *Sit nomen Domini*...

— L'avion a repris son ronron calme. Au kilomètre 14 de la Voie Appienne, il a toussé un peu, craché sa mauvaise humeur, puis il s'est envolé. La prairie, sous nos ailes, a basculé, comme si elle-même nous quittait, penchée, égarée en quelque brusque vertige. Cette fois, j'ai pour voisins deux savants juifs, américains, un savant rabbin, américain, une généreuse donatrice juive, américaine. Autour de moi, tout le monde s'appelle Zablukorsky, Zatinajar, mais aussi plusieurs Epstein sont devenus Epsteens, jugé plus fashionable. Il y a des Israélites qui, fort peu pressés de devenir Israéliens, s'appellent maintenant Sydney, Roy, Irving, Richard, et leurs épouses se nomment, vraies Caucasiennes, Estelle et Pauline. L'Amérique absorbe. Pourtant ces Juifs de Brooklyn et de Manhattan ont adopté la nouvelle Terre Promise. C'est de leurs fonds qu'est nourrie l'Agence juive internationale, et s'il est vrai qu'un Sioniste est un Juif qui donne de l'argent à un autre Juif pour qu'il aille en Palestine, il se trouve de nombreux Juifs de la 5e avenue, de Park avenue,

des soyeux d'Allen Street et des diamantaires de Division Street pour secourir les Juifs du Yémen et des oasis de l'Abramahout, la patrie de la malheureuse Agar, les transporter en Dakotas quadrimoteurs, patriarches polygames aux harems décharnés, mères affamées (j'en ai vu qui pesaient trente-deux kilos et s'évanouissaient en atterrissant à Lydda...), enfants innombrables. Notre appareil, un Lockheed, va faire le grand plein à Athènes, puis ce sera la Palestine, « la terre où coule le miel ».

Pauvre Athènes! Sans les agents du plan Marshall, à quelle condition misérable serait-elle réduite aujourd'hui? L'Américain, au pied du Parthénon, songe peu au passé éblouissant de cette antique métropole. C'est que la littérature grecque a quasi disparu de l'enseignement, entre la mer des Atlantes et le rivage heureux de Californie. A part les hommes d'Église, personne ne lui rend plus son séculaire tribut d'hommages. L'humanisme a subi un coup terrible aux États-Unis vers 1914, et depuis lors après quelques éboulements avertisseurs, ce fut la débâcle. Maurras disait déjà qu'une flamme est plus prompte à donner des cendres que le bois du bûcher ne l'avait été à mûrir. Aucun pays, cependant, plus que la Grèce actuelle, n'est choyé plus complaisamment par le State Department... et par le Pentagone (état-major général). Dès l'hôtel de Grande-Bretagne, un standardiste américain paraît, manœuvrant les fils téléphoniques, d'autorité. A chaque instant, dans chaque entreprise commerciale de Grèce, un commissaire aux comptes, mandaté par les grands bureaux du château de la Muette, a plein droit de se présenter et de réclamer les livres. A cette grande malade, il fallait de grands remèdes. L'air chargé de violettes et de sel nous caresse, aux pieds des cimes de l'Hymette. Le gros Lockheed survole de nouveau l'Acropole en la frôlant de l'aile. « Vieux pacte conclu entre la savante fille du ciel et la tendre enfant de l'écume. » Les écoles d'Amérique n'ont plus qu'une passion; la technologie; un seul culte : l'utile. Les humanités, au sens où nous l'entendons, *humaniores litterae*, ont à peu près disparu de cet enseignement où, en 1638, « il plut à Dieu d'exciter le cœur » d'un noble et pieux gentleman de Boston, John Harvard, qui fonda la magnifique école qui porte son nom. Tout élève devait y apprendre le grec et lire Cicéron à livre ouvert. Un journal de New-York découvrit récemment que, sur les huit millions de New-Yorkais d'aujourd'hui, les élèves teintés d'un simple rudiment de grec étaient au nombre de quarante-trois.

L'avion s'en va, à tire-d'aile, vers les côtes de Galilée.

***

Lydda. Une employée israélienne, aussi brune que celle de Shannon était rose, monte à bord et prononce, tour à tour, en anglais, en français et en hébreu, un *Welcome to Israel* qui sonne joyeusement. A la douane, au bureau de change, aux passeports, partout retentit le *Welcome*, en français, délicieuse nouveauté, et en une singulière langue, vieille, vieille

comme le monde, la langue des psaumes, ressuscitée par Eliezer Ben Yehuda, un de ces singuliers énergumènes d'université comme Israël en a tant donné au cours des âges, et apprise mécaniquement par tous ces fonctionnaires, ces employés, ces policiers, ces aviateurs... Des aviateurs qui parlent hébreu! Pendant la bataille de Latroun de 1948, des radios s'amusaient à donner, en Morse, des passages d'Isaïe. Les phares, étincelles lointaines, s'allumaient, s'éteignaient... et les opérateurs pouvaient lire : «Et ils bâtiront des maisons et ils les habiteront ; et ils planteront des vignes dont ils mangeront les fruits... » Morse, le mécano new-yorkais de Washington Square, n'a pas perdu son temps...

Ici, le divin pèlerinage tourne au conte de fées. Car en automobile, entre les orangeraies d'abord, les champs de cailloux ensuite, on est à Jérusalem en moins de deux heures, et le chrétien américain, d'emblée, s'y trouve tout à fait chez lui. Protestant, il y retrouve tous les souvenirs de sa chère Bible, le seul livre qu'il ait jamais lu sérieusement. Catholique il y reconnaît tout l'enseignement de son enfance, et les rameaux que les fidèles portent si joliment à la cathédrale Saint-Patrick, au pied du Rockefeller Center. Le Juif, lui aussi s'y retrouve, et s'arrête, essoufflé. La belle histoire de son peuple est enfin achevée : le Parlement ou Knesset s'est réuni à Jérusalem, avec des ministres qui parlent anglais. Madame Goldi Meyerson, ministre de l'Intérieur, parle même en sonnant du nez, comme une trompette thébaine, ainsi qu'il sied quand on a vécu longtemps dans Manhattan. Et en Judée tous ces Américains, qu'ils s'appellent Rubinstein ou Meyer, ou Epstein, ou simplement Smith ou Brown, se sentent merveilleusement chez eux. Autant ils avaient négligé Cicéron et Démosthène, autant ils retrouvent, dans leurs mémoires, que la technologie n'a pas trop surmenées, les passages du Livre. La géographie de la Judée, de la Samarie, de la Galilée, le Cédron et ses cailloux, le mont des Oliviers, le mont du Scandale, le mont du Mauvais Conseil, où fut décidée la mort du Christ... on dirait qu'elle n'a pas de secrets pour eux. C'est tout petit, le cadre de cette histoire immense, et pourtant les mulâtres de Harlem, comme les millionnaires de Long Island, les cuisinières baptistes qui glissent des pamphlets antipapistes dans le courrier de leurs maîtres catholiques (j'en ai connu), les quakers, les libéraux, les fondamentalistes (nombreux en Tennessee, et qui professent, sous peine d'ostracisme, que la baleine de Jonas était une vraie baleine), les Adventistes du Septième jour, les Mormons, les Israélites enfin, tout le monde s'y retrouve. Au lieu d'adresses comme 52e rue W 24, ils adoptent d'emblée la Via Dolorosa, la porte de Saint-Étienne, la porte de Damas.

Et, sur leur terre colonisée, des Juifs, des enfants des Hébreux, vont et viennent sous les palmiers. Les catholiques, leurs dévotions faites au Saint-Sépulcre, autour des lampes dorées, dans la pénombre, partent le cœur tranquille, et reprennent l'avion de New-York. Le beau pèlerinage est terminé.

CHARLES D'YDEWALLE

IMAGES DE PARIS

UNE JEUNE FILLE QUI REVIENT DE LOIN

PAS grande, menue, avec des cheveux d'enfant ondulés de la pointe à la racine, châtains à reflets blonds, encadrant sans apprêt un visage étroit et facilement éclairé d'un sourire très blanc, Alix d'Unienville a l'air d'abord d'une jeune fille pareille à beaucoup d'autres que leur âge rend charmantes. Mais sous un front haut et têtu, ses yeux dorés ont un regard déterminé, ses petites mains solides ne font pas un geste inutile et elle ne dit rien de plus que ce qui vaut la peine d'être dit. Mademoiselle d'Unienville est une *personne*.

Les lecteurs de cette Revue savent déjà qu'elle est un écrivain de talent : des extraits de son *Journal d'une Hôtesse de l'Air* ont paru dans ces pages et ont prouvé avec quelle finesse d'observation, quel sentiment juste des choses et des êtres, quel bonheur d'expression, elle sut décrire ses voyages au-dessus de la terre. Elle nous introduit « dans la petite planète isolée que constitue un avion en vol et nous fait faire connaissance avec ses étranges habitants : millionnaires et hommes politiques, vedettes de cinéma et trafiquants, touristes et missionnaires... »

Parmi ces passagers enfermés dans la cabine, transportés comme des colis — on est tenté de dire comme des ballots, tant on prend de soin à les tromper sur les difficultés du voyage —, l'hôtesse de l'air est la seule qui ait un contact avec l'équipage et soit tenue au courant de l'aventure qui se joue parfois. Avec quel humour malicieux Alix d'Unienville ne relate-t-elle pas quelques incidents bien prêts d'avoir été dramatiques. C'est alors que son sourire éclatant et son air assuré devaient faire merveille auprès de ses *pèlerins*, comme elle les appelle. Mais pourquoi avoir choisi, jeune fille pleine de dons et de ressources, ce métier dangereux et harassant? « L'attrait des voyages » est sa réponse. « Bonsoir Paris, écrit-elle en quittant Orly. Nous souperons tout à l'heure à Rome. Et demain nous déjeunerons à Damas, et nous dînerons à Téhéran et après-demain nous serons de retour à Paris... et dimanche nous irons à Dakar... et jeudi nous serons à Madrid... Paris, Rome, Londres, New-

York... New-York, Rome, Londres, Paris... Londres, Paris, Rome... le cercle des capitales nous garde prisonniers de sa ronde éternelle. Et cette ronde est si étroite et le rythme en devient si rapide qu'il nous semblera bientôt tourner follement sur nous-mêmes. Alors nous ne saurons plus que faire et défaire des valises, étant désormais partout et nulle part chez soi. » Et voilà pourquoi Alix d'Unienville, lasse de cette errance, a au bout de deux ans et demi de service quitté Air-France. Son livre *En Vol*, fruit de cette dure expérience, vient de lui valoir le prix *Albert Londres*. Mais ce ruban rouge à la boutonnière de sa veste bleue marine, d'où vient-il? Ça c'est une autre histoire, une longue histoire qu'il faut lui arracher et qu'elle raconte peu à peu avec une sobriété et un naturel qui n'excluent pas la juste conscience que c'est aussi une très belle histoire.

Née à l'île Maurice, d'une vieille famille aristocratique, la petite Alix est venue toute enfant en France, où elle est restée en Bretagne jusqu'à l'âge de quatorze ans, ensuite, à la campagne dans le Sud-Ouest. Quand la guerre éclate, elle est étudiante à Bordeaux et en juin 40 décide, avec son frère, de rejoindre l'Angleterre. Sitôt l'armistice, ils s'embarquent à Saint-Jean-de-Luz, clandestinement, sur un bateau de réfugiés polonais et rejoignent à Londres les Forces françaises libres. Mais plus tard, Alix a envie de rentrer en France. Elle va donc à l'école de parachutage. Trois sauts d'essai et le quatrième la pose dans un arbre du Cher, où elle reste accrochée, parvient à se libérer au couteau des liens de son parachute et récupère les deux valises dont elle était chargée : l'une contenait des documents secrets, l'autre une énorme somme en billets de banque destinée aux organismes de la Résistance. C'était au début de 1944. Elle réussit après quelques tribulations à atteindre Paris avec ses dangereux bagages et à accomplir sa mission. Peu après, elle est nommée secrétaire de la délégation du Général de Gaulle en France et organise, sous le nom de Marie-France, un réseau de radio avec Londres. Mais, hélas! cela ne dure pas longtemps. Arrêtée avec plusieurs camarades de son groupe, le 6 juin 1944, elle est menée à Fresnes. Internée avec trois autres femmes inconnues d'elle, elle ne songe qu'à s'évader et se défend de s'attacher à ses compagnes pour pouvoir les tromper sans remords. « Sortir d'ici d'abord », songe-t-elle. Et elle se met à simuler la folie. « J'avais bien la crainte d'être simplement supprimée, mais il y avait aussi une chance pour que l'on m'évacue ». Et avec persévérance et adresse, elle feint les hallucinations et le délire de persécution. « C'était facile, car enfant j'avais vu chez mes parents une domestique perdre peu à peu la raison et cela m'avait beaucoup frappée. Aussi je n'ai eu qu'à l'imiter. » Elle joue si bien son rôle que celles qui partagent sa cellule ont peur d'elle, et enfin on la transporte à l'Asile Sainte-Anne. « Quand j'ai vu toutes les grilles de Fresnes s'ouvrir une à une et que je suis arrivée à Sainte-Anne, où il y avait des fleurs dans le jardin, j'ai cru être au paradis. » Mais cette douce impression ne dure pas quand la malheureuse

jeune fille se voit entourée de malades allemands, prend ses repas au milieu de deux cents fous authentiques et est gardée jour et nuit par un soldat allemand. « J'y suis restée deux mois et demi et un soir on m'a emmenée à la Pitié. C'était un endroit effroyable, peuplé d'êtres auxquels les tortures de la Gestapo avaient fait perdre la raison... Mais j'ai un peu oublié toutes ces choses, ajoute-t-elle avec simplicité, et ne sais plus, où n'ai jamais compris pourquoi on m'a finalement ramenée à Fresnes. » De là, on l'évacue sur le fort de Romainville et bientôt c'est la déportation vers l'Allemagne, par le dernier train qui y allât encore, le célèbre *Train de la Mort*. Deux mille détenus y sont entassés dans des wagons à bestiaux. « Mais vous savez, et son regard doré se fixe loin devant elle, cela ressemblait tellement à un cauchemar que c'était facile à supporter, comme une chose irréelle... Seulement, tout de même, je ne pensais qu'à m'évader. Et il n'y a pour cela que deux façons : l'évasion longuement et minutieusement préparée, ou le coup d'audace. Je ne pouvais choisir que ce dernier, aussi j'ai vu ma chance arriver quand le train s'arrêta devant les ruines d'un pont bombardé. On nous fit descendre et marcher à travers une immense plaine brûlée par l'été. Nous avancions lentement entre deux files de soldats. J'avais un manteau et une robe grise en piteux état, pas un franc sur moi, et je jetais mon sac, car j'étais décidée à m'évader, je voulais vivre. Nous avons traversé la Marne sur un pont de voitures et sommes arrivés dans un petit village, toutes fenêtres et portes closes, qui faisait semblant de dormir. Il était près de midi. Sur la place, près d'une borne-fontaine, on nous a permis de nous arrêter et de boire. Cela a créé une seconde de confusion. Je me suis dit : c'est le moment. J'étais près du portail d'une écurie, j'ai essayé de le pousser, il a résisté. Alors, j'ai fait dix pas de plus, j'ai ouvert la porte d'une maison, je l'ai refermée derrière moi.

Une odeur de soupe me frappa d'abord, et je me suis trouvée devant un couple de paysans. Ils m'ont regardée, avec quelle anxieuse épouvante, puis la femme m'a pris le bras et fait monter en silence dans une chambre où elle m'a laissée attendre interminablement la fin du morne défilé. Quand ce piètinement de troupeau et ces cris allemands eurent cessés vers le soir, l'homme m'a conduite assez loin hors du village et m'a dit : « Marchez vers ce bois. » J'y ai rencontré un bûcheron qui m'a nourrie et abritée dans sa hutte. C'était assez amusant. Toute la journée du lendemain, j'ai fait du charbon de bois avec lui ; la nuit venue, il m'a menée au village voisin où des braves gens m'ont gardée huit jours. Puis les Américains sont arrivés, et c'était fini, dit-elle en riant, je suis rentrée à Paris. » Et après ?... « Oh ! *j'ai perdu un peu de temps*. Je suis allée en Angleterre jusqu'au printemps 45, et finalement j'ai été envoyée comme correspondante de guerre auprès des forces américaines en Moyen-Orient, ensuite, attachée au Quartier Général de lord Mounbatten à Ceylan. Et puis, j'ai fait du journalisme, différents reportages et suis entrée à Air-France en 47. » Et maintenant ? « J'écris un roman. Au fond, j'ai

toujours rêvé d'écrire. J'ai eu une enfance très tranquille et je ne désirais que passer ma vie facilement à la campagne, étudier la philosophie, lire », explique-t-elle, sans penser que l'aveu de ces goûts casaniers puisse surprendre, après le récit qu'elle vient de faire. « Seulement, en 40, j'ai senti qu'il *fallait* faire quelque chose. »

Et voilà celle qui a pu écrire : « A certains moments culminants de l'existence, il suffit d'un mot pour que nous options pour l'héroïsme ou la lâcheté. Et peut-être, à cette minute, n'est-il pas plus difficile de choisir l'une que l'autre. Mais ce mot personne ne le dit. Amour-propre sans doute, mais courage aussi, simple courage. Car le courage est une qualité plus banale, plus répandue qu'on le croit. » Seulement, cette affirmation généreuse est celle d'une âme qui, elle, n'a jamais balancé, fût-ce une seconde, entre l'héroïsme et la lâcheté. Ainsi quand elle raconte son premier saut en parachute, elle dit qu'au bord de la trappe ouverte, le bout des pieds au-dessus du vide, elle éprouva la certitude absolue que son parachute était mal plié et ne se développerait pas. Mais essayer de faire comprendre les raisons qui s'opposaient à ce qu'elle sautât risquait de compromettre tout l'exercice, car le retard eût obligé l'avion à virer pour revenir sur le terrain. Alors, sûre de voler à la mort, elle sauta. « C'était stupide, raille-t-elle, cette fausse intuition ».

Et cette légion d'honneur, on vous l'a donnée très vite, à la Libération ? « Oh! non, je ne me rappelle pas bien, mais assez longtemps après il me semble. »

Et Alix d'Unienville a aussi la croix de guerre avec palme, et le M.B.E., ordre de l'Empire britannique. Mais tant d'honneurs ne pèsent pas sur cette frêle jeune fille, qui a dû les accepter du même cœur tranquille et fier qui l'aida toujours à se mettre à la hauteur de toutes les circonstances.

UNE RÉPÉTITION DE PHÈDRE A L'OPÉRA

Deux heures de l'après-midi d'une journée torride de juin. Fraîche et sombre comme une grotte, une grotte de titans, la salle de l'Opéra est déserte. La fosse d'orchestre vide, d'une largeur de fleuve, la sépare de la scène immense où, dans un coin, un piano droit semble petit comme un meuble de poupée. Aucun cintre ni portant ne limite l'immense plateau dont le cyclorama bleuit les lointains. Au milieu de cette vaste étendue, un temple grec à fronton triangulaire paraît découpé dans du bristol et pas plus grand qu'un guignol d'enfant. Cette impressionnante solitude se peuple peu à peu de machinistes, d'électriciens, de danseurs : la répétition de *Phèdre* va commencer. *N'allons pas plus avant. Demeurons chère Œnone.* Et Tamara Toumanova se pose sur un tabouret, étend les bras sous sa cape rouge et déploie les ailes tragiques d'un grand oiseau de sang. Lycette Darsonval, mince nourrice en maillot violet et

tunique jaune la soutient, ses suivantes secouent autour d'elle des crinières noires de poulains effrayés, c'est le début du ballet de Jean Cocteau. Le visage pâle de Toumanova, où les yeux et la bouche font trois taches dramatiques, a bien l'air d'avoir *langui et séché dans les feux, dans les larmes* et son corps *transi et brûlé* tour à tour se meut cependant avec l'impeccable précision des grandes danseuses. Dressée sur les pointes, elle implore Vénus et ses longs bras dessinent une arabesque pathétique. Puis retombent découragés, car de la salle une voix hurle : « Eh bien! les amis d'Hippolyte, où êtes-vous ? » C'est Serge Lifar en bras de chemise, qui admoneste huit danseurs, oranges et verts, qui ont manqué leur entrée. Ils se précipitent sur le plateau et comptant à haute voix, un, deux, trois, quatre, commencent leurs mouvements de jeunes sportifs puis, par une heureuse trouvaille chorégraphique, se groupent et figurent deux chars *fuyant dans la carrière*. Soulevée par leur course, *une noble poussière*, celle de l'Opéra, achève l'illusion. Une Aricie presqu'enfant, toute petite mais ravissante, c'est Liane Daydé, se mêle un instant à leurs jeux. Montée sur le petit temple blanc, où la photographie d'une colonnade a remplacé celle des chevaux cabrés d'un quadrige, Phèdre accompagnée d'Œnone l'aperçoit-elle ou non? En tous cas, Hippolyte n'est pas auprès de la jeune princesse, comme il ne sera pas là non plus tout à l'heure pour recevoir les aveux brûlants de la reine. Hippolyte Lifar est dans la salle, bien trop occupé à surveiller la chorégraphie qu'il a composée pour pouvoir répéter. Rien ne lui échappe de ce qu'il a voulu pour cette *action dansée*, comme disent les affiches. Il se démène, il se fâche : « Les hommes je vous répète : c'est par huit du commencement à la fin. Pourquoi vous faites difficulté? » crie-t-il avec son accent et sa syntaxe russes. Et les matelots de Thésée, dociles, reprennent leur mouvement, ayant l'air d'avoir très bien compris l'explication mystérieuse qu'il leur a donnée de leur erreur. « Deux, six, là vous attendez », dit-il encore aux vagues de la mer, frisées comme des caniches qui évoluent devant Neptune qui sort d'un océan bouillonnant au milieu du Temple, vêtu de voiles jaunes, armé de son trident, et prêt pour la pêche sous-marine avec ses grosses lunettes. C'est un danseur myope, et il a oublié de les enlever.

« Est-ce qu'on a convoqué le Soleil? » demande tout à coup Cocteau. Non, on a perdu l'adresse du Soleil. « Mais comment va-t-on le retrouver », se lamente Cocteau. Ce sera facile, c'est un athlète de Joinville qui doit le figurer, entre Minos et Pasiphaé.

Et puis Thésée se fâche. *Thésée est arrivé. Thésée est en ces lieux.* Mais il frappe du pied, s'impatiente et se plaint à Lifar. « Les vagues comptent à voix haute, il y a le chef, il y a vous qui en faites autant, alors moi je ne peux pas danser. »

Et les incidents inhérents à une répétition de travail se poursuivent classiquement, mais la nervosité de chacun les aggrave. La première est dans quatre jours et une épidémie de trac sévit déjà. Le seul qui soit

calme, c'est Brassaï ; il a fait les grandes photographies qui, au fond du temple, servent de décors à différents tableaux vivants destinés à expliquer certains enchaînements de l'action. Et l'on voit ainsi la flotte de Thésée, le rocher d'où Œnone se lance dans la mer, les chevaux fougueux qui traînent l'agonie d'Hippolyte, tandis que danseurs et danseuses exprimeront le récit par leurs gestes et leurs attitudes.

Mais Jean Cocteau s'inquiète de ce que le rideau qu'il a fait ne fonctionne pas encore, et que les costumes qu'il a imaginés ne soient pas tout à fait au point. Il parle même de quitter Paris. Pourtant au milieu de l'incohérence obligatoire d'une répétition fiévreuse, la noblesse de son dessein se reconnaît aisément, ainsi qu'une fidélité à Racine que Lifar a traduite plastiquement avec un grand sens du tragique.

Ce ballet dure environ une heure. Georges Auric a fait pour lui une admirable partition, violente, émouvante et d'une intense couleur orchestrale. « Je n'aurais jamais pu l'écrire il y a dix ans, dit-il. Mais tous ces films dont on m'a tant reproché de faire la musique ont été pour moi une excellente école dramatique. » On ne le lui a pas reproché, on l'a déploré parce que la musique de cinéma est une musique perdue, qui ne se publie pas, s'écoute mal et ne se réentend jamais. Mais celle que Phèdre lui a inspirée restera heureusement comme une œuvre importante, marquant la volonté d'un compositeur jusqu'alors ironique et léger, de renouveler son talent pour atteindre à la grandeur lyrique.

L'ILE SAINT-LOUIS

Entre les hauteurs de Belleville, de Montmartre et de Passy d'une part, la Butte-aux-Cailles et la Montagne Sainte-Geneviève, d'autre part, le cours de la Seine a décidé de l'emplacement de Paris, et les quais qui le borde sont une des beautés et des charmes de la ville. Du pont Alexandre III au pont de l'Alma, les platanes, les ormes ou les marronniers font des rives du fleuve une promenade unique au monde, mais on s'applique pourtant à la déshonorer périodiquement en y construisant des baraquements de planches destinés à des expositions variées, longues à installer, encore plus longues à déménager et dont on s'étonne qu'elles aient la permission d'encombrer et d'enlaidir l'un des beaux quartiers parisiens. Il est assez central, et c'est ce qui le perd sûrement dans l'esprit d'une municipalité plus soucieuse de sa commodité que de ses agréments Tant pis pour les riverains du cours Albert-Ier et du quai d'Orsay s'ils sont les deux tiers de l'année privés de voir de leurs fenêtres une eau profonde refléter les nuances du jour et de la nuit, pour ne plus contempler que des toits en tôle ondulée ; ils n'ont qu'à déménager. Dieu merci, il y a encore des quais à Paris d'où la Seine est visible, accessible et où les cris des mouettes et des remorqueurs ne sont pas étouffés par le bruit d'un trafic intensif, ni la voix inhumaine des haut-parleurs signalant à la foule les attraits d'une exposition.

En fait, il faut aller assez loin pour retrouver au bord du fleuve, dans Paris, une impression de paix et un décor qui rappelle que l'on a pu y vivre en citadin tout en ménageant ses nerfs et son repos nocturne. Et l'on souhaite une île *aux anciens parapets* qui protégeraient les habitants contre les assauts de l'urbanisme... et l'île Saint-Louis est celle-là. Elle est restée du XVIIe siècle. Les noms de ses quais, de ses ponts, de ses rues sont les mêmes qu'au temps où — c'était en 1609 — un entrepreneur de travaux publics, Christophe Marie, et deux financiers, Poulletier et Le Regrattier, combinèrent une opération immobilière en comblant le fossé qui séparait deux îlots et purent bâtir le terrain ainsi réuni. A parcourir celui-ci, on mesure encore aujourd'hui le succès immédiat de l'entreprise, car à chaque pas l'on rencontre des maisons dont les nobles façades, les balcons en fer forgé, les portes à lourds vantaux ornés de bossages et de gros clous disent assez l'âge. Sur le quai d'Anjou, le duc de Lauzun racheta l'hôtel d'un fournisseur aux armées mis en prison au moment même où il allait s'installer dans sa nouvelle résidence. Elle appartient à présent à la Ville, qui l'utilise pour ses réceptions. Mais entre deux banquets, la belle demeure ne vit plus qu'au ralenti, comme un musée, et les petits appartements où Baudelaire et Gautier fumaient le hachisch ont certes perdu leur odeur de rêve.

Heureusement, l'hôtel Lambert, situé lui aussi sur le quai d'Anjou, n'a pas connu ce triste sort d'être monument public : on ne le visite pas, on y habite et on y reçoit. Cette ancienne demeure des princes Czartoryski porte le nom du président Lambert, qui en ordonna la construction à Le Vau, et la décoration à Le Brun et à Le Sueur. Ceux-ci en firent le plus beau palais de Paris. L'hôtel avait cent ans lorsque le dernier héritier Lambert le vendit à Claude Dupin, mari de l'une des trois Grâces, comme on appelait alors les sœurs Fontaine. Avec les nouveaux propriétaires, l'ère des fêtes et du luxe commença. Madame Dupin, qui fut la bisaïeule de George Sand, eut pour secrétaire Jean-Jacques Rousseau. « Elle était encore, quand je la vis pour la première fois, écrit-il, une des plus belles femmes de Paris, et la seule des trois Grâces à laquelle on n'ait jamais reproché d'écarts dans sa conduite. Si son maintien réservé n'attirait pas beaucoup de jeunes gens, sa société d'autant mieux composée n'en était que plus importante. » Mais ses réceptions étaient-elles très gaies ? Le maussade Jean-Jacques ne semble pas s'en être soucié.

En 1739, l'hôtel fut vendu à M. du Châtelet. La marquise offrit l'hospitalité à Voltaire et tous trois y vécurent heureux. On dansait, on représentait la comédie, on jouait gros jeu, nul doute que l'atmosphère n'ait été plus légère qu'au temps des Dupin.

Des mains de la famille du Châtelet, l'hôtel Lambert passa successivement entre celles d'un fermier général, d'un magistrat, du Comte de Montalivet, qui y reçut Napoléon et, après l'empire, connut quelques

vicissitudes avant d'être mis à prix aux enchères pour 180 000 francs. La princesse Czartoryska l'acheta en juin 1843 et lui rendit son ancienne splendeur. Les grisailles de Le Sueur dans l'escalier et les vestibules, la galerie d'Hercule au plafond peint par Le Brun, le cabinet de l'Amour et celui des Muses décorés par Le Sueur échappèrent à la ruine grâce à ses soins et furent le théâtre de fêtes mémorables. C'est elle aussi qui, la première, eut l'idée de mélanger le plaisir avec la charité en donnant, il y a plus de cent ans, un bal au profit des *Polonais indigents*, qui a inspiré celui qui fut donné il y a quelques jours dans le même lieu au profit de l'*Essor*, œuvre d'assistance à l'enfance abandonnée et de *Saint-Casimir*.

L'hôtel Lambert appartient toujours aux descendants des Czartoryski, mais quelques privilégiés s'en partagent à présent les appartements. Et l'on n'avait pas l'autre soir l'impression d'être dans un bal payant, mais chez plusieurs hôtes élégants qui, à tous les étages de la maison, auraient ouvert leurs salons, dressé des buffets, allumé leurs lustres et leurs girandoles pour recevoir des amis et leur offrir le spectacle d'une fête ravissante qui avait lieu dans leur cour. Comme l'avait déjà fait la princesse Czartoryska, celle-ci était couverte et formait une magnifique salle de danse encadrée par les belles façades de l'hôtel drapées de velours rouge jusqu'au premier. Des fenêtres ouvertes aux deux autres étages pendaient extérieurement des rideaux également en velours rouge. De grandes appliques en bois doré et de hautes pyramides de verdure piquetées de fleurs rompaient ça et là l'ordonnance des vieilles pierres. Les nobles proportions de l'architecture et l'élégance des femmes gardaient toute leur valeur dans la luxueuse sobriété du décor voulu par Fred de Cabrol et Jacques Frank, et le ballet que dansèrent, sur une musique de Rameau, Natalie Philippart et Jean Babilée, dans de beaux costumes de Schiaparelli, était une heureuse réminiscence du XVIIe siècle.

Dans le jardin en terrasse au bord de la Seine, des projecteurs cachés dans le feuillage ménageaient des coins d'ombre reposante, et la musique du bal qui arrivait jusque-là ne nuisait pas au murmure rafraîchissant du jet d'eau.

Chez le baron de Rédé, la galerie d'Hercule était transformée en boîte de nuit. Entre les lambris dorés, sous le plafond peint par Le Brun, on soupait autour de tables couvertes de damas couleur giroflée où les assiettes d'argent reflétèrent les flammes des bougies, jusqu'au moment où le ciel devint rose à l'Est, et où le soleil neuf d'une belle matinée de juin vint toucher de sa gloire le fils de Jupiter. La fête nocturne était finie, l'île Saint-Louis, au petit jour, retrouvait son calme provincial.

DENISE BOURDET

PARCE que l'arrière-saison parisienne est peu propice aux grandes entreprises théâtrales, au lancement des œuvres des puissants seigneurs qui demandent, pour y faire carrière, un plateau libre pendant de longs mois et réclament un public nombreux, attentif, disponible, elle est le moment d'une diversité qui n'est pas sans richesse. C'est le temps de ces comédies d'été dont je parlais le mois dernier, mais c'est aussi le temps des entreprises audacieuses, risquées au moyen d'une modeste mise de fonds sur les scènes excentriques, c'est le temps du concours des jeunes Compagnies, qui nous donne chaque année quelques bons spectacles, c'est le temps des centres dramatiques de province qui viennent présenter à Paris le résultat de leurs efforts de l'année. Le grand public cesse de fréquenter les théâtres, et l'arrivée des provinciaux et des étrangers, ne suffit pas à occuper la place, de sorte que la baisse générale des recettes, depuis le début de juin, a jeté les directeurs dans la consternation (certains d'entre eux, parmi ceux qui avaient la responsabilité de salles grandes et prospères, ont même décidé, depuis quelques semaines, de faire relâche le dimanche, ce qui ne s'était jamais vu). En revanche, le véritable amateur d'art dramatique peut, à partir du 1er juin, s'il le désire, assister à un spectacle nouveau chaque soir : et jamais les critiques n'ont autant de travail qu'à l'approche des vacances.

La Comédie-Française elle-même a voulu animer la fin de la saison par une reprise tardive de *l'Otage*, de Paul Claudel. Il est entendu que Claudel octogénaire, que Claudel qui ne fut si longtemps joué que dans les « greniers » (le mot est de lui, et concerne le studio des Champs-Élysées), alors même qu'il était arrivé au sommet de sa gloire littéraire, règne désormais sur notre théâtre ; et ses œuvres dramatiques, qui portent avec beaucoup de verdeur leurs quelque cinquante années, ont ainsi compté parmi les grandes nouveautés théâtrales de la période 1943-1950. Moins solide dans toutes ses parties que *Le Pain dur*, dont on put admirer la saison dernière à l'Atelier la vigueur quasi balzacienne, *l'Otage* a sa grandeur presque tout entière dans le deuxième acte, où brille la splendeur d'une poésie qui n'est pas seulement littéraire, mais proprement dramatique et qui, délivrée du poids parfois trop lourd, de

la luxuriance du langage, rayonne ici, comme dans les plus grands moments du *Soulier de Satin*, de toute son incandescence.

C'est là que nous voyons Sygne de Coûfontaine, fiancée au cousin qu'elle aime et par qui elle veut assurer l'avenir de sa race, accepter le mariage avec l'horrible Turlure, le boiteux cynique, le parvenu de la Révolution, le bourreau de sa famille. Parce qu'il faut céder au chantage, sauver le Pape, servir la foi. Mais aussi parce que de l'infamie même de Turlure émane on ne sait quelle fascination, parce qu'il y a dans cet homme méprisable la force même qui a fait la Révolution, la vigueur de la classe montante en face de la classe condamnée que la vie abandonne. C'est là un des grands moments du théâtre Claudélien, et du théâtre tout court. La violence dramatique s'y allie à la connaissance de ce qu'il y a de profond, de nocturne, d'inexplicite dans les mobiles des décisions humaines, et ce qui y est tu n'est pas moins important que ce qui s'y trouve magnifiquement dit. Il est dommage qu'une maison aussi riche en comédiens de talent que la Comédie-Française n'ait pas pu distribuer les rôles principaux de *l'Otage* de façon plus satisfaisante. Jean Davy est, certes, tout à fait à l'aise dans le personnage de Turlure, jovial, puissant, madré, cynique. Il faudrait qu'il soit entendu, une bonne fois, que Jean Davy est fait pour ces rôles d'autorité, plus que pour ceux de jeune premier dramatique, pour lesquels il est trop rude et trop fort. Quant à l'excellent comédien qu'est M. Henri Rollan, il n'a ni la stature, ni l'éclat de simplicité et de santé qu'il faudrait à Coûfontaine ; et si madame Claude Nollier est belle, elle n'a pas l'aristocratique transparence, la fragilité pathétique nous demandons à Sygne, et son jeu est par trop déclamatoire. (On me dit que le rôle de Sygne de Coûfontaine vient d'être tenu de façon très émouvante par une jeune comédienne, madame Jeanne Serval, dans les représentations de *l'Otage* données par le Centre dramatique de l'Est.)

Le théâtre de la Huchette n'a pas le seul mérite d'avoir ravi au Théâtre de Poche le titre de la plus petite salle de Paris. Entre ces quatre murs où se logent avec peine un plateau grand comme une cuisine moderne et soixante-dix spectateurs, Georges Vitaly réalise depuis deux ans des prodiges de mise en scène. Personne n'est habile comme il l'est à donner une aisance et une rapidité de mouvement étourdissantes à une demi-douzaine d'acteurs sur une scène où il semble que trois personnes aient peine à se tenir debout sans se gêner. La nouvelle pièce qu'il nous propose, *Pucelle*, a été écrite par Audiberti et traite, de manière à coup sûr nouvelle — et même surprenante — le mythe de Jeanne d'Arc. C'est à dessein qu'après Audiberti lui-même, j'écris ici le mot : mythe. L'auteur a pris le parti de considérer l'histoire de Jeanne d'Arc, non comme ayant trait à un personnage réel et connu, avec une assez grande probabilité quant aux principales circonstances de sa vie et de sa mort, mais comme un produit de la légende humaine. Mieux, il décompose le personnage de Jeanne en deux Jeanne différentes l'une de l'autre, et

différentes l'une et l'autre de celle que des documents assez précis (ne serait-ce que ceux du procès) nous invitent à tenir pour authentique. D'un côté, une petite gardeuse de cochons, assez conforme par ses pensées et son langage à l'imagerie caricaturale de la paysanne-type. D'un autre côté, une belle et puissante virago, une sportive vierge, aux cuisses dures, qui aime jouer aux jeux des hommes, et qui mange comme douze et qui se sent appelée par la vocation guerrière avec on ne sait quelle angoisse de sacrifier l'autre vocation, la vocation féminine. De Dieu et des voix, il n'est pas question, et le bûcher pourrait bien n'avoir été inventé que dix ans après, par l'imagination populaire et par les poètes. Il serait inexact de dire que cette dichotomie est pratiquée avec des intentions sacrilèges. Audiberti a dessiné avec amour le personnage de sa Jeanne guerrière et, en poète qu'il est, lui fait dire de bien belles choses : à tout prendre, on a le droit de préférer ce visage imprévu de Jeanne à ce que serait une image conventionnelle et sulpicienne de l'héroïne. Nous ne pouvons dire pourtant que nous soyons tout à fait à l'aise en face de la Jeanne d'Arc d'Audiberti : soit qu'un certain humour parodique nous gêne lorsqu'il s'applique aux circonstances qui ont entouré une vie et une mort dont la grandeur paraît à l'imitation de la passion du Christ lui-même ; soit que l'auteur ait multiplié les précautions, les « clins d'œil au spectateur » pour nous avertir, même et surtout dans les moments émouvants, qu'il ne prend pas l'affaire tout à fait au sérieux ; soit qu'obéissant à son démon familier, qui est le démon verbal, l'auteur quitte lui-même trop volontiers l'action pour se livrer, de façon un peu gratuite, à des exercices de haute école littéraire. *Pucelle* contient, à coup sûr, quelques-unes des plus belles scènes écrites par Audiberti, auteur dramatique, et ce n'est pas là un éloge médiocre. Mais, théâtralement parlant la pièce est moins musclée que *Le Mal court*. On peut, en revanche, louer absolument sans réserve la mise en scène de Georges Vitaly, et presque sans réserve l'interprétation, au milieu de laquelle mademoiselle Claude Gensac, vigoureuse et émouvante vierge guerrière, se distingue particulièrement.

***

Les « centres dramatiques » de province nous apportent au mois de juin des spectacles montés le plus souvent avec beaucoup de soin, de travail et de foi ; la fraîcheur — décors, costumes, interprétation — l'intelligence, l'audace de ces spectacles contrastent heureusement avec la routine poussiéreuse des vieilles tournées commerciales qui furent si longtemps la seule forme d'art dramatique accessible au public des départements. Le seul reproche qu'on puisse faire aux animateurs de ces centres est de brûler parfois les étapes ; si l'on veut réhabituer au théâtre le public provincial, le vrai public provincial — et non pas quelques petites cénacles d'intellectuels qui vivent les yeux fixés sur Saint-Germain-des-Prés — c'est avec des auteurs qui s'adressent à ce public,

c'est avec Shakespeare et Molière, c'est avec ceux de nos contemporains qui ont un langage dramatique direct et simple, et non avec des « recherches » inspirées par le souci d'être à l'avant-garde de l'avant-garde parisienne. Il doit y avoir des degrés dans toute initiation. Trouver ou retrouver le contact du public est la première tâche. Le Centre dramatique de l'Est, les comédiens de Saint-Étienne conduits par Jean Dasté y sont parvenus dans plusieurs de leurs spectacles. Il faut, cette année, accorder une mention particulière au Grenier de Toulouse, qui avait déjà monté de façon remarquable et remarquée *Le Carthaginois*, de Plaute, et qui vient de nous offrir une représentation des *Fourberies de Scapin* qu'on peut dire une représentation modèle : décor charmant, mise en scène vivante, interprétation brillante où se détachent un Scapin étincelant d'esprit et un Géronte d'une efficacité comique proprement irrésistible. Voilà un spectacle « provincial » qui est capable de faire carrière à Paris.

Une autre possibilité de passer agréablement une soirée d'été s'offre à ceux qu'intimiderait le contact de Molière, même lorsque Molière est servi avec tant de goût, d'ingéniosité et de talent par de jeunes comédiens inconnus. Cette possibilité nous est donnée par le théâtre Gramont, qui vient d'accueillir une comédie de M. Jean Marsan, *Aux quatre Coins*. M. Jean Marsan appartient à la catégorie des comédiens-auteurs, comme M. André Roussin. Je ne prétends pas qu'il ira aussi loin dans le succès que M. André Roussin, mais il est parti de bon pied. Sa première pièce, *Interdit au Public*, écrite en collaboration avec M. Roger Dornis, était une très amusante satire du monde du théâtre et fit pendant un an la fortune de la Comédie-Wagram. *Aux quatre Coins*, que M. Jean Marsan a signé seul, pourrait bien faire pendant un an la fortune du théâtre Gramont. C'est une comédie légère, une comédie sans prétention. Le sujet n'en est pas très nouveau : deux couples sont en présence l'un de l'autre, et une double intrigue s'ébauche entre le partenaire masculin du premier couple et la partenaire féminine du second, entre le partenaire masculin du second et la partenaire féminine du premier. Ce n'est pas le « triangle », ce sont les deux diagonales du carré. L'invention de M. Jean Marsan, dans l'affaire, c'est d'avoir imaginé entre les deux couples une cohabitation forcée, résultat de la crise du logement.

Cela donne à une situation, qui aurait pu être conçue de façon un peu abstraite, un air d'actualité. Il doit y avoir, dans le Paris de 1950, plus d'une promiscuité forcée de cette espèce, avec les conséquences possibles. D'ailleurs, les jeunes gens mis en scène par M. Jean Marsan parlent aussi un langage d'époque ; ils ont ce comportement très milieu de siècle qui unit une certaine impudence provocante en ce qui concerne la vie physique à une réserve farouche quand au sentiment : « Je veux bien prêter mes affaires, dit la Catherine de Jean Marsan à sa bonne amie Sophie qui lui a pris son amant, mais je tiens à ce qu'on me les demande. » Et elle ne pleure que lorsqu'elle est seule. En découvrant la vertu théâ-

trale de certains apects tout nouveaux de nos mœurs, M. Jean Marsan a échappé à la routine du vaudeville et certes, la manière dont il utilise cet apport extérieur reste un peu conventionnelle (il n'y a sans doute pas de « comédie légère » sans convention), mais du moins la convention est-elle comme rafraîchie.

Quant au ressort comique de la pièce, il est ingénieusement monté. Il s'agit d'une double mystification. Sophie réussit à convaincre Pierre, qui est en ménage avec Catherine, que Catherine se détache de lui, et que Jean se détache d'elle. Leur intérêt commun est de ramener à eux ces deux affections défaillantes en éveillant la jalousie en elles. Donc, Sophie et Pierre feront semblant d'être amants depuis quinze jours. Catherine et Jean tombent dans le panneau, mais contre-attaquent en faisant semblant d'être amants depuis six mois ; et des deux côtés, on prétend également se montrer beau joueur. Il y a dans cette situation matière à bon nombre de gaffes volontaires ou involontaires (les hommes se chargeront de celles-ci), et les deux faux couples se trouveront finalement en grand danger de consommer réellement leurs amours mystificatrices, jusqu'à l'instant où tout s'arrangera, à la confusion de l'intrigante Sophie. Certes, tout cela n'est qu'un jeu théâtral sans grande conséquence. Mais il est intelligemment mené, sans vulgarité, avec des répliques bien placées, et l'auteur ne cède qu'à peine à la tentation de la grivoiserie facile, qui est inhérente au genre. En outre, la pièce est servie par ses interprètes de façon exceptionnelle : M. Jean Marsan, comédien, paraît très content du texte que lui a donné M. Jean Marsan auteur, il le joue bien, et ils peuvent à la fin de la représentation échanger des félicitations réciproques. Mademoiselle Bernadette Lange est une jeune comédienne qui a non seulement de l'émotion (contenue) et de la force, mais un métier déjà très sûr ; et M. Jacques Dynam est en train de devenir un de nos meilleurs acteurs comiques. Sa carrière ne fait que commencer.

THIERRY MAULNIER

LES LIVRES D'HISTOIRE

LES GARDIENS DE LA FOUDRE

On ne croit pas qu'il faille chercher dans le titre que M. Robert Coulondre a donné à ses souvenirs d'ambassadeur : *De Staline à Hitler* [1] une allusion à l'expression proverbiale « De Charybde en Scylla », mais il est sûr que les missions qui lui furent confiées, d'abord à Moscou (octobre 1936-octobre 1938), puis à Berlin (octobre 1938-septembre 1939), ressemblaient plutôt à une navigation sur des hauts-fonds qu'à une croisière en des eaux tranquilles. Dans le premier cas, il s'agissait de mettre un frein à l'immixtion toujours croissante des Soviets en nos affaires intérieures et, en même temps, de resserrer les liens, distendus, entre la France et la Moscovie, d'obtenir de celle-ci qu'elle précisât son attitude éventuelle en face de la menace hitlérienne ; dans le second cas — après Munich — le but était d'éprouver la bonne foi allemande, de tenter un rapprochement avec les nazis, afin de sauver en Europe ce qui pouvait être encore sauvé si les protestations d'Hitler, affirmant qu'il était « rassasié », se trouvaient être sincères.

M. Robert Coulondre s'est employé tout entier à ces deux tâches, d'ailleurs opposées, et s'il n'a pas réussi, c'est que les dés étaient pipés et les jeux faits avant même qu'il n'entâmat la partie. Du moins il n'a pas été dupe : le livre qu'il publie aujourd'hui nous le montre éveillé, assez confiant pour ne pas désespérer d'abord, assez sceptique pour ne pas trop espérer, prêt à envisager toutes les hypothèses, même les plus favorables, manifestant en toutes circonstances une humeur qui ne varie que de « bonne » à « assez bonne ».

Contrairement à nombre de témoins qui induisent ce qu'ils n'ont pas vu de ce qu'ils ont vu, M. Robert Coulondre ne confond pas son poste

1. Hachette.

d'observation avec un phare ; il suffit qu'il ait approché, et de très près, les gardiens de la foudre, qu'il se soit efforcé de pénétrer leurs desseins, qu'il ait observé ces plissements, ces froncements de sourcils dont le monde pouvait être ébranlé, pour apporter à l'avenir une contribution plus utile que des histoires toujours, mais vainement recommencées. Sur les Slaves qui « tiennent toujours deux fers au feu », sur « l'ours qui n'est jamais plus redoutable que lorsqu'il fait patte de velours », sur l'inconcevable défiance des Eurasiens envers tout ce qui n'est pas l'Eurasie, sur le goût policier élevé à la hauteur d'une institution, M. Robert Coulondre ne livre pas, sans doute, de révélations inouïes, mais, appuyées sur des expériences personnelles, ces notations ont et auront le mérite de rester debout après plusieurs tremblements de terre.

Pareillement, la puissance mensongère de certains Allemands, leur faculté d'atteindre à une sorte de sincérité en tournant le dos à la vérité, leur machiavélisme si évident qu'on refuse — logiquement — de le prendre pour du machiavélisme, constituent des traits permanents que M. Coulondre a pu observer, monstrueusement accusés, chez Hitler. Beaucoup, et des plus fins, se sont laissé prendre à une comédie dont le canevas était pourtant connu !... Mais M. Coulondre ne dogmatise pas, et il moralise rarement. Il conte avec entrain, avec verve, avec humour. « J'éprouve, écrit-il, chaque fois que j'examine l'action de Chamberlain sur le continent durant ces années 1938-1939, le sentiment que l'on aurait pour un missionnaire égaré parmi des anthropophages ». Est-il de plus spirituel raccourci ?

Quelles que soient notre admiration et notre reconnaissance pour le président Roosevelt, nous ne nous faisons une idée exacte ni de sa personnalité, ni de son rôle dans l'entrée en guerre des États-Unis. *Le Mémorial de Roosevelt* [1], dont le premier tome : *De la « Drôle de Guerre » à Pearl-Harbour* vient de paraître, dans une traduction fort précise de madame Renée Villoteau, apporte à son portrait traditionnel de si nombreuses retouches que nous ne nous y reconnaissons plus très bien. Pourtant, on ne saurait s'adresser à des peintres plus fidèles, puisque l'ouvrage a été établi, d'après les papiers de Harry Hopkins — qui fut vraiment « le double » de Roosevelt — par Robert E. Sherwood, qui fut l'un de ses proches collaborateurs. L'amitié profonde qui liait le président à son Eminence grise Hopkins, le fait qu'ils ne se quittaient pour ainsi dire point, sauf quand Hopkins se substituait à Roosevelt pour prendre directement contact avec Churchill ou Staline, la circonstance, émouvante, que l'un et l'autre étaient déjà si atteints dans leurs forces vives qu'ils mourront, la guerre gagnée, presque ensemble, sont des garants d'authenticité. Ce Roosevelt, réglé dans son existence quo-

1. Plon.

tidienne, résolu à disputer aux soucis accablants et des heures de loisir et des nuits de sommeil et des vacances en mer, protégé de l'extérieur par un réseau d'isolants qui ne laissent arriver jusqu'à lui que de rares dépêches, est déjà éloigné d'un Roosevelt portant le monde sur ses épaules. De même, nous ne nous doutions guère que discours et messages, jaillis, semblait-il, d'une âme exaltée, étaient la quintessence d'une distillation portant sur des panerées de documents, à laquelle travaillaient, pendant des jours et des nuits, une équipe de collaborateurs ; qu'ils avaient été dits et répétés dans le silence du cabinet avant d'être lancés sur le front des ondes.

Mais une phrase comme celle-ci nous stupéfie : « Nous n'allions pas tarder à avoir, à maintes reprises, des exemples du *caractère incompréhensible* de Roosevelt. » Si Harry Hopkins et Robert E. Sherwood ne l'ont pas compris, qui donc l'a jamais fait? Cette première énigme se pose en mai 1941. Le président, prenant la parole pour célébrer le Pan American Day qui réunit les représentants diplomatiques de l'Amérique latine, a prononcé un discours où il annonce que « désormais les patrouilles navales américaines protégeront les convois dirigés vers la Grande-Bretagne, que d'autres mesures ont été arrêtées ou mises à l'étude ». Bref, la déclaration de guerre à l'Allemagne, qui vient de couler un navire marchand américain, le *Robin Moor*, tient à un fil. Or, le lendemain, au cours d'une conférence de presse, Roosevelt déclare avec désinvolture n'avoir jamais envisagé de faire participer la marine des États-Unis à la protection des convois, n'avoir jamais eu l'idée de demander au Congrès une modification quelconque à la loi de neutralité... Ainsi, d'une part, Roosevelt a dépensé depuis 1939 des trésors de diplomatie et d'astuce pour aider, en dépit d'un Congrès et d'une opinion nettement isolationnistes, la France et la Grande-Bretagne en guerre, puis, au moment critique, on dirait qu'il refuse de s'engager davantage et même qu'il recule. Manœuvre? Prudence? Volonté de ne pas recommencer « 1917 »? Abandon de l'Europe à sa destinée? Désir de sauvegarder la jeunesse des États-Unis? Qui pourrait le dire exactement? Ce qui semble certain, c'est que Roosevelt n'a nullement forcé la main au peuple américain et que, même après la ruée de l'Allemagne à l'Est, son attitude fut purement défensive ; il a fallu que le Japon, par une étrange aberration, s'en prît aux États-Unis et leur mît, en quelque sorte, les banderilles de feu, pour qu'ils se jetassent dans la mêlée. Mais tandis que s'esquisse un Roosevelt calculateur et réaliste, voici que surgit, des pages de ce *Mémorial*, un Roosevelt idéaliste, religieux, croyant, sans restriction, même mentale, aux principes contenus dans la Charte de l'Atlantique, un croisé des temps modernes, un chevalier de la Liberté.

Il n'y a pas que Roosevelt dans ce document de première importance. Hopkins a été saisi et même bouleversé par la personnalité de Churchill. Il avait, contre le Premier britannique, les préventions que peut

avoir un Américain persuadé qu'aucun homme d'État ne devait disputer la suprématie à Roosevelt ; il ne résista pas longtemps au dynamisme, au courage, au stoïcisme, au sublime optimisme de son hôte ; et il a laissé, de Winston Churchill en action, des images inoubliables.

Hopkins pouvait encore se vanter d'avoir causé, à cœur ouvert, avec Staline ; il est probablement le seul étranger ayant emporté l'impression que le maître de toutes les Russies lui livrait quelques-uns des secrets sur ses forces et ses faiblesses réelles. Il est vrai que Harry Hopkins séjournait à Moscou fin juillet 1941, c'est-à-dire à un moment où la Russie ne dédaignait point l'aide matérielle que l'Amérique pouvait lui donner, et où la foudre avait lézardé les âmes les plus hermétiques. Plus tard, ni Winston Churchill ni Roosevelt ne retrouvèrent la fissure.

« C'était, écrit M. Winston Churchill de Harry Hopkins, un messager fidèle et parfait pour toutes les communications que j'échangeais avec le président. Mais je me souviens que, pendant plusieurs années, il soutint et inspira Roosevelt lui-même. » Par une coïncidence heureuse, les cinquième et sixième volumes des mémoires de M. Churchill : *la Grande Alliance* [1] recouvrent, en effet, à peu près la même durée que fait *le Mémorial de Roosevelt*. On a ainsi une vue stéréoscopique d'une période fort dramatique de la guerre, la seule peut-être où l'inquiétude gagne sinon le Premier britannique, impavide, du moins son état-major. Les Balkans submergés, la Grèce envahie, la Crète domptée par l'aviation allemande, Rommel en Afrique, le reflux vers l'Égypte, des centaines de milliers de tonnes coulées, les États-Unis cramponnés à la non-belligérance, la Russie ployant et rompant sous la poussée de la Wehrmacht et, pour couronner l'année, la flotte japonaise maîtresse absolue du Pacifique... voilà un tableau passablement sinistre, éclairé cependant par l'espoir que la « Grande Alliance » : celle des États-Unis, de la Grande-Bretagne et — peut-être — de la Russie, finirait pas écraser la bête d'apocalypse.

Il est superflu de préciser qu'on retrouve dans ces deux volumes l'intérêt et l'agrément des quatre précédents. *Les Mémoires* sont d'abord un recueil de documents authentiques, d'où leur caractère parfois sévère ; mais bien qu'il s'efface volontairement derrière les faits, M. Churchill apparaît, pour notre joie, avec son vigoureux tempérament de polémiste, où perce l'humour. Sur la déclaration de guerre au Japon qu'il communiqua le 8 décembre 1941 à l'ambassadeur nippon, il remarque : « Certaines gens n'en ont pas aimé le style cérémonieux. Mais après tout, quand vous avez à tuer quelqu'un, il ne coûte rien d'être poli. »

1. Plon. Sur les *Papiers Hopkins*, voir étude de Pierre Frédérix (*Revue de Paris*, décembre 1949).

Quant à l'allié oriental, il a envers lui son franc parler. Jugez-en : « Jusqu'à présent (c'est-à-dire jusqu'à l'invasion des Balkans), écrit M. Churchill, nous les avons traités d'égoïstes calculateurs. Dans cette période, ils se conduisirent en plus comme des niais. La force, le courage et l'endurance de la patrie russe n'avaient pas encore été jetés dans la balance ; mais pour ce qui est de la stratégie, de la politique, de la prévoyance et de la compétence, Staline et ses commissaires furent à ce moment les pires bousilleurs et les plus lamentables dupes de la deuxième guerre mondiale. »

A vrai dire, le cynisme candide du Kremlin irrita souvent Londres jusqu'à l'exaspération. Deux mois après que la Russie fut en guerre avec l'Allemagne, Staline réclamait déjà, sur un ton de sommation, l'ouverture d'un second front en Europe avec intervention immédiate d'une trentaine de divisions britanniques. Ce jour-là, M. Winston Churchill piqua une des plus grandes colères de son existence et l'ambassadeur soviétique, M. Maisky, qui en recueillit les éclats, en fut épouvanté. Il était clair que la Russie soviétique n'allait pas être un partenaire de tout repos.

Sept ans ne s'étaient pas écoulés, en effet, qu'on parlait de *Guerre froide à Berlin* [1]. C'est le titre que le général Lucius D. Clay, gouverneur militaire américain en Allemagne, a donné au livre, copieux, où il relate quatre années d'un labeur difficile et ingrat.

A dire vrai, le blocus soviétique de Berlin, et cette victoire morale de première grandeur que fut le ravitaillement de la ville par le pont aérien, n'occupent dans l'ouvrage que la dernière partie, la plus saisissante d'ailleurs.

L'auteur tend surtout à initier les lecteurs au rôle, très complexe, qui fut celui de l'administration militaire américaine en Allemagne occupée ; on constate qu'un général moderne doit être, en même temps qu'un stratège, un expert en toutes sciences : industrielles, financières, monétaires, économiques, juridiques et même morales. Les préoccupations d'ordre spirituel n'ont pas manqué au général Clay. C'est qu'il a conscience d'être moins un conquérant qu'un missionnaire chargé d'éveiller dans l'âme allemande les principes essentiels de la démocratie. De là, un souci de la justice qui l'a conduit à reviser, un par un, les arrêts portés contre les criminels nazis et, particulièrement, les tortionnaires des camps de déportation. Quelques-unes de ses décisions, commuant la peine capitale en quelques années de prison, ont parfois scandalisé. Le général Lucius D. Clay s'explique sur ce point comme sur ses prétendues complaisances à l'égard des Allemands, et il nous convainc effectivement que son âme fut droite et pures ses intentions. Il reste que les missionnaires, quand ils ne sont pas compris, sont quelquefois mangés.

1. Berger-Levrault.

DÉFENSE AGRESSIVE

On ne nous reprochera pas d'interdire la parole à la défense : diplomates, généraux, hommes politiques du IIIe Reich trouvent sans peine des éditeurs et des traducteurs français pour nous communiquer leurs plaidoyers. Et c'est très bien ainsi, car dans cette extrême liberté les caractères profonds de ceux qui viennent à la barre apparaissent. Par exemple, nous n'avions du Dr H. Schacht, qui fut président de la Reichsbank et ministre de l'Economie sous Hitler, aucune idée claire ; nous savions qu'on l'avait appelé « le sorcier », parce qu'il avait tiré de l'abîme la monnaie allemande, et nous savions encore que, poursuivi devant le tribunal international de Nuremberg comme criminel de guerre, il avait été acquitté. Mais après *Seul contre Hitler* [1], l'homme se dessine lui-même : intelligent, habile, pénétré de sa valeur, dissimulé, prudent, empressé de rejeter les responsabilités sur d'autres.

Que le Dr Schacht n'ait pas été nazi de cœur, que tout en restant, au moins nominalement, son ministre, il ait combattu Hitler, qu'il ait participé au complot de juillet 1944 — sans trop se découvrir, il est vrai —, qu'il ait échappé de peu à la potence ou au croc, c'est un fait, mais que ces oppositions au régime l'autorisent à affirmer que, si en septembre 1938, Hitler n'a pas été renversé par une conspiration, dont il était un des membres, « c'est la faute à Chamberlain et Daladier accourant à Munich » — affirmation trois fois répétée — non ! il y a là une audace et une impudence d'autant plus dangereuses que cette fable finit par s'accréditer. Tout porte à croire que cette prétendue conspiration, si les hostilités avaient éclaté en 1938, se fût évanouie au premier grondement d'Hitler. Car, depuis lors, les occasions n'ont pas manqué aux « conspirateurs » : que faisait donc le Dr Schacht en mars 1939, au moment du rapt de la Tchécoslovaquie ? Il était aux Indes — c'est un alibi. Mais en septembre 1939, quand Hitler, sans en référer au Reichstag, se ruait sur la Pologne ? Il jugeait que c'était un crime... contre la Constitution. Et même en juillet 1944, lorsque la conspiration perpétuelle éclata enfin, que firent les conjurés qui n'avaient rien prévu en cas d'échec de l'attentat ? Un vague commandant à Berlin, suffit à mettre dans sa poche ces généraux et ces hommes d'État qui, soi-disant, auraient été tout puissants en septembre 1938, « sans Daladier et Chamberlain » ! La plaisanterie est d'un goût détestable.

Nous ignorions qu'un condamné aux travaux forcés avait le droit de publier des œuvres écrites en sa prison, mais M. Otto Abetz nous l'apprend. Le titre même de son œuvre : *D'une Prison* [1], est éloquent. L'ancien ambassadeur personnel de Hitler en France est certainement adroit dans sa défense, mais, lui aussi, il va trop loin. A prendre ses allégations pour des vérités, aucun Français, parmi les dirigeants,

1. Gallimard. — 2. Amiot-Dumont.

n'aurait été, sous l'occupation allemande, plus francophile que lui. Et quand on lui oppose certains documents qui le montrent surenchérissant sur les désirs hitlériens, sa réplique est prompte : « La surenchère tendait précisément à rendre inexécutables les mesures prévues. » Évidemment ! Il est cependant peu vraisemblable que Hitler ait maintenu jusqu'en août 1944 son ambassadeur à Paris, si celui-ci contrecarrait sa politique. Mais peut-être que Hitler, lui aussi, nous aimait et que nous ne l'avons pas « compris » : M. Otto Abetz qui, théoriquement, a encore dix-huit ans de prison a accomplir, devrait s'employer à nous le démontrer.

CONSTANTES ET VARIATIONS

« Sir Charles Dilke s'était entendu demander par un interviewer : « Quelle est, monsieur, votre idée générale ?... » Sur quoi Dilke l'avait interrompu pour lui dire, d'un ton sentencieux : « Monsieur, je suis Anglais et à ce titre, je n'ai pas d'idées générales. » Cette charmante anecdote, que M. André Siegfried, de l'Institut, cite dans son dernier ouvrage : *l'Ame des Peuples* [1] est caractéristique et du réalisme britannique et de l'impossibilité où est tout homme intelligent de ne pas rechercher, au-delà des apparences, des principes et des lois, car poser que l' « Anglais n'a pas d'idées générales », c'est le type même de l'idée générale. Mais particulièrement l'esprit français aspire à découvrir, même dans les variations les plus irrationnelles, des constantes qui permettent d'établir des courbes et des formules. Nous ne nous résignerons jamais, dirait-on, à un monde incompréhensible.

Pour tenter au moins de le comprendre, il faut beaucoup de science et d'expérience. Celle que possède M. André Siegfried est considérable et c'est ce qui donne à cet essai sa densité et sa profondeur. Le livre n'est point gros, mais il enferme une foule de notions : géographiques, historiques, économiques, psychologiques qui sont rarement rassemblées dans un même esprit. Sur le réalisme latin, l'ingéniosité française, la ténacité anglaise, la discipline allemande, le dynamisme américain, il apporte sinon des vues toujours nouvelles — ce qui serait impossible — du moins des vues actuelles, valables en 1950 exactement.

Le propos de M. Joseph Chappey, dans *Histoire générale de la Civilisation d'Occident* [2] est voisin de celui de M. André Siegfried. Son livre porte sur la période qui va de 1870 à 1950. M. Joseph Chappey aborde ces difficiles problèmes avec toutes les armes que lui donnent une haute culture universitaire et une longue pratique des questions économiques, financières et bancaires. Il est capable d'analyser les textes les plus subtils de Gœthe comme de désosser les bilans les plus habilement truqués. Facultés, presque antagonistes, exceptionnellement réunies.

1. Hachette.
2. Presses universelles, rue Dufrénoy.

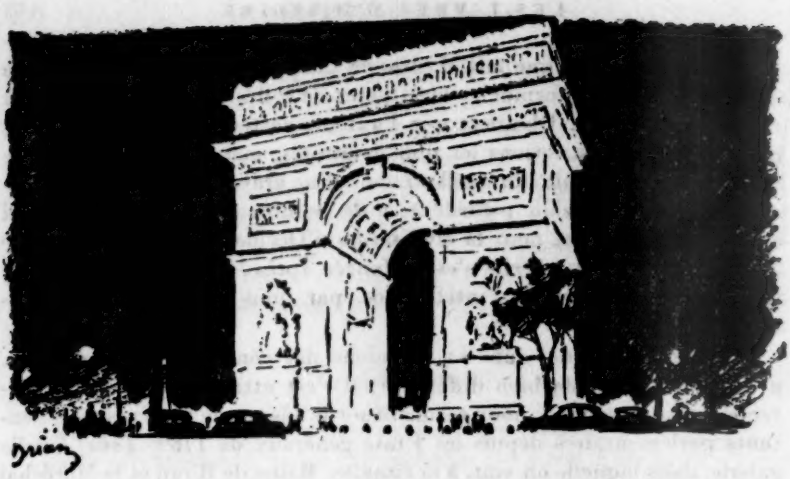
La démonstration que fait M. Joseph Chappey dans ce premier tome — 400 pages grand format — n'est point de celles qu'on puisse résumer en quelques lignes. D'autant que l'auteur, cartésien, voire spinoziste, passe au crible les notions les plus courantes, met sur un impitoyable trébuchet les monnaies du meilleur aloi, et ne gravit un échelon qu'après avoir soumis l'échelon précédent à de nombreux bancs d'essai. Lui aussi est fort inquiet pour la civilisation d'Occident : le chemin qu'elle a pris depuis 1900, où elle s'est enfoncée après 1918, lui paraît déceler une de ces maladies de l'intelligence, par quoi périssent les civilisations.

M. Jean Lassaigne, dans sa recherche des constantes et variations, a suivi une méthode bien différente ; il s'est attaché à un seul département : la Dordogne, pour reconstituer le visage de tous ses représentants parlementaires depuis les États généraux de 1789. *Tous*! Quelle galerie, dans laquelle on voit, à la cimaise, Maine de Biran et le Maréchal Bugeaud, mais où personne, même les députés et sénateurs aphones, ne sont oubliés! Cela pourrait être monotone ou fastidieux et c'est, au contraire, très prenant. Le panorama de cent soixante ans d'histoire se déroule sous un angle de vues tout à fait inhabituel ; phénomène que naguère mit en lumière M. André Siegfried : les tendances politiques d'un même arrondissement, d'un même canton, restent constantes, et si les étiquettes changent, la marchandise est bien la même. *Figures parlementaires* [1], qu'a judicieusement préfacé le président Monnerville, est un excellent ouvrage de géologie politique et de psychologie historique.

Et voici, ressuscité par M. Albert Buisson, de l'Institut, le type même, comme le disait M. André Siegfried, de l'Européen idéal : « unité spirituelle et indépendante d'après l'ancienne conception, grecque et chrétienne ». Dans *Michel de l'Hospital* [2], le chancelier de Catherine de Médicis, s'opère en effet la synthèse parfaite de l'humanisme et du christianisme. En un temps où la notion de tolérance semble incompatible avec l'idée de vérité, où, comme l'a dit vigoureusement Agrippa d'Aubigné, les arguments se transforment vite en armements, l'attitude conciliante de Michel de l'Hospital fait scandale : il est suspect aux catholiques comme aux protestants, et la régente qui l'a suivi pendant quelques années l'abandonne et l'éloigne. M. Albert Buisson, avec une ardente et minutieuse sympathie, explore cette âme émergente qui domine l'avenir d'un demi-siècle au moins, à qui « il reste le privilège d'avoir fait naître l'espérance en une réconciliation française et la foi en une mutuelle tolérance des confessions divisées. »

PIERRE AUDIAT

1. Éditions du Seuil. — 2. Hachette.



LE MOIS A PARIS

Politique intérieure. — Qu'on ne s'y trompe point : dès à présent, l'ombre des prochaines élections plane sur la vie politique française.

Quand auront lieu ces prochaines élections ?

Théoriquement en octobre 1951, puisque ce sera alors que l'Assemblée nationale atteindra le terme légal de ses pouvoirs. Certes, une dissolution pourrait hâter ce terme ; on en parlait beaucoup voici quelques mois ; aujourd'hui on n'en parle plus guère.

On représente toutefois que le mois d'octobre, souvent pluvieux, n'est pas propice à une campagne électorale et que, sous la IIIe République, c'était presque toujours en mai qu'était ouvert le scrutin. En conséquence, d'aucuns pensent que l'Assemblée pourrait volontairement s'amputer de cinq mois de vie. Mais d'autres, plus sceptiques, estiment peu vraisemblable ce *hara-kiri* et croient que les législateurs préféreront prolonger leur mandat jusqu'en mai 1952...

Quoi qu'il en soit, députés et militants n'ont plus qu'une préoccupation majeure : assurer à leur parti la meilleure position électorale possible.

Malheureusement il n'est pas toujours aisé de la définir. Cette difficulté est apparue aux socialistes, au cours de leur dernier Congrès, quand ils ont abordé la question de la participation éventuelle au gouvernement.

Certes, la participation aurait du bon : elle permettrait de distribuer places et faveurs. Par contre, ne risquerait-elle pas de couper définitivement le parti de ces masses ouvrières qu'il ne s'est pas résigné à abandonner au communisme ? On a hésité, on n'a rien résolu. En fait, plus que parti ouvrier, le socialisme est maintenant le parti des petits fonctionnaires : d'où l'âpreté mise par les élus socialistes à préconiser, fût-ce aux dépens de l'équilibre budgétaire, fût-ce même au risque d'une

rupture de la majorité, une méthode de « reclassement » favorable aux serviteurs de l'État. Parallèlement, à l'aide de couplets vigoureusement « laïques », on s'efforce d'attirer à soi les attardés de l'anticléricalisme. Enfin, en matière de politique internationale, on louche vers le travaillisme anglais, de manière à pouvoir se poser, devant le corps électoral, en champion résolu de l'amitié franco-britannique. Seulement, si le travaillisme n'admet de planification internationale que conçue selon des principes strictement socialistes, il est, d'autre part, partisan d'une liaison intime avec les États-Unis et farouchement opposé à la « troisième force » européenne, ce qui est gênant pour les socialistes français. La Conférence des partis socialistes européens tenue à Londres les 17 et 18 juin n'est pas parvenue à concilier les points de vue.

Pour les radicaux qui ont, eux aussi, tenu un Congrès — un « petit Congrès » — le problème est moins complexe : leur intérêt primordial réside évidemment dans le remplacement de la représentation proportionnelle par un scrutin majoritaire, si possible par le scrutin d'arrondissement. Aussi ont-ils voté une motion réclamant la mise rapide en discussion de la réforme électorale.

Dernier Congrès, celui des P.R.L. : le P.R.L. a une clientèle plus restreinte et aussi plus homogène que celle du parti socialiste et du parti radical. Aussi a-t-il pu être moins nuancé : il a réclamé l'amnistie, la dissolution, la révision constitutionnelle, l'aménagement de la Sécurité sociale. Toutes propositions qui présentent un peu le caractère de vœux pieux et n'ont évidemment rien de démagogique.

D'ailleurs, en fait de démagogie, aucun parti ne peut songer à rivaliser avec le parti communiste : on s'en rend une fois de plus compte à l'occasion de la campagne qu'il mène pour accumuler des signatures au bas du manifeste de Stockholm : c'est un feu roulant de contre-vérités et l'on s'étonne que quelques esprits habituellement droits s'y laissent piper.

Dans son ensemble, pourtant, le pays résiste. Si on ne peut encore parler d'un véritable reflux de la marée communiste, au moins un tel reflux semble-t-il s'esquisser. C'est ainsi que les élections aux Caisses de Sécurité sociale et d'Allocations familiales ont marqué un certain recul des suffrages exprimés en faveur de la C.G.T.

Ce recul eût été plus accentué si les listes non communistes avaient été moins nombreuses et si les travailleurs indépendants ne s'étaient pas trop souvent abstenus.

Si l'on rapproche ces résultats de ceux des élections britanniques, belges et rhéno-westphaliennes, on peut penser que l'influence moscoutaire décline en Europe occidentale. Trop d'optimisme serait dangereux, mais enfin il apparaît bien que Marx s'est trompé et que le prétendu « sens irréversible de l'Histoire » n'est qu'une hypothèse aventurée.

JACQUES CHASTENET,
de l'Institut.

Marc Chadourne. — Marc Chadourne, à qui vient d'être décerné le grand Prix de l'Académie, a fusé au ciel littéraire en 1927 avec un roman d'évasion, *Vasco*. Ajoutant une annexe au laboratoire romantique, ce livre traitait le voyage comme une sombre drogue baudelairienne. Son héros, Philippe, dit Vasco, fuyant l'Europe d'après-guerre, croyait trouver à Tahiti « le bonheur sur la terre », mais au lendemain d'une arrivée nocturne, qui faisait naître en lui une ivresse provisoire, il glissait rapidement de déceptions en désespoirs.

Après un séjour aux îles Marquises, où il vivait en homme traqué, contemplait avec horreur les léproseries et côtoyait la démence, Vasco retournait en Corrèze. Il était accablé, mais se sentait auréolé de prestige. Les destins noirs ont de l'élégance — et Vasco ayant cessé d'identifier la Polynésie au paradis se prenait bientôt à y rêver comme à un enfer nécessaire. Les cousins et cousines, étonnés, l'entendaient murmurer : « Là-bas ou ailleurs », comme s'il eût été en tout lieu l'objet d'une malédiction. Et bientôt il reprenait la mer pour gagner Nouhiva, où il espérait mourir.

Le roman comportait de nombreux personnages. Un seul vivait impérieusement : Vasco, l'auteur, lourd de solitude et de désespoirs inexpliqués. Les nombreux romans que Chadourne a publiés depuis lors s'apparentent à celui-là par l'inquiétude, l'égocentrisme et le goût du malheur. Des blessures qui s'y révèlent, on doit probablement chercher l'origine dans le choc de la première guerre. Comme Drieu, et beaucoup d'autres, Chadourne sortit de cette épreuve frustré d'une première et rassurante image du monde et de lui-même. Mais Drieu, pour oublier, devait s'employer — dangereusement — à créer des valeurs politiques nouvelles, tandis que Chadourne, suivant l'exemple de son frère Louis, l'auteur du *Pot au Noir*, optait pour le déracinement et les errances.

Les femmes jouent un grand rôle dans les romans de Chadourne, qu'ils se nomment *Cécile de la Folie*, *Absence* ou *la Clé perdue*. Le plus souvent, le héros en aime une (restée en France), dont le souvenir fait fond de tableau, mais il en serre d'autres entre ses bras, au Mexique ou en Californie. Sauf *Cécile de la Folie*, leur caractère reste incertain ; on ne sait jamais très bien si le narrateur les abandonne ou si elles l'ont quitté ; ce qui est sûr, c'est qu'elles ne l'émeuvent vraiment qu'après la rupture. Elles fournissent alors l'occasion de crises, désespoirs et télégrammes que l'auteur associe aux nostalgies nées de ses dépaysements. Dans ce jeu de *Pourquoi ma vie? Pourquoi Aude? Pourquoi Anne?* Chadourne, tout près de poser au Destin les questions de Loti, a fait preuve à maintes reprises d'une émouvante sincérité. Artiste, il a su traduire ses regrets, fixer ses élans. Son style est parfois un peu lâche et, de ce point de vue, quelques-unes de ses pages sont gâtées par une négligence enfiévrée,

mais il y a dans ses romans une résonance d'anxiété qui lui est bien propre et qui touche.

Si l'on prend ses livres de voyage non romancés, son excellente série reportage-journalisme (*Chine, U.R.S.S. sans Passion, Anahuac*), on constate avec surprise que ce René des tropiques et des escales sait, quand il le faut, échapper à ses désespoirs et se muer en observateur de solide stature, lucide et même enjoué. Peut-être ces changements de ton révèlent-ils une profonde mobilité. Il y a en lui — avec ce que cela comporte de complaisance au découragement et de confiance secrète en son propre destin — un éternel adolescent. C'est un de ses charmes. Parfois déconcertant.

Dans *la Clé perdue*, Chadourne évoquait d'abord son double, le docteur Arnaud, traînant sur les plages du Pacifique un accablement né de notre défaite. Mais quelques mois plus tard, par la vertu de l'humanisme et de l'éternel féminin, l'isolé dégustait en amateur heureux (de l'école Larbaud) la douceur des entretiens poursuivis le soir, près du campus de l'université, avec de ravissantes jeunes filles curieuses comme des pages [1].

Ce séjour aux U.S., qui s'est prolongé après la guerre, marque d'ailleurs une étape nouvelle dans l'évolution de Chadourne. Entraîné par le dynamisme américain, il éprouve maintenant, comme l'atteste sa récente biographie de Joseph Smith [2], le fondateur du mormonisme, une réelle sympathie pour le dieu efficace et pratique des puritains, dans le même temps que s'éveille en lui un esprit sarcastique et voltairien (qui apparaît dans *Gladys*, le roman de la femme automate). Voici qui nous éloigne fortement de *Vasco*. Et peut-être ne sommes-nous pas au bout de nos surprises.

MARCEL THIÉBAUT.

Autour de 1900 (GALERIE CHARPENTIER). — Cette confrontation, cinquante ans plus tard, de deux mondes, l'un académique, l'autre révolutionnaire, s'imposait. Il s'agit de deux mondes, picturalement parlant, mais aussi de deux mondes, socialement parlant. Le monde des révolutionnaires a triomphé : les grands peintres de cette époque furent, sans conteste, les impression-

1. Au reste, nos lecteurs connaissent les étapes de cette renaissance que Chadourne a décrites avec émotion. *La Clé perdue* a paru dans la *Revue de Paris*, qui avait antérieurement publié *Tableaux d'U.R.S.S.*, *Abscence*, *Yucatan*, *Philippines* et *Lettre d'Amérique* et qui a édité, depuis lors, *Gladys* et *J. Smith, fondateur du mormonisme*.

2. Ouvrage attachant, publié sous le titre *Quand Dieu se fit Américain (Plon)*.

nistes, les fauves, les cubistes. Ils sont ici magnifiquement représentés.

Mais les autres, les académiques, les pompiers, ne nous apparaissent pas, à quelques exceptions près, comme des peintres ridicules et dénués de talent. Les révolutionnaires, par dégoût d'une certaine vulgarité propre à leur époque, pour réagir contre la fadeur de l'art officiel et ses conventions puériles, se détournèrent du sujet et de la réalité anecdotique.

Or on s'aperçoit que l'anecdote, si le peintre a le moindre talent, offre un intérêt en soi, dès que l'époque a pris un certain recul. Combien de petits maîtres du XVIIIe siècle tirent la plus grande partie de leurs charmes de la gentillesse des scènes qu'ils ont représentées. *Le thé à l'anglaise chez le prince de Conti*, d'Olivier, par exemple, est un charmant tableau, mais qui nous est surtout précieux par son sujet. Les toiles de Jean Béraud (*la Pâtisserie Grippe, le Cercle, le Veuf*), celles de Forain (*le Buffet*), de Luigi Loir, d'Abel Truchet, auront plus tard le même intérêt.

Tous ces peintres avaient du métier, certains étaient et resteront désespérément vulgaires : je songe à Etcheverry, à Stewart, à Jean Veber, mais d'autres font preuve de sensibilité et d'élégance. Ainsi Caro-Delvaille, dont la grande toile, *Ma femme et ses sœurs*, est une œuvre vraiment excellente, Louise Breslau, Jeanniot, Stevens. Et il arrive un moment, avec certains peintres, comme Raffaelli, où on ne sait plus si on doit les placer dans le clan des académiques ou dans celui des révolutionnaires.

Bien des valeurs seront à réviser d'ici peu de temps, aussi bien parmi les modernes que parmi les pompiers et maintes toiles qui dominent les deux clans offrirent matière à de sévères réflexions.

GEORGES PILLEMENT.

Bolivar, à l'Opéra. — D'habitude, un nouvel opéra naît et meurt dans la plus profonde indifférence, après quelques représentations sans lendemains, données en présence d'auditoires clairsemés. Il faut un chef-d'œuvre ou un scandale pour animer le public et donner à une formule éprouvée (au double sens du terme) un regain de vogue.

La question se pose donc : *Bolivar*, de Darius Milhaud, est-il un chef-d'œuvre ou un scandale ?

Ni l'un ni l'autre. Un chef-d'œuvre exalte. Un scandale indigne. *Bolivar* a seulement ennuyé une grande partie de ses auditoires succes-

sifs. Il ne les a surpris d'aucune manière ; ou bien alors la foule de 1950 n'aurait plus les violentes réactions de celles de 1902 (*Pelléas*) ou de 1913 (*le Sacre du Printemps*). Au demeurant, ces deux derniers ouvrages apportaient un frisson si neuf qu'il fallait même aux initiés, le temps de s'y habituer. Au contraire, *Bolivar* est du vrai Milhaud, avec ce que cet auteur prolifique a toujours traîné de défauts et de qualités. Ses outrances, ses rudesses de style, son insouci de la prosodie ne choquent plus personne. On a seulement observé que, si puissant qu'il soit parfois, le « souffle » milhaudien s'épuisait à gonfler la baudruche d'une histoire aussi creuse : non que la tragédie de *Bolivar*, mise à la scène par Supervielle, ne fût en elle-même attachante ; mais l'argument extrait de la pièce étire à l'infini l'épopée du libérateur de l'Amérique du Sud et accomplit le miracle de nous rendre parfaitement indifférents aux plus nobles de ses prouesses. De beaux décors de Fernand Léger, la mise en scène extrêmement vivante de Max de Rieux, une distribution étincelante, un spectacle scénique sans précédent à l'Opéra — tremblement de terre, cataclysmes, fêtes exotiques, ballet et fusillades à rendre jaloux les machinistes du Châtelet — un effort considérable, matériel et artistique, n'ont point empêché le public de ne prendre à *Bolivar* qu'un médiocre plaisir.

Depuis la générale, le vrai spectacle n'est plus à l'Opéra, mais dans les colonnes des journaux. Car un avis sévère sur un ouvrage manqué scandalise bien plus que l'ouvrage lui-même et un jugement de dix lignes éveille plus de gens qu'un opéra de quatre heures n'en avait endormi. Que la politique s'en mêle, le ton s'aigrit, chacun veut dire son mot et connaître le sujet de la discussion ; si la polémique s'accentue, le Palais Garnier sera bientôt rempli. Et il se trouve, après cela, des gens pour nier l'utilité de la critique !

BERNARD GAVOTY

Un film de 1939. — Le cinéma français est guetté par la pornographie. M. Jean de Létraz, sous le titre du *Voyage à trois*, a fait un film triangulaire dont la vedette est la poitrine d'une jeune espagnole, mademoiselle Riquelme. Mademoiselle Jacqueline Audry, qui avait adapté adroitement la *Gigi* de Colette, s'est moins bien tirée de l'histoire plus scabreuse de *l'Ingénue libertine*. Danièle Delorme est charmante, mais elle n'arrête pas de se déshabiller. C'est un numéro de *Strip Hase*, comme on dit à New-York ou au Concert Mayol. Enfin, Henri Jeanson, qui fait ses débuts de metteur en scène dans *Lady Paname*, se repose avec une sécurité trop visible sur le décolleté de mademoiselle Suzy Delair.

— En toute impartialité, il faut reconnaître que l'événement du mois à Paris est l'apparition sur nos écrans d'un film américain vieux de onze ans, *Autant en emporte le Vent*. Les critiques ont discuté. Claude Mauriac, lui, a discuté le prix des places. Des gens ont dit : « Plutôt périr que donner six cents francs pour une place de cinéma! » Mais la salle ne désemplit pas.

Je n'ai jamais considéré le succès de public comme un critérium. Le film a ses défauts. Celui du roman et puis les siens. M. Victor Fleming (mort aujourd'hui, comme Margaret Mitchell et comme Leslie Howard) était un disciple de Cecil B. de Mille. Chez lui, les scrupules du goût ne pesaient guère en face d'un tel effort de mise en scène. Malgré tout, qu'on le veuille ou non, il a réalisé là, avec l'aide précieuse d'un roman extraordinaire, une véritable épopée du monde moderne.

Il y a de tout dans le roman-fleuve de Margaret Mitchell. Du sang, de la guerre, de la volupté, de l'amour, des bons, des méchants, une héroïne qui est une garce et un héros qui est un ruffian. Mais le mouvement, une sorte de sincérité inimitable et surtout l'authenticité certaine des peintures du Sud en font le plus beau feuilleton de notre temps. Quelquefois mieux qu'un feuilleton. Certains morceaux d'amour violent rejoignent Emily Brontë, comme certains tableaux de guerre civile rejoignent *Les Chouans* de Balzac.

Serviteur fidèle de la romancière, Victor Fleming a lui aussi mis de tout dans son film. Il a épousé la courbe du roman. Il a réussi le Sud, il a trop insisté sur certaines horreurs de la guerre et il n'a pas su éviter les écueils du roman larmoyant. Cette fresque a des côtés d'Iliade, mais aussi des côtés d'Astrée. La quatrième scène, où trop de gens meurent, semble longuette, mais la fête à Twelve Oaks, ou les batailles de Scarlett et de Rhett Butler, nous émeuvent comme des scènes classiques.

Enfin, le film a été servi par deux acteurs prodigieux. Le rôle terrible de Scarlett n'aura pas été trop lourd pour les épaules de Vivian Leigh, qui accomplit une prodigieuse performance. Elle est séduisante dans l'égoïsme, adorable dans l'odieux. Clark Gable en Rhett Butler est le digne partenaire de cette angélique furie.

Romantisme pas mort. Eh non! Le romantisme revivra toutes les fois qu'on nous offrira un *Ruy Blas*, un *Cyrano* ou un *Autant en emporte le Vent*. Couleur locale? Pourquoi pas?

Couleur locale, mais pas technicolor local. Les couchers de soleil en 110 p. 100 de couleurs naturelles dépassent notre goût.

JEAN FAYARD

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

D'UNE GUERRE A L'AUTRE

par le général d'armée E. Requin

Il est peu d'officiers qui, pendant la période séparant les deux guerres mondiales, aient occupé des postes aussi éminents et aussi intéressants que le général Requin, ancien commandant de la IVe armée française en 1939-1940.

Collaborateur du maréchal Joffre, il l'a accompagné aux États-Unis en 1917 et y est demeuré un an et demi pour aider l'état-major américain à organiser sa nouvelle armée. Collaborateur du maréchal Foch, il a été à ses côtés à la conférence de la Paix comme expert militaire en 1919. Délégué français à la Commission permanente consultative de la Société des Nations, il a pris part pendant plus de dix ans à Londres, à Rome, à Washington, à Genève, à toutes les conférences et à toutes les réunions du Conseil et suivi notamment toutes les discussions sur la réduction des armements, sur la sécurité collective, sur l'assistance mutuelle et l'arbitrage obligatoire. Il a fréquenté tous les grands hommes politiques français et étrangers de cette période, vécu la vie de la fourmilière de la S.D.N. Chef de cabinet militaire de quatre ministres de la Guerre en 1931 et 1932, commandant de la division de fer à Nancy, de la 18e Région à Bordeaux, puis de la 20e à Nancy, enfin membre du Conseil supérieur de la Guerre à partir de 1938, il a connu toutes les difficultés, toutes les appréhensions de notre haut-commandement, toutes les insuffisances de notre organisation et de notre préparation durant les années qui précédèrent la deuxième guerre mondiale.

Ce sont les souvenirs de ces vingt années d'activité politico-militaire que, sur l'invitation pressante de quelques-uns de ses amis, le général Requin a consenti à évoquer dans son dernier ouvrage : *D'une Guerre à l'autre* [1], afin que l'expérience qu'il avait acquise ne fût pas perdue.

Souvenirs d'un intérêt puissant à l'heure où se renouvellent entre nations et entre ex-alliés les discussions sur l'organisation militaire de la paix et que pourront consulter avec fruit diplomates, parlementaires et tous les Français soucieux de l'avenir de leur patrie.

L. K.

1. Charles-Lavauzelle, Paris, Limoges. Préface du général Vanier, ambassadeur du Canada à Paris.

THÉATRE ANGLAIS, Moyen-Age et XVIe siècle

par Pierre Messiaen

Agrégé d'anglais et professeur à l'Institut Catholique de Paris, M. Pierre Messiaen a eu l'excellente idée de faire suivre sa traduction complète en trois tomes, des Œuvres Complètes de Shakespeare, d'un quatrième volume intitulé : *Théâtre anglais, Moyen Age et XVIe Siècle.* L'auteur y a réuni et traduit tout ce qu'à son sens il y a de meilleur dans le théâtre anglais, avant Shakespeare et au temps de Shakespeare. Le choix qui nous est présenté, la scrupuleuse exactitude de la traduction, les notices qui précèdent cette importante anthologie des poètes tragiques ou comiques qui furent les prédécesseurs et les contemporains de Shakespeare, donnent à cet ouvrage un singulier intérêt.

Parmi les quelques belles scènes extraites des *Mystères* et des *Miracles* du moyen âge, le lecteur ne manquera pas d'être touché par le chef-d'œuvre du théâtre anglais du moyen âge : *le Miracle de la Crucifixion* (cycle de Wakefield). Avec une pertinente étude sur Christophe Marlowe, le lecteur y trouvera aussi la traduction intégrale des quatre grandes tragédies qu'il a laissées. Son *Faust* est, entre toutes, d'une émotion qui parfois, au Ve acte surtout, touche jusqu'au sublime. (Desclée et Brouwer.)

MARIO MEUNIER

□ □

TIMOLÉON

Réflexions sur la tyrannie

(Paris, *Éditions du Myrte*, 1950, in-8°, 239 p.)

Il y a dix ans, en dénonçant dans une discussion l'ère des tyrannies, Elie Halévy opposait le libéralisme aux régimes, hérités par un paradoxe naturel, du socialisme, qui ajoutent à l'étatisation de l'économie et de la vie sociale, l'étatisation de la pensée.

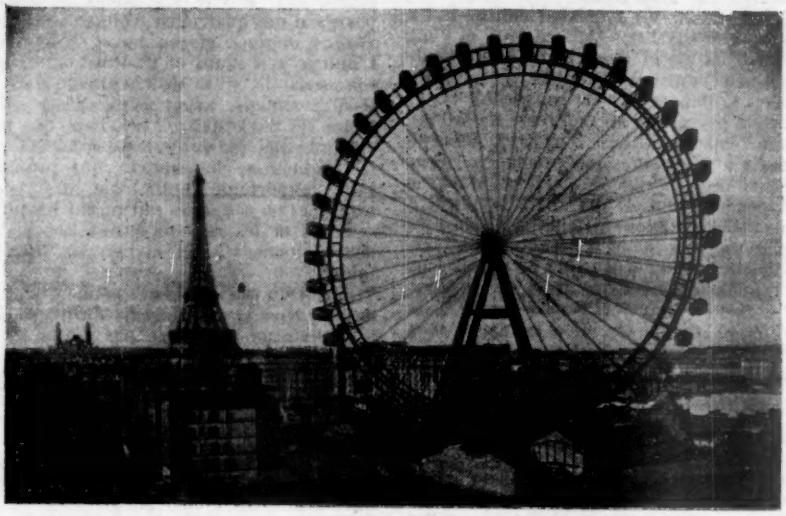
En étendant cette condamnation aux régimes libéraux classiques, Amédée Ponceau pose le problème de l'État lui-même dans des méditations où la sincérité le dispute à l'ampleur des vues et l'expérience vivante au souvenir fidèle de Platon. Il y a

tyrannie chaque fois qu'une institution sociale, un groupe social s'empare de l'État pour ses fins propres. Mais cette tyrannie se manifeste dans l'État parce qu'il y a tyrannie en chacun d'entre nous, tyrannie de l'égoïsme, de la cruauté, du mensonge, de la lâcheté.

Si la tyrannie vient du manque de vertu des citoyens, l'État doit se faire Église (mais non pas l'Église, l'État), susciter une foi, une rénovation des âmes et le Gouvernement doit d'abord être un Gouvernement d'éducateurs. Telle est, pour Amédée Ponceau, la seule solution estimable.

Mais la vertu est-elle possible aux hommes, même à quelques hommes, dans un État qui n'est plus vertueux? La vertu des particuliers, c'est-à-dire leur universalité, est-elle possible si l'universel, c'est-à-dire l'État, n'est pas vertueux?

R. P.



LA TOUR EIFFEL ET LA GRANDE ROUE EN 1900.

(Collection Yvan Christ)

LA TOUR EIFFEL

par Jean Keim *(Éditions Tel)*

Album de photographies précédé d'une étude de Jean Keim. Premier coup de pioche : 1887. Fondations : quatorze mètres au-dessous du sol. Le sommet à trois cents mètres. La Tour préside aux expositions, excite les agences de voyage, stimule les dramaturges de Saint-Germain-des-Prés après avoir proposé des thèmes à Giraudoux et à Cocteau. M. Keim admire sa beauté, nous ne partageons pas cette opinion, mais il faut convenir que la Tour est devenue un symbole de Paris, une mascotte, un label. Il paraît que chaque année plus d'un million de visiteurs grimpent sur ce grand chandelier. Les amoureux en allant au restaurant du premier se donnent des illusions de voyage. La bimbeloterie s'empare d'elle pour faire des salières, des coupe-cigares... Pendant les expositions la nuit elle s'empanache de feux d'artifices, d'aigrettes de bengale, Cécile Sorel du ciel. Son ombre tourne autour du quartier, en quête d'un immense cadran solaire qui la justifie. Alexandre Arnoux nous a révélé son secret : il suffit d'enlever un seul de ses rivets, un seul qui n'est semblable à aucun des 2 500 000 autres pour que tout s'effondre, mais seul le petit-fils d'un ouvrier connaît le secret, homme-mystère que les surréalistes auraient bien dû chercher à connaître.

M. T.

REGARDS SUR L'ÉPARGNE MOBILIÈRE FRANÇAISE

LE CAOUTCHOUC

De tout temps, une corrélation étroite s'est manifestée entre les prix mondiaux des matières premières et le niveau des valeurs émises par les Sociétés productrices de ces matières.

Un certain Secrétan le savait bien, qui, en 1888, échafauda une double spéculation, fondée à la fois sur la hausse du cuivre et celle des titres intéressés : *Société des Métaux, Rio-Tinto, Tharsis, Cape Copper...*

L'affaire se termina d'ailleurs assez misérablement, par la déconfiture du métal, des valeurs, de Secrétan lui-même et le suicide de Denfert-Rochereau, directeur général du Comptoir d'Escompte.

Ce fut ce qu'on appela le krach du cuivre.

L'époque n'est plus, certes, à ces entreprises hasardeuses et un peu folles. Mais le lien entre le produit et l'action ne devrait pas, semble-t-il, avoir cessé d'exister. Car il appartient à l'ordre logique des choses.

C'est dire qu'au point de vue de l'épargne française investie dans les différents compartiments de valeurs caoutchoutières, la récente montée spectaculaire du latex sur le Commodity Exchange (New-York) et à Mincing Lane (Londres) est un phénomène revêtant une importance certaine.

La hausse du caoutchouc a été si rapide qu'elle en a porté les prix à des niveaux inatteints depuis vingt-deux ans ; on a rejoint et dépassé ainsi les cours pratiqués au temps de la plus grande prospérité qu'ait connue l'économie mondiale.

Une telle poussée procède, en ce qui concerne le coautchouc, de causes à la fois générales et particulières.

D'une part, l'activité extrême régnant aux États-Unis, notamment dans la construction immobilière et l'automobile, ainsi que la reconstitution ou constitution de stocks stratégiques dans tous les grands pays du monde. Ces causes générales sont également celles qui provoquent la fermeté du cuivre du nickel, du plomb, du zinc...

D'autre part, le caoutchouc provient de la Malaisie et de l'Indonésie, régions profondément troublées et où la production subit d'incessants à-coups, entraînant l'irrégularité des livraisons. Enfin, les spéculateurs chinois de Singapour, agissant en fonction de la situation créée par la conquête communiste de la Chine, se sont couverts en caoutchouc et ont raflé toutes les quantités disponibles au comptant. Si bien qu'aux U.S.A., le *Federal Supply Service* a dû octroyer des prêts sur ses stocks. Telles sont les causes particulières.

Quand on a tant soit peu médité sur ces causes générales et particulières, on comprend que la hausse du caoutchouc ne se répercute que très partiellement sur la tenue des valeurs intéressées, car les facteurs qui excitent les prix du produit sont précisément ceux qui effraient l'épargnant ; les histoires de stocks stratégiques ne lui disent rien qui vaille et l'agitation à laquelle sont en proie les régions productrices ne l'incite guère à y investir son argent.

La Bourse de Paris offre tout un éventail de valeurs françaises, anglaises et hollandaises de caoutchouc. Comme il est naturel, l'activité des Sociétés françaises est principalement axée sur l'Indochine, celle des Sociétés anglaises sur la Malaisie britannique et celle des Sociétés néerlandaises sur l'Indonésie. Mais il n'est pas impossible de trouver parmi celles-ci et celles-là du titre réalisant, si je puis m'exprimer ainsi, le « trois en un », c'est-à-dire du titre à lui seul représentatif d'intérêts (exploitations ou participations) répartis sur les trois zones. D'où division réelle des risques.

Au surplus, l'indice des valeurs françaises de caoutchouc est, à 224, le plus bas de la cote des titres à revenu variable — alors que certaines Sociétés possèdent, en France même, des actifs égalant, quand ils ne la dépassent pas, la capitalisation boursière actuelle.

Tout ce qui précède tenant compte du facteur représenté par l'accroissement de la production synthétique du caoutchouc.

ALFRED COLLING

Le Directeur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT

Croquis et dessins de Drian, Grau-Sala, Christian Bérard, Malclès, Claude Tolmer, Hannaux, Paul Bret et Livia Dubreuil.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 2382-7-50.

EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD

Vus d'un autre Monde

"Qu'est-ce qu'un homme dans l'infiny ?"

BLAISE PASCAL

Un volume : **250** Frs

"PARLONS DE BALZAC, CELA FAIT DU BIEN".
GÉRARD DE NERVAL

STEFAN ZWEIG

BALZAC

LE ROMAN DE SA VIE

Traduction de FERNAND DELMAS

Le plus prodigieux des romans de BALZAC : sa vie, évoquée par le plus illustre des biographes

Un vol. in-8°, ill. : 750 fr.

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

LA GRANDE BIOGRAPHIE DU CENTENAIRE

VIENT DE PARAITRE :

PAUL GÉRALDY

TRAGÉDIES LÉGÈRES

(Les Noces d'Argent, Les Grands Garçons, Aimer)

Un volume : **450** Frs

■

RENÉ JULLIARD
30, rue de l'Université, 30
PARIS-7e

CONFERENCIA

Publie toutes les Conférences de l'Université des Annales

NUMÉRO DU 15 JUILLET

ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie française
GEORGE SAND ET MUSSET

•

MARCEL ACHARD
" LA BELLE HÉLÈNE "
d'Offenbach

•

BERNARD GAVOTY
LE VRAI VISAGE DE BEETHOVEN

LE NUMÉRO : 45 FR.

Administration :
79, Bd Saint-Germain - PARIS-6e
Tél. : DANton 97-40

UN DOCUMENT SENSATIONNEL
mais surtout
UN TRÈS GRAVE AVERTISSEMENT

LES FABRICANTS DE GUERRES

par
JACQUES BLOCH-MORHANGE

*Les Fabricants de guerres, ce sont les espions allemands qui, **par tous les moyens,** continuent la guerre pour retrouver leur puissance perdue. On retrouve leur trace dans de nombreux épisodes de la politique internationale d'aujourd'hui, y compris de retentissantes "affaires" toutes récentes.*

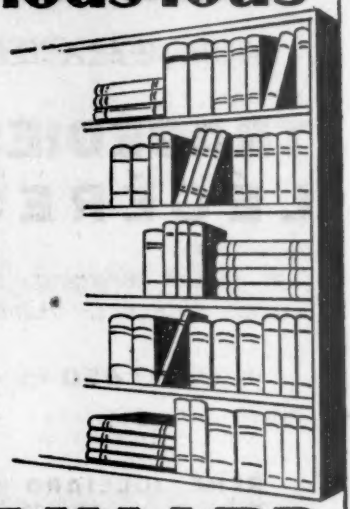
Et ce livre courageux n'est pas une affabulation sur des S.R. de fantaisie; une enquête de plus de 5 ans a amené **J. BLOCH-MORHANGE** *à publier ce document sensationnel.*

Hommes et femmes d'Europe, lisez ce livre car il y va de votre destin.

Un volume. . . . . **350** Frs

ÉDITIONS "JE SERS" PARIS

Commandez-nous tous vos livres.



— nous vous assurons une expédition rapide en France, aux Colonies, à l'Etranger et nous vous facturons aux prix pratiqués par les éditeurs.
— nous vous évitons des frais multipliés de port, de règlement, de correspondance et la perte d'un temps précieux.
— nous possédons une expérience de trente années et les meilleures références.

Renseignements gratuits contre timbre
Ouverture de compte courant sur demande
Abonnements sans frais à toutes les revues
Renseignements gratuits contre timbre

Nous invitons les Prêtres, Séminaires, Bibliothèques, Universités, Etablissements d'Enseignement, Congrégations.... tous acheteurs de livres, à centraliser toutes leurs commandes chez nous.

LIBRAIRIE PAILLARD

1, Place Alphonse Deville *(Ancien 51, Boul. Raspail)* - PARIS-VIe
C. C. Postaux 93-44 Téléphone : LITtré 04-29

PUB. ESSOR PUBLICITAIRE

ROBERT COULONDRE
Ambassadeur de France

DE STALINE À HITLER

DEUX AMBASSADES

SOUVENIRS DE

UN VOL. 450 FR

Un récit poignant
Un document capital

HACHETTE

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

RÉCENTES PUBLICATIONS

O. ASSIRELLI, professeur de linguistique à l'Université de Bologne : *L'Afrique polyglotte*. Edition française, revue et augmentée par l'auteur. In-8, avec une carte ..... 420 fr.

Maurice GOGUEL, doyen de la Faculté de Théologie protestante de Paris, professeur à la Sorbonne : *Jésus*. Seconde édition entièrement refondue. In-8 ..... 1.440 fr.

Général F. HALDER, ancien chef d'état-major de l'armée allemande : *Hitler, Seigneur de la guerre*. Traduit, présenté et commenté par R. Jouan, capitaine de vaisseau de réserve et L. Rougier, colonel de réserve. In-8 240 fr.

Philip-K. HITTI, professeur à l'Université de Princeton : *Précis d'histoire des Arabes*. In-8, avec 8 cartes ..... 360 fr.

William HOWELLS, professeur à l'Université de Wisconsin : *Les Païens*. Mana et Tabou. Magie blanche et noire. Maladie et médecine. Sorcellerie et chamanisme. Culte des ancêtres. Totémisme. Démons et Dieux. In-8 ..... 600 fr.

G.-G. LAPEYRE, des Pères Blancs, ancien directeur du Musée Lavigerie à Carthage, et A. PELLEGRIN : *Carthage latine et chrétienne*. In-8, avec 12 photographies ..... 600 fr.

Ed. LE DANOIS, ancien directeur de l'Office scientifique et technique des Pêches maritimes : *Le rythme des climats* dans l'histoire de la terre et de l'humanité. In-8, avec 18 cartes et figures ..... 480 fr.

Henri MASSÉ, membre de l'Institut, administrateur de l'Ecole nationale des Langues orientales : *Anthologie persane*. XIe-XIXe s. In-8 ..... 960 fr.

H. E. del MEDICO : *La Bible cananéenne* découverte dans les textes de Ras Shamra. Préface de R. Guilland, professeur à la Sorbonne. In-8 630 fr.

Ernest MULLER, docteur en philosophie de l'Université de Vienne : *Histoire de la Mystique juive*. In-8 ..... 420 fr.

Arthur PELLEGRIN, membre correspondant de l'Académie des Sciences coloniales : *L'Islam dans le monde*. Nouvelle édition refondue et mise à jour, avec 4 croquis. In-8 ..... 480 fr.

G. REVESZ, professeur à l'Université d'Amsterdam : *Origine et préhistoire du langage*. Traduction de L. Homburger, directeur d'Etudes à l'Ecole pratique des Hautes Etudes. In-8 ..... 600 fr.

Albert SCHWEITZER : *Une Anthologie*. Publiée par Charles-R. Joy, avec une introduction biographique. In-8 ..... 420 fr.

G. WELTER : *Histoire des Sectes chrétiennes*, des origines à nos jours. In-8 ..... 525 fr.

E. WISKEMANN, du « Royal Institute of International Affairs » : *L'Axe Rome-Berlin*. Histoire des relations entre Hitler et Mussolini (1934-1945). In-8 ..... 780 fr.

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES

COTE DESFOSSÉS

QUOTIDIEN ÉCONOMIQUE ET FINANCIER

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "**COTE DESFOSSÉS**", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA **COTE DESFOSSÉS**

42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e

Abon' 6 mois : **3000** frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

Si vous voyagez beaucoup

prenez un **ABONNEMENT**

CARTE D'ABONNEMENT
remplaçant les billets au plein tarif
ou **CARTE**
permettant d'obtenir des billets
ou **1/2 TARIF**

- sur un parcours déterminé
- sur les zones du réseau de la SNCF (16 zones).

Il existe également des abonnements sur des zones autour de certaines grandes villes.

RENSEIGNEZ-VOUS DANS LES GARES

SNCF * SNCF * SNCF * SNCF

21 47

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD
18-20, rue du Saint-Gothard, PARIS-14e

NOUVEAUTÉS

"Les Grandes Études Historiques"

Paul Léon
de l'Institut

LA GUERRE POUR LA PAIX
(1740-1940)

Deux siècles de guerre suivies de paix dont les clauses préparent de nouveaux massacres. La paix eût-elle pu triompher? Peut-être si, pendant deux siècles, l'histoire de la France n'avait pas été l'histoire d'une hésitation.

Un volume. . . . . **700** fr.

★

Alfred Fabre-Luce

DEUIL AU LEVANT

Voici le premier livre d'ensemble consacré aux mandats français en Syrie et au Liban. Autour de ce sujet central, c'est toute l'histoire pittoresque et dramatique du Moyen-Orient depuis un demi-siècle. On y retrouve le fameux colonel Lawrence et tous ceux qui jouèrent un rôle pendant cette période.

Un volume. . . . . **400** fr.

VIENT DE PARAITRE

JEAN DE LA VARENDE

LES BELLES ESCLAVES

12 planches hors-texte en héliogravure

Un volume : 425 francs

ÉDOUARD PEISSON

LES RESCAPÉS DU NÉVADA

Roman. . . . . . Un volume : 300 francs

YVONNE PAGNIEZ

ILS RESSUSCITERONT D'ENTRE LES MORTS

Un volume : 300 francs

PIERRE LASSIEUR

MÉMOIRES D'UN CONDAMNÉ A MORT

Roman. . . . . . Un volume : 325 francs

Collection *"La Rose des Vents"*

CARLO CÓCCIOLI

LE BAL DES ÉGARÉS

Roman traduit de l'italien par YVES VELAN

Un volume : 350 francs

FLAMMARION

Viennent de paraître

MALCOLM LOWRY

AU-DESSOUS DU VOLCAN

Roman traduit par Stephen Spriel et Clarisse Francillon
Postface de Max-Pol Fouchet

"Nous venons de lire et de relire l'œuvre prodigieuse... Une miraculeuse réussite". Maurice NADEAU *(Combat).*

LETTRES DE CHARLES DU BOS ET RÉPONSES D'ANDRÉ GIDE

Une correspondance révélatrice.

CHARLES DU BOS

JOURNAL IV

Ce journal 1928 est celui du "Dialogue avec André Gide"

MARCEL JEAN et ARPAD MEZEI

GENÈSE DE LA PENSÉE MODERNE

"La richesse, la densité, l'originalité de cet essai en imposent l'étude à tout esprit cultivé. M. FAURE *(Combat).*

LUTZ KOCH

ROMMEL

Un grand soldat, un grand caractère.

LES VRAIS MÉMOIRES DE VIDOCO

Présentés et commentés par Jean SAVANT

JULIEN GREEN

MOÏRA

roman

Situé dans une université américaine, le nouveau roman de Julien Green peint le plus tragique conflit qui puisse déchirer le cœur d'un homme pur, le combat, chez un être jeune, entre la foi la plus profonde et les tentations de la chair. **Moïra** est, dans l'œuvre de l'auteur d'**Adrienne Mesurat**, un roman à part et d'une inspiration tout à fait neuve.

1 volume in-16 : **270** fr.

PLON

PAUL SÉRANT

LE MEURTRE RITUEL

Voici un roman qui alertera l'attention de tous ceux qui restent, pour le meilleur et pour le pire, à la recherche du Dieu inconnu.

Lecteurs que les religions secrètes attirent, ce livre est un témoignage des risques que vous courrez. Il est des chasses spirituelles qui finissent mal.

1 volume in-16 : **240** fr.

LA TABLE RONDE

Exclusivité de vente ***PLON***

CALMANN-LÉVY

VIENT DE PARAITRE

LE DIEU DES TÉNÈBRES

THE GOD THAT FAILED

ARTHUR KŒSTLER
IGNAZIO SILONE
RICHARD WRIGHT
ANDRÉ GIDE
LOUIS FISCHER
STEPHEN SPENDER

Six écrivains, anciens militants ou sympathisants du parti communiste, racontent avec une entière sincérité leurs expériences. A l'intérieur du communisme par leurs souvenirs, à l'extérieur par leurs sentiments actuels, ils apportent un témoignage d'une valeur incomparable.

Un volume 14×21, 312 pages. . . . . **480** fr.

Il a été tiré 200 ex. numérotés sur alfama des Papeteries du Marais, l'exemplaire **750** fr.

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

NOUVEAUTÉS :

CHARLES MORGAN

LE PASSAGE

roman 330 fr.

LOUIS BROMFIELD

LA VALLÉE PERDUE

roman 270 fr.

NANCY MITFORD

LA POURSUITE DE L'AMOUR

roman 360 fr.

JOSEPH CRESSOT

LE JEAN DU BOIS

270 fr.

MADELEINE SABINE

LA CAGE AUX OMBRES

roman 330 fr.

Préface de Gabriel MARCEL

H. DE KEYSERLING

DE LA PENSÉE AUX SOURCES DE LA VIE

1 vol. in-8° carré 660 fr.

POUR LES ENFANTS :

ERICH KAESTNER

DEUX POUR UNE

Un délicieux roman par l'auteur d'ÉMILE ET LES DÉTECTIVES

(Collection MAÏA*)* 1 vol. 285 fr.